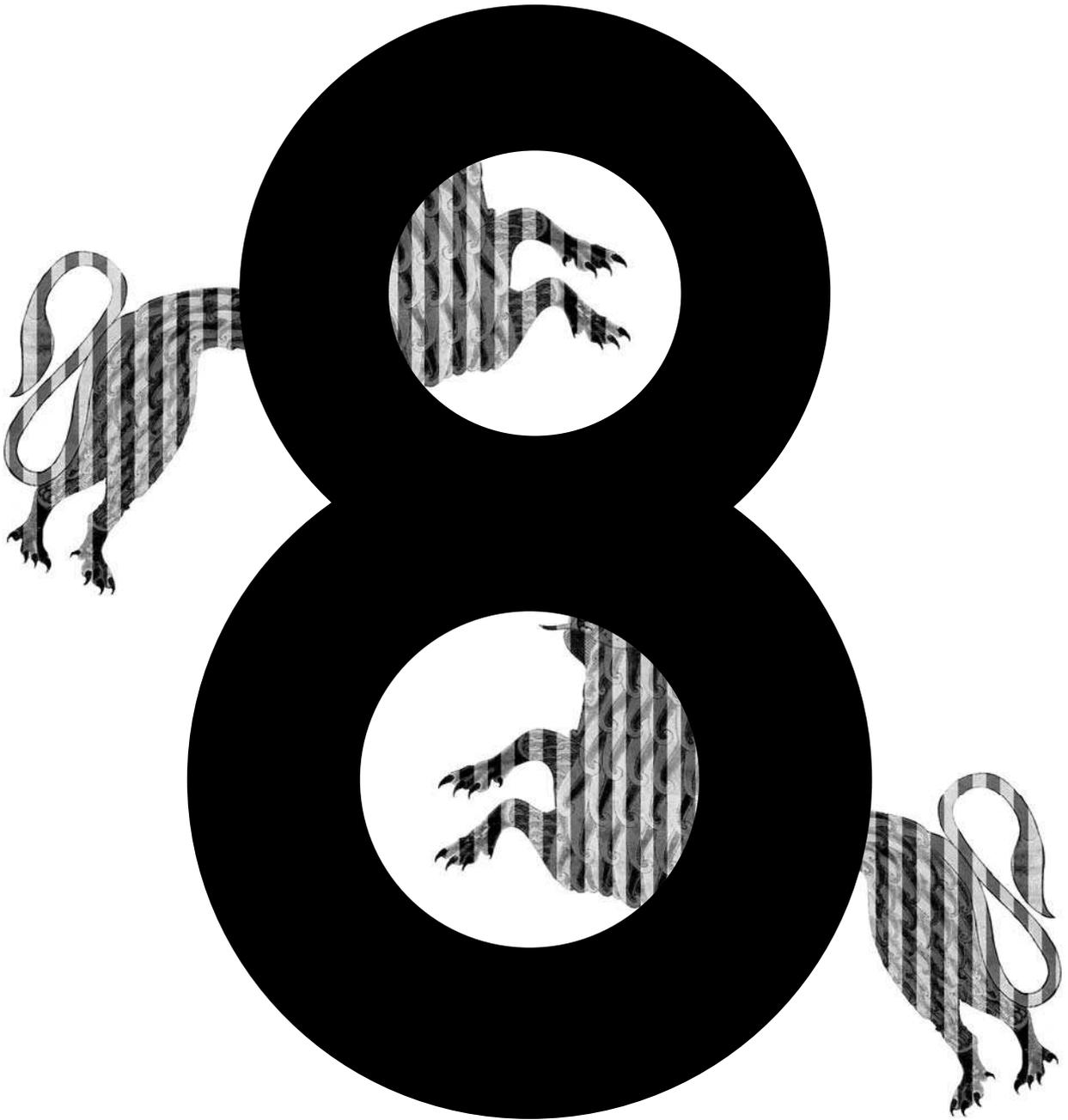




CE N'EST PAS LE MOMENT DE S'ARRÊTER

BO
A **nn** É
ÉÉ





chers lecteurs,

Le Tigre devrait mourir. Parce que ce projet est aberrant économiquement: un petit journal sans trésor de guerre, sans publicité, sans réseau militant, sans visibilité médiatique, qui fait le choix d'être en kiosques et en librairies, ne devrait pas exister. Un journal où seul un demi-poste (une secrétaire de rédaction) est salarié, s'appuyant sur la bonne volonté de ses fondateurs et de ses auteurs, chroniqueurs, dessinateurs, photographes, qui doivent gagner leur vie par ailleurs, ne devrait pas exister. Un journal qui n'est toujours pas parvenu à vendre les quelques milliers d'exemplaires nécessaires à un semblant d'équilibre ne devrait pas exister. Un journal qui a l'idée saugrenue d'être en papier alors que la mode est au web participatif ne devrait pas exister. Un journal qui essaie d'inventer une façon autre de s'intéresser à la marche du monde ne devrait pas exister. Voilà ce que nous avons pensé ces derniers mois, et dont certains d'entre vous ont eu vent. Ce texte devait vous l'annoncer; ce numéro devait être le dernier.

Et puis non. Comme parfois, cette décision négative a permis, en creux, un recul, un temps de réflexion qui a fait renaître des envies, et le sentiment qu'un sacré bout de chemin avait été accompli, un bout trop conséquent pour faire marche arrière. Une fois de plus, *Le Tigre* a donc repris courage; les idées sont revenues, nombreuses, différentes. Ainsi *Le Tigre* va non seulement continuer, mais (que demande le peuple?) tenter de s'améliorer. Ce sera un *Tigre* «nouvelle allure». Les principes d'origine seront toujours là: pas de publicité, de la rigueur, de l'inventivité. Vous retrouverez la quasi-totalité des rubriques actuelles. Mais on ajoutera à ce nouveau *Tigre* quelque chose qui nous a sans doute manqué ces premiers mois: plus de respirations graphiques, plus d'aération des textes, une impression en couleur de meilleure qualité, des photos à bord perdu, bref un esprit plus «magazine» qui conserve à notre *Tigre* sa singularité, tout en le rendant moins intimidant.

Le journal papier va devenir, dans un premier temps, bimestriel: tout simplement parce qu'un rythme plus rapide n'est pas, pour le moment, raisonnable en termes de finances. Et il nous faut un peu de temps avant de repartir, ne serait-ce que pour trouver de l'argent. Voilà pourquoi le prochain numéro du *Tigre* ne sortira qu'en mars 2008. Vous le trouverez à nouveau dans vos kiosques et librairies, en France, Suisse, Belgique et Luxembourg. De votre côté, vous pouvez nous aider en vous abonnant, en prolongeant votre abonnement, en prenant un abonnement de luxe (ce qui reste la meilleure façon de nous soutenir), et, encore et toujours, en offrant des abonnements, en en parlant autour de vous, à votre kiosquier, à ou votre libraire, à votre bibliothécaire... ce que vous êtes déjà nombreux à faire. Merci encore de votre soutien et rendez-vous en mars 2008. Tigresquement,

Lætitia Bianchi & Raphaël Meltz

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
RAPHAËL MELTZ
RÉDACTRICE EN CHEF
L'ÉTIHIA BIANCHI
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION
AURÉLIE DELAFON

RENFORT
SOPHIE LENG

GRAPHISME
L'ÉTIHIA BIANCHI

EN-TÊTES TIGRES
CÉCILE DE SAINT-VINCENT

INFORMATIQUE / WEB
RAPHAËL MELTZ

RENFORT WEB
ANTOINE PITROU

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO

L'ÉTIHIA BIANCHI
HÉLÈNE BRISCOE

MICHEL BUTEL
CALIMERA

CHUKI
AURÉLIE DELAFON

JEAN-BENOÎT DUJOL
EUXIN

ALICE FARGIER
CALIMITY J

NICOLAS GARRIGUE
L'HIPPOPOTABLE

JACQUES LECLERC
SOPHIE LENG

BENOÎT LENOBLE
WENLING LIU

RAPHAËL MELTZ
ANTOINE MOREAU

HÉLÈNE MORICE
MADEMOISELLE

ALEXANDRE ORÉGINE
ARENAUD POUN

CLARA STERN
MR VANDERMEULEN

BENOÎT VIROT
LOÏC VIZZINI

JULES YVES

REMERCIEMENTS
MICHEL BUTEL

ANDRÉ CHABIN

STÉPHANE CORCORAL

MARIE DELAFON

KATE FLETSCHER

EMMANUEL LOI

PAUL MARTIN

VLADIMIR MOSSOUR

CORINNE POULAIN

JEAN-PIERRE SUTRA

GÉRARD THOMAS

M & MME VERBRAEKEN

IMPRIMERIE
LABALLERY

58500 CLAMECY

DIFFUSION LIBRAIRIES

ÉDITIONS VIVIANE HAMY
(DIFFUSION FLAMMARION)

DIFFUSION KIOSQUES

N.M.P.P.

MISE EN PAGE

RÉALISÉ AVEC SCRIBUS,
LOGICIEL LIBRE DE P.A.O.

IMPRESSION

IMPRIMÉ EN FRANCE
SUR PAPIER RECYCLÉ

V'GREEN 80 GRAMMES
SAUF COUVERTURE

COUCHÉ MAT 200 GRAMMES
PANTONE 100 C

ISSN

1778-9796

ISBN

9782-87858-2598

COMMISSION PARITAIRE

0511 C 87988

ÉDITEUR

PUBLIÉ PAR LA S.A.R.L. LE TIGRE

AU CAPITAL DE 38.500 EUROS

AVEC LE SOUTIEN DE

L'ASSOCIATION TIGRE ESTOPIE

SUBVENTION

LE TIGRE A REÇU UNE

SUBVENTION DANS LE CADRE

DE L'AIDE AUX REVUES DE LA

RÉGION ÎLE-DE-FRANCE

COPYRIGHT, COPYLEFT, DÉPÔT LÉGAL

DÉCEMBRE 2007

LE TIGRE

CURIEUX JOURNAL CURIEUX VOLUME VII

DÉCEMBRE 2007 JANVIER FÉVRIER 2008

IMAGE DE COUVERTURE D'APRÈS L'AFFICHE DES FRÈRES G. & V. STERNBERG POUR LE FILM *UN VRAI GENTLEMAN* (1928, RUSSIE)
COULEUR DE COUVERTURE JAUNE SOUFRE

«Beaucoup d'affiches conseillent à l'homme de *mettre un tigre dans son moteur*. Or, c'est une chose à ne jamais faire. Il y a longtemps que je l'ai signalé ici même et dans plusieurs autres journaux. Il ne faut jamais mettre de tigre dans son moteur, surtout quand on a des enfants. Les enfants sont méchants, capricieux, étourdis, cruels avec les animaux : il n'y a qu'à voir comment ils traitent les mouches. Ils risquent de maltraiter le tigre, de l'irriter, de le rendre furieux; de l'indisposer en lui arrachant une patte ou en lui tirant la moustache. Ou de la caresser à rebrousse-poil. La SPA est tatillonne et on s'expose à des amendes. Et la douane ? Il faut y songer. La douane sonde tout, même les moteurs. Il est difficile de cacher le tigre. On n'en finirait pas d'énumérer les inconvénients d'avoir un tigre dans son moteur. Généralement le tigre déborde de partout. On vient de mesurer son volume: il fait 1 mètre 70 de long, 56 centimètres de haut et 40 centimètres de large; et encore, quand il est très jeune. Si bien qu'il y a toujours quelque chose qui dépasse. On me dira qu'on peut le désosser. Pour mieux le tasser. Bien sûr. Ou même le faire bouillir. Mais il y perd sa vigueur première. C'est-à-dire son utilité. Qui est dans la roideur du squelette, dans le jeu d'acier des articulations. Bref, de quelque façon qu'on retourne le problème, il est mauvais de mettre un tigre dans son moteur. Ainsi parlais-je. Et c'était le bon sens.

Il vient enfin de gagner la partie. Je vois depuis quelques jours que les journaux sont pleins du conseil de ne pas mettre les tigres dans les moteurs. Avec des schémas scientifiques, des tigres mesurés, pesés, des moteurs jaugés exactement, des tigres A et même A', des moteurs B, des preuves mathématiques, des savants se sont réunis (L'Association des Mathélogiciens) pour mesurer des tigres du Bengale avec un mètre de couturière, un mètre souple, et sonder des moteurs. Ils ont même concassé et fait bouillir des tigres. Ils ont tristement constaté que le bouillon du tigre le plus clair encrasse les moteurs les plus robustes. Résumons-nous: le bon sens triomphe. Laissons le tigre dans sa jungle. Il vaut mieux mettre dans son moteur le président-directeur général d'une excellente compagnie de pétroles. Il s'évertue pour faire gagner sa marque. C'est plaisir de le voir faire dans les compétitions.»

CITATION ALEXANDRE VIALATTE *CHRONIQUES POUR LA MONTAGNE*

«Tomar, l'unique tigre sibérien du Zoo de la Côte magnétique de Moncton [Nouveau Brunswick, Canada], est gravement malade. Hier, le personnel du zoo a annoncé que son tigre sibérien pourrait souffrir d'insuffisance rénale, même si personne n'est en mesure de confirmer ce diagnostic pour l'instant. Le directeur général du zoo, Bruce Dougan, est attristé par la situation. *"Tomar a été une partie importante du Zoo de la Côte magnétique depuis près de vingt ans maintenant et il est difficile d'accepter cette pénible réalité. Je sais que de nombreux visiteurs ont aimé observer Tomar, qui a une personnalité enjouée. Maintenant, notre objectif est de veiller à son confort et l'empêcher de souffrir"*, a déclaré M. Dougan.»

CITATION WWW.TIGRISSIMA.FR



Les pictogrammes accompagnant certains articles indiquent une **vidéo** ou un **enregistrement audio** sur le site ou la publication du texte sous **copyleft** (licence CC By-Nc-Sa), i.e. librement reproductible à des fins non commerciales, avec indication de la source. Des **masques** de l'Opéra de Pékin identifient les auteurs.



06

ZÉROS

abonnements
héros,
euros,
heureux!



08

EXCLUSIF

reportage
dans le temple
des gadgets conso'
pour journalistes



12

ON-DIT

revue de presse
la vertu
s'évertue
en vain



14

COLLAPSE

théorie
quand les
civilisations
se meurent



16

ATTENTE

reportage
une journée
ordinaire
à la préfecture



20

BAÏKAL

reportage photo
images
du bord
du lac



28

IRAK

récit
chroniques de la vie
d'un employé de
l'O.N.U. à Bagdad



40

CHINE

les murs ont la parole
Pékin
placarde
la morale



46

AUTRE

rencontre
Michel Butel
réméchante
le journalisme



48

GISANT

masques
un roi
en terre
dans une vitrine



51

ICI ET LÀ

portrait
un interprète et
traducteur
français-chinois



52

FOUDRES

l'aamour
des filles,
des garçons,
des sentiments



54

WHISKY

allé conso
Arenaud Poun
cherche
un ami



56

GAZON

espace public
poésie de la
prohibition
des pelouses



58

GIGOLOS

marketing disent-ils
dire qu'il va falloir
attendre d'avoir
65 ans!



59

NUAGES

marketing disent-ils
la sacoche
porte-ciel
du technicien EDF



60

CHAUVES

marketing disent-ils
féminisme,
vie conjugale
et shampoing



61

UKRAINE

espace public
une femme politique
déguisée en héroïne
de manga



64

PLEURS

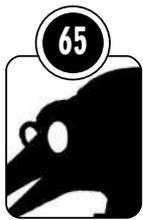
marmitons
mangez-nous
à la sauce de soja
et au cognac



65

MALRAUX

petite vie des grands hommes
des chats
et le lapin de garenne
du général de Gaulle



65

GOOGOL

mathématiques
l'immensurable
fut inventé
par un enfant



66

CRIN-BLANC

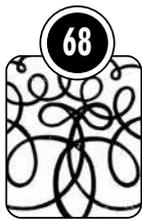
boucherie chevaline
l'archet est dans la boîte
du violon et le cheval
est dans l'archet



67

M--B

je suis avec
toujours
derrière le dos
de tout le monde!



68

ESCRIME

mots croisés
horizontalement
et verticalement,
fatalment



69

TAC TAC

spectres
quand
les métronomes
se passent de pianos



70

FILS

la page du collectionneur
cousue
de fil brun
et d'Alger



72

QUÊTE

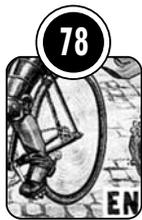
bande dessinée
contre
le «mal de temps»,
rien de tel!



77

SHUT

courrier des lecteurs
une belle coquille
dans une
belle enveloppe



78

VÉLOCIPÈDE

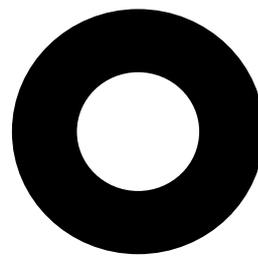
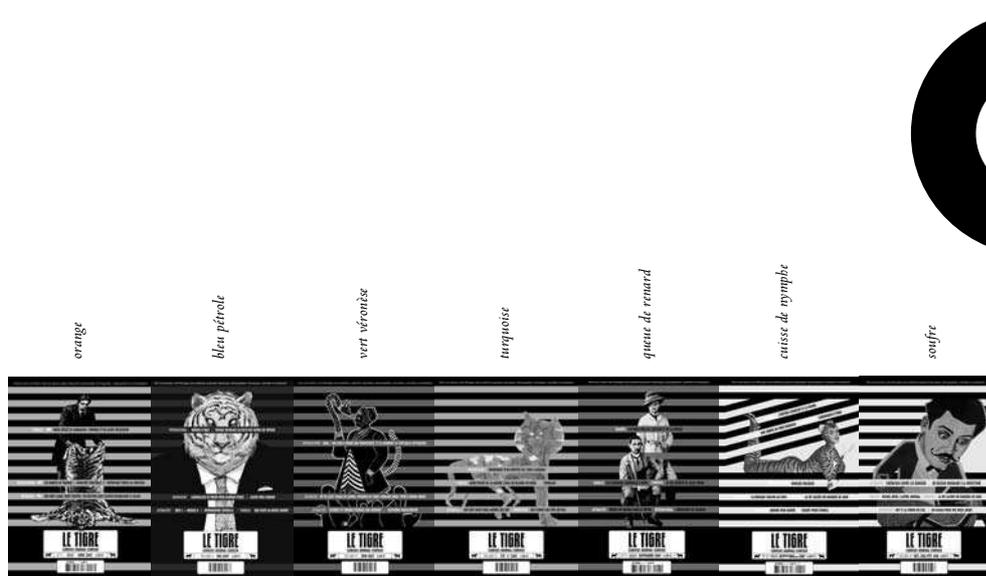
histoire du journalisme
les liens entre
rotatives
et deux-roues



80

COLOPHON

the end
un tigre
un clown
et l'Italie



ABONNEZ-VOUS

TARIFS 2008		
	FRANCE & UKRAINE	RESTE DU MONDE
UN AN  Six numéros.	35 €	45 €
À L'UNITÉ  Port compris.	07 €	08 €
À VIE 	Réservé aux chroniqueurs, aux actionnaires, et à certains amis triés sur le volet.	
DE LUXE 	120 €	
Abonnement d'un an de soutien. Recevez, au choix , en un volume relié: <input type="checkbox"/> intégrale <i>Le Tigre</i> hebdo (2006), 496 pages <input type="checkbox"/> intégrale <i>Le Tigre</i> mensuel (2007), 568 pages [ouvrages inédits, non disponibles à la vente]		
DE LUXE ++ 	200 €	
Abonnement d'un an de très gros soutien. Recevez les deux intégrales susmentionnées.		
PAIEMENT PAR CHÈQUE à l'ordre de: LE TIGRE à envoyer: 122 rue D.Casanova 93300 Aubervilliers. Chèques de banques françaises uniquement.		
PAIEMENT PAR CARTE BANCAIRE Paiement internet par CB sécurisé avec Paypal, sur: www.le-tigre.net/abo		
FORMULAIRE À REMPLIR		
NOM		
ADRESSE		
MAIL		
TÉL.		
Abonnement à partir du volume (ou commande à l'unité):		
I	II	III
IV	V	VI
VII	VIII	

Vous pouvez découper cette page, la photocopier, l'imprimer à partir du site du Tigre. Vous devez la remplir du mieux possible. Vous pouvez utiliser l'espace blanc sur la gauche pour écrire des choses amusantes.

Le Tigre devient, à partir de 2008, un bimestriel. L'abonnement d'un an correspond donc à six numéros. Les lecteurs qui veulent soutenir l'animal sont invités à choisir une des deux formules «de luxe» qui leur permettra d'avoir de gros ouvrages collector (impression numérique) avec les intégrales des deux premières vies du journal.

Le Tigre est diffusé en **kiosques** (3000 points de ventes en France; moteur de recherche sur le site) et dans les **librairies** (liste complète sur le site).

Chaque mois, participez au **jeu-concours** du *Tigre*. Les phrases au centre du cartouche de bas de page sont en partie des citations d'œuvres littéraires ou musicales. Le lecteur ayant trouvé les sources d'un maximum de ces phrases recevra tous les *Tigre* ayant été publiés à ce jour, pour lui ou pour la personne de son choix.

Les plus beaux et les plus laids envois de **tigres** et citations tigrisques seront susceptibles d'être publiés dans la partie «Euphrate» voire en couverture du *Tigre*.

Le Tigre ne publie pas de nouvelles, récits, poésies, hors commande spécifique.

Rencontres

Le Tigre se réunit parfois dans un bar (lieu tournant) de Paris. Lecteurs parisiens, oiseaux de passage, n'hésitez pas à nous rejoindre! La date et le lieu sont indiqués sur le site.

Siège social

25 rue Saint-Vincent-de-Paul
75 010 Paris

Bureaux

122 rue Danielle Casanova
93 300 Aubervilliers

Contacts

service abonnements
01 48 33 55 20
service interrogation
01 48 33 55 20
service suspension
01 48 33 55 20
régie absence de pub
01 48 33 55 20
présidence & direction
01 48 33 55 20
hélicopt
01 48 33 55 20

Internet

www.le-tigre.net
tigre@le-tigre.net



ACTUALITÉS





EXCLUSIVEMENT
RÉSERVÉ AUX
JOURNALISTES

PAR BENOÎT VIROT

« LE PREMIER **RP Show**, SALON EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉ AUX JOURNALISTES, SE DÉROULERA LES 23, 24 ET 25 OCTOBRE 2007, À BOULOGNE-BILLANCOURT (92). CE SALON ACCUEILLERA DES MARQUES ET DES AGENCES DE COMMUNICATION, DE RELATIONS PRESSE, VENUES DE DIFFÉRENTS UNIVERS (HIGH-TECH, ALIMENTAIRE, AUTOMOBILE, TOURISME, MODE, SPORT), QUI PRÉSENTERONT LEURS NOUVEAUTÉS "PRODUIT" ET LEURS DERNIÈRES INFORMATIONS (TECHNOLOGIES, BUSINESS). » À la lecture de ce communiqué de presse arrivé sur sa boîte mail, *Le Tigre* a bondi, alléché par l'odeur des tendances nouvelles. Par le truchement de son reporter, il a décidé de mettre son museau dans l'arrière-boutique des « pages conso » de vos journaux.

CI-DESSUS Marinus van Reymerswaele, *Les Collecteurs d'impôt*, XVI^e siècle. P.09 DE HAUT EN BAS. Philippe de Champaigne, *Louis XIII couronné par la victoire*, 1635, Gérard David, *Les Noces de Cana*, vers 1500, Maître de Saint-Germain-des-Près, *La Pietà de Saint-Germain-des-Près*, vers 1500. P.10 Maître de Saint-Barthélémy, *La Descente de croix*, vers 1500, École allemande, *Combat de saint Georges contre le dragon*, fin du XV^e siècle, Maître LCZ dit Maître du Retable Stracher, *La Flagellation du Christ*, vers 1500, P.11 Maître LCZ, *id.*, Gérard David, *La Vierge à l'Enfant Jésus entre le donateur Jan de Sédano et sa femme*, vers 1495, Maître de Saint-Barthélémy, *id.* TOUTES CES IMAGES SONT DES DÉTAILS © musée du Louvre (Paris), département des peintures allemandes, flamandes, françaises.



Un flyer multicolore. Ça m'a tout l'air d'un gros événement, d'une kermesse hors norme et sans frein: le «RP SHOW», «premier rendez-vous des marques et des medias», organisé par l'agence de communication RP&RP, a des airs de mariage princier. En plus c'est sur une péniche, amarrée quai du Point-du-Jour, à Boulogne, non loin du siège boulognais de l'agence. «Pour découvrir aujourd'hui ce qui fera l'actualité de demain», pour remplir ma hotte d'échantillons gratuits et aussi un peu pour faire mon Jérôme Bonaldi auprès des amis, je m'empresse de me faire accréditer.

Enfin, j'ai tout tenté. Mais j'ai bien cru que je n'y entrerais jamais par les voies orthodoxes. Le fait que je n'aie pas de carte de presse a prévenu mes interlocuteurs contre moi. Je me heurte à un refus coriace: «C'est un salon exclusivement réservé aux journalistes. Nous ne voulons pas qu'il y ait d'organes de communication.» Ciel! Soupçonnerait-on sous mon masque de l'Opéra de Pékin des velléités d'espionnage industriel? J'improvise un vibrant plaidoyer pour le journalisme pur et dur, contre les tourbes du publi-reportage, et crois le morceau enlevé. On accepte de m'envoyer un pass, à imprimer et à remplir de chez moi. Du coup, c'est en catimini que je débarque porte de Saint-Cloud, avec mon laissez-passer de seconde zone, cherchant obstinément devant l'église d'Auteuil la navette Nissan qui me mènera dans ce saint des saints de l'innovation industrielle. Le véhicule s'est fait encore plus discret que moi, n'arborant qu'un mince autocollant «RP SHOW» sur son pare-brise arrière. Nous partons quai du Point-du-Jour les yeux vissés à une petite télé intégrée à un GPS. C'est au VDD DAYTON de SIEMENS AG (399 euros) que je dois cette diversion matinale et ce petit bout de course avec Jean-Luc Reichmann («Actuellement, combien de noms de pays commencent par la lettre z? »...). Sans le savoir, je viens de faire connaissance avec le premier produit du salon. Ah, «quand la télévision et la navigation ne font qu'un»!

Surprise! À mon arrivée sur l'eau, l'espace est minuscule. Je suis un peu dépité des maigres perspectives qui s'offrent à moi... Là où je pensais dépenser une après-midi en

futilités, je ne vois qu'une quinzaine de stands déserts répartis sur deux niveaux. Il est 12h45 lorsque je commence ma tournée. Tous les exposants sont au buffet, et je vais faire revenir un à un les plus motivés, ou les moins affamés pour me faire expliquer les astuces et l'intérêt commercial de chacun de leurs produits. Visiblement, la plupart sont alors sur le point de remballer.

Cça ressemble au premier salon venu, sauf qu'ici, n'étant rien venu chercher en particulier, je me crois obligé de m'intéresser à tout. Je suis ainsi scotché par le SOS TRAVEL BAG de CLEANIS (2,90 euros), un «sac hygiénique jetable» destiné à limiter les tracas liés au voyage (vomi et pipi intempestifs, sur terre, sur mer ou dans les airs). Ce sac est muni d'une cordelette pour s'adapter à toutes les situations et d'un tampon anti-odeurs. À l'intérieur, un fluide dont je ne parviendrai pas à percer le secret cristallise les liquides. L'attachée de presse mime les gestes comme une hôtesse de l'air (se pincer le nez, avoir envie de faire pipi, s'attacher le sac à la ceinture...). J'espère un temps que la péniche va prendre son essor, afin d'être le premier à tester la résistance du sac au mal de mer... mais nous ne serons presque jamais, ici, en situation pratique. Enfin, j'emporte la pissotière portable. CLEANIS se vante d'être un «créateur d'hygiène». Que cela se sache, nous sommes au salon des créateurs.

Quelques instants plus tard, je palpe frénétiquement des chaussettes à la texture particulière: du [takel] (je vous le fais en phonétique) floclé et retrecoté pour assurer un repos maximum au pied après une période d'efforts. J'aimerais bien en emporter une paire, mais il ne reste plus qu'un échantillon masculin, et malgré mes yeux de chat, le représentant semble vouloir la garder par devers lui. De dépit, je me rabats sur la nouvelle «montre vie active» AW 200 de POLAR (190 euros). «Listen to your body», prévient sympathiquement cette marque,





qui se consacre à la mesure de l'activité physiologique des sportifs.

La montre est destinée aux sportifs amateurs et aux gens qui pensent maigrir en «*allant faire pisser leur chien*» (dixit le représentant). Elle mesure, pour un intervalle de temps donné, le temps passé à marcher, le nombre de pas, de mètres montés et descendus et de calories brûlées, et archive toutes ces données. Je demande à la porter le temps de ma visite. En effet, m'instruit le fabricant, «*chaque moment de votre vie est une occasion d'améliorer votre forme*». Pour comprendre le processus (un capteur d'activité qui est en fait «*un oscillomètre couplé à un altimètre*», mesurant le déplacement du corps dans l'air, en fonction de la vitesse, de la température, de la difficulté du terrain...), un petit dépliant est fourni avec, qui conseille sept mille pas quotidiens et une perte sèche de cent cinquante kilocalories par heure.

P

Personne aux produits de santé. Le stand le plus dense. Cinq enseignes sont réunies ici, dont le vénérable DIABLE, «*vieux comme le monde*» (il sévit depuis 1903, et la société qui le fabrique, la SODIA, en est si fière qu'elle en a tiré son nom: SODIA = SOCIÉTÉ du DIABLE). Cors, verrues, durillons... le diable ne respecte rien (sauf, à mon grand dam, les ampoules). Le graphisme des emballages comblerait les maquettistes du Tigre (4,67 euros le flacon). Dans son orbite, PRODIF (savon sec antitaches, 5,50 euros), SALTRATES (soins pour les pieds: une gamme de poudres, gels, crèmes entre 5,32 et 9,90 euros), SENSALIA (masque pour le visage au concombre et au ginseng: «*le spa à domicile*» pour moins de 6 euros!) et Bibi (biberons «*made in Switzerland*», entre 4 et 10 euros). Plus loin, j'avise une publicité pour un lait corporel au beurre de chocolat (GRASSMAT, 20,50 euros). Il me faut franchir une nouvelle étape, car le Graal est du côté des chaussures CROCS.

Crocs, Crocs, Crocs... Ah, j'en aurai passé du temps sur ce stand! Les Crocs, chaussures *flashy* en plastique, sont à vrai dire le seul produit que je connaissais déjà. Et ça tombe bien, car la représentante connaissait aussi *Le Tigre*. À la mention du nom du journal, son visage

s'éclaire: «*Eh bien justement, pour les amateurs de voile, il y a ces bottes...*» Je ne l'ai pas détrompée. La grande nouveauté, ces temps-ci, rayon «*pied*», ce sont les chaussures recyclantes. Tout, de la semelle à l'emballage, est issu du recyclage. Les semelles sont en boîtes d'œufs, l'élastique qui entoure la chaussure en latex, le dessous de la chaussure en pneu... Le fabricant conseille même, après achat, de faire de la boîte une jardinière pour votre balcon. Premier prix de cette gamme «*tout terrain*» cheap et clownesque: un escarpin à 69 euros. Mais la gamme hiver est d'un chic!

A

Arrêté par le parfum d'un après-rasage aux algues — les scientifiques se sont aperçus que les cellules algales avaient la même composition que les cellules cutanées... bien que les secondes soient mortelles. D'où l'idée de rapprocher les deux, dans cette gamme de produits de soin masculin: ZVONCO, «*la griffe de la bio-cosmétique marine*». Les algues utilisées proviennent de la réserve naturelle d'Iroise; but des concepteurs: le bien-être éthique («*an ethic wellbeing*»). L'homme des montres a testé ce matin. J'en fais autant (35 euros le flacon d'après-rasage, 49 euros le pot de contour des yeux). C'est donc la moustache pimpante et pomponnée que je fais mon premier gros effort musculaire de la visite: la lente descente de l'escalier en direction du sous-sol de la péniche.

L

L'étage est désert. Comme dans les westerns, une silhouette m'attend, terrée dans le coin opposé à l'escalier. Tout est prêt pour mon duel avec l'homme aux vélos électriques. Une rencontre courtoise et dans les règles de l'art pour savoir qui repartira avec le plus beau VELODOO! Nous nous saluons, il m'offre le choix des armes: un ELEKTROONN, 45 kg, 250 W, sorte de mini Solex avec lequel «*on se promène avec sans transpirer*». C'est tout terrain, mais les 40 km d'autonomie baissent vite. Le MINI CITTA (23 kg, 180 W) est plus séduisant, résolument urbain, léger et rapide (28 km/h contre 25). Pliable, il

a été conçu pour rentrer dans le coffre d'une 206. L'homme esquisse un rictus de satisfaction au moment où je laisse poindre mon intérêt. Enfin, le TRICYDOO (30 kg, 250 W) est doté d'une assistance électrique qui aide à monter les côtes. Réservé à une clientèle plus... stabilisée, «*qui recherche le confort pour un minimum d'efforts*» (là, je dame le pion au *gringo* en complétant son discours avant la fin de sa phrase). Les trois modèles sont équipés de batteries NiMH (nickel métal hydrure) portables et d'un détecteur de pédalage juste derrière le pédalier.

C

C'est sur un MINI CITTA que j'opère le premier tour boulonnais de stands à vélo, échappant à mon adversaire. Au premier coup de pédale, le moteur se met en marche, et me propulse vers l'infini, sur le doux ronronnement du moteur qui vibre. On est vite grisé par l'élan, les courtes lignes droites de la péniche parcourues à vive allure et les virages «en apesanteur»... À gauche, une rangée de vélos très fins, au cadre en carbone, réservés au sport de compétition. Mon adversaire les soulève d'un doigt. Je le laisse à ses exercices de musculation digitale et monte me rafraîchir.

A

Après avoir goûté aux charmes d'un café MALONGO, et m'être laissé refléter des tasses et des échantillons que je ne pourrai pas boire (sauf dans une enseigne MALONGO), je restitue la montre amulette. Je l'ai gardée 1 heure 07, pendant laquelle j'ai marché 6 minutes 20 secondes. 485 pas m'ont permis de dépenser 171 calories. Dans le même temps, j'ai embarqué un sac pour vomir, un imperméabilisant, un savon sec spécial taches, un masque pour le visage au thé vert, un sachet de sels de bain tonifiants/revitalisants pour les pieds, une affiche pour les chaussures CROCS, deux échantillons d'eau de toilette CLAYEUX pour petites filles, une série d'échantillons de produits de soins pour la peau aux algues, un nécessaire à café. J'ai volé deux bouteilles d'eau aux couleurs de RELAXNEWS, «*la première source d'infos sur les loisirs*». Et, crime de lèse-

innovation, j'ai refusé un allume-barbecue BIC.

À

À la sortie, les navettes ont été démontées. Je longe les quais kilométriques qui font face à l'île Seguin. L'unique décor: des cubes de verre sur pilotis, reliés entre eux par des passerelles (rive droite) et des silos (rive gauche). Les panneaux indicateurs ne pointent plus des villes ou des quartiers, mais des marques (HIPPOPOTAMUS, CEGETEL, CANAL +). De quoi d'autre peut rêver l'amateur de géographies parallèles?

Q

Quelques jours plus tard, l'homme qui m'a refusé les chaussettes Flockies, l'empereur de l'imperméabilisant nanotechnologique, se rattrapera en m'envoyant, ainsi qu'à quatre autres journalistes, d'*Ideomag* et du *Midi Libre* notamment, un email, avec des photos des fameuses chaussettes. Il entend nous remercier de notre passage à ses «*stans*» et de notre «*intérêt à ses produits*» (*sic & sic*). Au moment où j'achève cet article, une relation est donc sur le point de s'engager, au moins épistolaire dans un premier temps. Peut-être, à l'heure où vous me lisez, arborerai-je fièrement mes FLOCKIES au milieu d'Aubervilliers.

Pour faire ce reportage, Benoît Virot était habillé d'un slip rouge *Derby*, d'un sous-pull rouge *Celio*, d'une chemise noire *Luna Pier*, d'un gilet en laine brun *Gerem*, d'un cardigan marine *Torrente* et d'un jean (élimé) vert *Celio*. Pour lire les dossiers de presse généreusement fournis par *RP&RP*, il avait des lunettes à la monture *Ralph Lauren*. Son sandwich du midi était farci au jambon *Herta*. Il l'a dédaigné pour une discussion enflammée avec des hôtessees fournies par l'agence *New Link*. Un feutre rouge *Paper Mate* et un stylo quatre couleurs *Bic* ont permis d'assurer jusqu'au bout sa prise de note, et son reportage a été tapé sur un ordinateur *Mac OS X* fabriqué par *Apple*.





PAR

ORSON AFENDEPAS

décryptage des pratiques médiatiques de presse, radio, télévision, blogs

« LIBÉRATION » CONTRE LES RUMEURS



Lorsque la presse papier tanguait, c'est le web qui trinqua. Voilà la conclusion de cette drôle de querelle qui a opposé en octobre 2007 *Libération* aux « rumeurs » autour du divorce de Nicolas Sarkozy. Récit en cinq actes.

REMIER ACTE. Le site bakchich.info annonce, dans une brève, le jeudi 4 octobre: «*Cécilia Sarkozy pourrait annoncer ce week-end sa rupture avec son mari Nicolas.*» Et détaille: «*En marge de la réception à l'Élysée, le mercredi 3 octobre au soir, des parlementaires de la majorité [...] les conversations de couloirs tournaient largement autour de cette possible séparation du président et de sa "Première dame".*» Si l'information n'est pas directement sourcée, il est tout de même précisé qui (députés de l'UMP), quand (le 3, donc la veille de la publication), et où (réception à l'Élysée). Bien entendu, comme c'est maintenant le cas, nombre de sites internet d'information continue (*L'Express*, *Le Nouvel Obs*) ou de blogs, reprennent l'information, sans la développer outre mesure.

DEUXIÈME ACTE. Dans un texte uniquement publié sur le site internet du journal, Laurent Joffrin, son directeur, s'en prend à «*la rumeur et l'internet*». Nous sommes le lundi 8 octobre: «*Tout est resté au niveau de la rumeur. Quelle rumeur? Celle qu'a reproduite un site d'information qui fait profession de publier ce que les autres médias n'osent pas publier et reprise ensuite dans la blogosphère à l'infini: selon des sources anonymes à l'UMP, Cécilia devait annoncer sa rupture avec son mari avant la fin de la semaine.*» Chaque mot est important. «*Un site d'information*»: lequel? Pourquoi Joffrin ne le précise-t-il pas?

Pour le coup, il s'agit d'une information, pas forcément inutile pour le lecteur qui ne sait peut-être pas d'où est partie, en premier, la nouvelle. «*Devait*»: Joffrin marque un point en démontrant que cela n'a pas eu lieu ce week-end-ci, oubliant au passage que le texte original est au conditionnel: «*pourrait annoncer ce week-end*» n'est pas «*va annoncer*». «*Sources anonymes*», enfin: on y reviendra. Joffrin poursuit son attaque, s'en prenant à la théorie selon laquelle «*il existe une presse officielle complaisante et une autre presse, qui officie exclusivement sur le Net et qui, elle, ne recule pas devant la vérité. [...] Léger bug dans le raisonnement: l'annonce annoncée par la rumeur n'a pas eu lieu. Peut-être y aura-t-il séparation et donc annonce, cette semaine ou plus tard. Mais peut-être pas. En tout cas, la rumeur reproduite sur le Net était fausse.*» Même si l'on n'en est qu'au deuxième acte, il n'est pas inintéressant de relire cette phrase en connaissant le dénouement: «*Peut-être y aura-t-il / la rumeur était fausse.*» Dès lors que ladite «*rumeur*» était au conditionnel, on ne voit pas comment elle pourrait être qualifiée de fausse. Joffrin répond à cette objection: «*Le conditionnel, dans les journaux, est avant tout une hypocrisie: si l'on est sûr de son coup, on parle à l'indicatif; et si l'on n'en est pas sûr, on ne publie pas. Quant à l'utilisation des rumeurs, elle suppose un luxe de précautions qui, manifestement, n'ont*

pas été prises.» L'attaque est ferme, dure, précise. Joffrin conclut: «*C'est tout le problème posé par l'info qui circule sans aucune régulation sur le Net: elle nous fait régresser au XIX^e siècle, avant le vote d'une loi sur la presse qui [...] stipule que la presse est libre sauf à répondre de l'abus de cette liberté. Un principe élémentaire dont beaucoup, sur le Net, se sont allègrement affranchis. Si tant est qu'ils en ont entendu parler...*» Drôle d'accusation: un site internet de presse est soumis exactement aux mêmes règles légales que la presse écrite. Il a aussi un directeur de la publication, qui répond des propos tenus sur le site, et ce, devant les tribunaux. La prescription est de trois mois après publication. Un droit de réponse existe, de la même manière que dans la presse écrite, selon l'article 6 IV de la LCEN, «*Loi pour la confiance dans l'Économie numérique*», du 21 juin 2005. Si Cécilia Sarkozy voulait attaquer un blog annonçant avec quinze jours d'avance sa séparation, elle pourrait le faire.

TROISIÈME ACTE. Le bal des rumeurs continue. Toujours rien de précis jusqu'au vendredi 12, où tout s'accélère à nouveau. Le site web de *Libération* écrit: «*L'Élysée va annoncer le divorce des Sarkozys, selon L'Est Républicain.*» Suit un court article qui donne la parole au journaliste de *L'Est Républicain* («*C'est un secret de polichinelle, franchement tout le monde le sait.*») et à une «*source à l'Élysée, questionnée par Libéra-*



tion, [qui] a qualifié l'affaire de "rumeur de salle de rédaction". Le lendemain matin, le quotidien papier s'en prend à nouveau à cette rumeur, sous la plume d'Antoine Guiral et avec un titre insolent: «Les Sarkozy toujours mariés.» En effet, dans la journée du vendredi 12, aucune annonce n'a été faite. *Libération* continue à être agacé: «Que les choses aillent mal entre les époux Sarkozy est une évidence que même les conseillers du président (hors micro) ou de pseudo-intimes de Cécilia finissent par admettre. D'où la course au (faux) scoop, à la rumeur relayée à la va-vite sur le Net. Pour l'heure, la seule info reste que les Sarkozys n'ont rien dit quant à l'avenir de leur couple.» Étonnante conception du journalisme: tant que personne n'a fait de communiqué officiel, il n'y a pas d'information. Quant au concept de (faux) scoop, il laisse songeur: est-ce à dire que ce n'est plus un scoop? Que l'information est déjà trop éventée pour mériter ce titre? QUATRIÈME ACTE. Mercredi 17 octobre. Un grand titre à la une du site de *Libération*: «Les Sarkozys auraient matérialisé leur séparation.» Oubliée, la phrase de Joffrin selon laquelle «si l'on est sûr, on publie à l'indicatif, si l'on n'est pas sûr, on ne publie pas»? Alors, sûr, ou pas sûr? Le texte est court, et reprend en majorité les informations d'un autre site internet: «Le président Nicolas Sarkozy et son épouse Cécilia ont matérialisé devant un juge leur procédure de divorce, croit savoir mercredi Le Nouvel Observateur.» On est ici à la fois dans la rumeur (titre au conditionnel) et dans

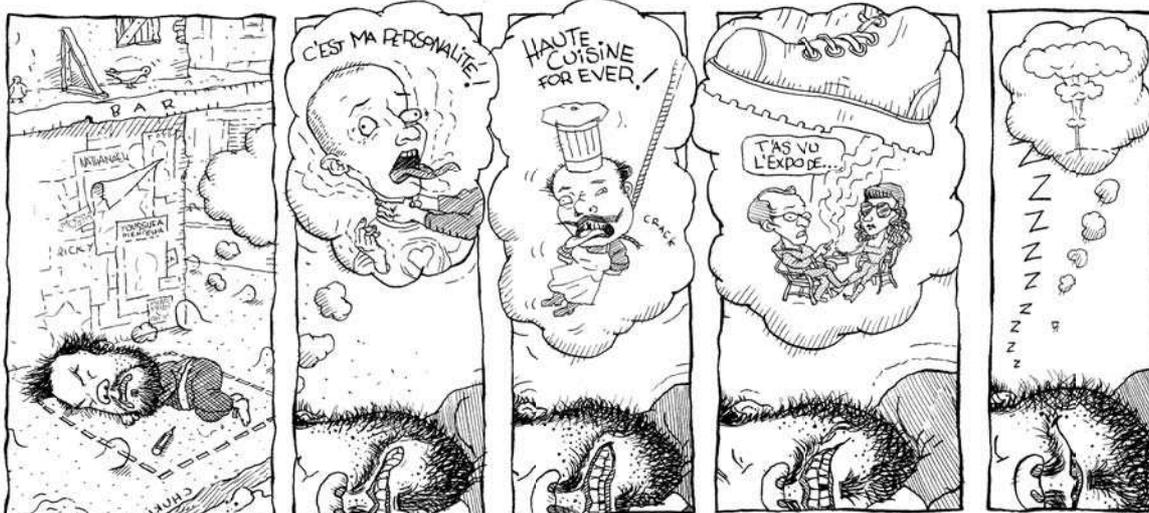
la course au (faux) scoop, tout en prenant des pincettes presque accusatrices («croit savoir»). CINQUIÈME ET DERNIER ACTE. Jeudi 18 octobre au matin (alors que l'ensemble des transports publics sont en grève contre la réforme des régimes spéciaux de retraite), *Libération* publie une grande photo de Cécilia Sarkozy (avec Nicolas, de dos), et, sous le titre «Desperate Housewife», annonce: «Selon nos informations, Cécilia Sarkozy s'est rendue lundi au tribunal de Nanterre pour déposer une requête de séparation à l'amiable. Un document qui a été remis au président.» «Selon nos informations»: les articles sont écrits mercredi soir, plus de douze heures avant le communiqué de l'Élysée qui confirmera la séparation (puis le divorce). L'article commence par ces mots: «Le divorce entre Nicolas et Cécilia Sarkozy est enclenché. Lundi soir, en dehors des heures ouvrables, madame s'est discrètement rendue au tribunal de Nanterre, accompagnée d'une avocate, afin d'entamer une procédure amiable.» Et dévoile enfin qui a tout balancé: «L'information, dévoilée hier par Le Nouvel Obs et LCI [...] a été confirmée de source judiciaire à *Libération*. [...] "Tout est bouclé", croit savoir une source judiciaire.» «Source judiciaire», certes, mais totalement anonyme — non pour l'auteur de l'article, mais pour le lecteur, selon le principe bien connu de la protection des sources. Mais alors, quelle différence avec les «sources anonymes» qu'attaquait Joffrin lorsqu'il évoquait la rumeur lancée par bakchich.info? Joffrin la donne

dans l'éditorial qu'il publie le même jour sous le titre «Leçon paradoxale»: «Un journal doit publier des informations et non des rumeurs. Pour cette raison, *Libération* n'avait pas, jusqu'à présent, sinon avec une prudence de Sioux, évoqué la rumeur d'une séparation du couple Sarkozy, qui courait Paris depuis plusieurs jours. Les choses viennent de changer: selon nos informations, recueillies de source judiciaire fiable, l'épouse du président de la République a bien procédé lundi à une démarche auprès de la justice.» Non seulement la source est judiciaire, mais en plus elle est fiable... Certes, on peut donner quittance au patron de *Libération* du fait qu'il ne s'est pas trompé dans les dates, lui. En revanche, il reste toujours un «léger bug dans le raisonnement» de Joffrin, car, selon les termes employés par son journal quelques jours auparavant, «pour l'heure, la seule info reste que les Sarkozys n'ont rien dit quant à l'avenir de leur couple.» C'est la seule leçon de cette histoire: l'info de *Libé* n'est pas plus sourcée, pas plus fiable que celle de bakchich.info. Elle vient juste beaucoup plus tard, et au «bon» moment: elle a raison de fait, pas de droit. Aucune des leçons de morale de Joffrin ne résistent à l'examen. Et on peut se demander pourquoi la «presse officielle complaisante», termes que réfutait Joffrin, n'a finalement sorti l'information sur le divorce que le jour d'une grève massive, sachant très bien que l'une des deux informations, voire les deux, seraient amoindries par cette juxtaposition.

L'ÉTAT, C'EST MOI

PAR

CHUKI





LA FIN DES CIVILISATIONS



Les civilisations sont mortelles, mais certaines se sont suicidées, l'histoire humaine en donne quelques exemples. Pour Jared Diamond, il s'agit à chaque fois d'un « suicide écologique ».

Le comte de Mirabeau fait quelque part cette remarque — étrangement prémonitoire — que « *la roche tarpéienne est proche du Capitole*¹ ». Ce faisant le grand homme, qui connaît ses humanités, entend simplement rappeler que la chute et la déchéance peuvent suivre de près les honneurs et la reconnaissance.

Il a oublié d'ajouter que cette séquence tragique trouve autant à s'appliquer à la destinée collective des peuples et des nations qu'aux parcours de quelques hommes d'exception. En effet, dans les sociétés les plus avancées sur le plan technologique, s'impose progressivement l'idée que nos modèles de croissance et de développement vont brutalement rencontrer, si nous ne changeons pas le cours des événements, un certain nombre de limites physiques probablement fatales à nos modes de production et de consommation — c'est-à-dire au monde tel que nous le connaissons. Pour de plus en plus d'esprits sérieux, la disparition de l'espèce humaine ou, à tout le moins, la transformation radicale de son rapport à la nature et la réduction drastique de nos niveaux de vie sont devenus des perspectives crédibles. Une bonne moitié de l'humanité, à l'apogée de sa puissance — d'un point de vue technique à tout le moins

— serait sur le point de commettre ce qu'il convient d'appeler un suicide écologique — entraînant dans sa chute l'ensemble de ses congénères.

Le caractère un peu irréal de ces perspectives apocalyptiques ne saurait masquer une vérité troublante: un tel effondrement d'une société avancée et intégrée, au sommet de ses capacités techniques s'est *déjà* produit. À plusieurs reprises dans l'histoire de l'humanité — dans des endroits aussi différents que l'île de Pâques, la péninsule du Yucatan (les Mayas) contemporain ou les fjords du Groenland — des sociétés se sont donné la mort ne laissant derrière elles, au mieux, que les ruines de leur glorieux passé.

À quelles forces ces sociétés ont-elles cédé avant de s'effondrer? Quelles leçons peut-on tirer de leur échec fatal à les maîtriser? Dans un ouvrage récent, Jared Diamond a entrepris l'examen minutieux de la séquence d'événements propre à chacun de ces suicides de civilisations². Au cœur de chacune des études de cas conduites par l'auteur, on trouve — et c'est ce qui justifie l'emploi de l'expression « *suicide écologique* » — parmi les principaux facteurs ayant précipité la fin de ces sociétés, une série d'atteintes graves



infligées par les hommes à leur environnement, remettant ainsi en cause la pérennité de leurs ressources (déforestation, érosion, surexploitation des ressources halieutiques, etc.). Ainsi, le dimanche de Pâques de l'année 1722, lors de son arrivée sur l'île de Rapa Nui³, le navigateur hollandais Jakob Roggeveen, ne dénombra qu'une dizaine d'arbres alors même qu'il a été établi qu'une dense végétation recouvrait la surface de l'île au moins jusqu'à l'arrivée de ses premiers habitants en l'an 900. Dans l'intervalle, plusieurs dizaines d'espèces végétales et animales indigènes ont été rayées de la carte, entraînant une érosion importante des sols, une baisse des rendements agricoles et une marginalisation de l'activité de chasse. Sans surprise, la population indigène diminua de façon drastique, victime de famines, de révoltes, de la guerre endémique entre les clans condamnés à se disputer les dernières ressources disponibles et du cannibalisme⁴.

Dans la plupart des cas, ces sociétés se sont retrouvées prisonnières du piège malthusien, déjà évoqué dans ces colonnes (cf. *Le Tigre* vol. II). Ce modèle, remis au goût du jour, après Jared Diamond, par Gregory Clark⁵ repose sur trois séries d'hypothèses simples, aux termes desquelles, (i) chaque société est caractérisée par un taux de natalité déterminé par les usages et coutumes propres à cette société et fonction croissante du niveau de vie, (ii) le taux de mortalité de chaque société est une fonction décroissante du niveau de vie de cette société et (iii) le niveau de vie moyen au sein de la société évolue en raison inverse de la taille de la population. Ainsi, un choc «technologique» positif — qui induit pour une taille donnée de la population une amélioration du revenu moyen — implique mécaniquement une réduction du taux de mortalité et une hausse du taux de natalité, donc un accroissement de la population. Or, cet accroissement de la population interdit de maintenir le niveau de vie acquis grâce à l'amélioration de la technologie: les conditions économiques moyennes se dégradent inexorablement induisant une hausse de la mortalité et une baisse de la natalité jusqu'à ce que la population se stabilise à un niveau où le revenu moyen revient à son niveau de longue période.

En pratique, le choc initial sur les conditions de vie n'a pas besoin d'être à proprement parler «technologique»: il peut s'agir de la découverte de nouvelles terres, d'un changement climatique favorable, du développement de nouvelles relations commerciales. Le point important est que la nécessité de faire face à la croissance de la population induite par cette amélioration des conditions économiques se heurte à des rendements décroissants que les intéressés ne parviennent à différer qu'en mettant en œuvre des pratiques insoutenables compte tenu des caractéristiques de leur environnement. Les dommages qui en résultent

(érosion des sols, salinisation, extinction de certaines espèces, etc.) conduisent à des famines, des mouvements de population, des révoltes contre le pouvoir en place et *in fine*, à l'effondrement de la civilisation en cause⁶.

Aussi implacable qu'apparaisse l'enchaînement des causes et des effets — ainsi envisagé au niveau théorique —, l'histoire nous enseigne qu'il n'a rien d'inexorable. En particulier, le facteur clé d'échec ou de succès réside dans la capacité — ou l'incapacité — des sociétés à prendre conscience des défis environnementaux auxquels elles sont confrontées et à y répondre de façon adéquate. Pour reprendre la formule de Jared Diamond: de quoi pouvaient bien s'entretenir les habitants de l'île de Pâques au moment où ils abattaient le dernier arbre de leur île? Comment rendre compte de la cécité qui, de façon rétrospective, semble avoir saisi des populations entières détruisant avec application leurs dernières ressources?

La réponse à cette question semble devoir être recherchée, après la contribution séminale de l'économiste William Foster Lloyd en 1833⁷, dans la livraison du 13 décembre 1968 de la revue *Science*: l'environnementaliste Garrett Hardin y fait paraître un article dont le titre fera florès, «La Tragédie des biens communs⁸». Le théâtre de cette tragédie est un pré communal où paissent les bêtes appartenant à différents propriétaires. Chacun des éleveurs cherche à maximiser son profit et a donc intérêt, au niveau individuel, à faire paître le plus grand nombre possible de ses bêtes sur le pâturage, puisque les gains liés à l'adjonction d'une bête supplémentaire sont purement privés et excèdent les coûts induits par cette intensification de l'élevage qui sont partagés par tous les éleveurs. Le nœud de la tragédie réside bien entendu dans le fait que chacun des éleveurs suit le même raisonnement, parvient aux mêmes conclusions et adopte la même attitude conduisant inexorablement à la surexploitation du champ communal et, bientôt, au déclin du cheptel. Dans cette configuration, le libre accès à la ressource induit ce que l'on appelle en économie une externalité de production — c'est-à-dire que les coûts sociaux de l'activité excèdent le coût privé supporté par celui qui l'entreprend, de telle sorte que la quantité produite est excessive au regard de l'optimum social.

Le caractère pittoresque de la parabole des biens communs ne doit pas masquer l'universalité du message délivré: l'incapacité des individus à se coordonner alors même que leurs intérêts collectifs devraient les y pousser⁹ est au cœur de l'effondrement de nombreuses organisations complexes et menace en permanence la stabilité de nos propres institutions. La sentence est sans appel: bien sûr, «*l'enfer, c'est les autres*», mais il n'y a pas d'autre issue que de définir avec eux les voies et moyens de faire valoir l'héritage que nous avons reçu indivis.

1. Discours devant l'Assemblée constituante, 22 mai 1790.

2. Diamond Jared, *Collaps: how societies choose to fail or succeed*, Penguin Books, 2005. Le livre a été traduit en français sous le titre *Effondrement*, Gallimard, 2006.

3. L'île de Pâques en langue maori.

4. On ignore le rôle réel de ce dernier facteur dans le déclin de la population maori; il reste néanmoins que, selon la tradition orale, l'insulte la plus grave pouvant être prononcée dans la langue pourrait se traduire par ces mots: «La chair de ta mère me colle entre les dents!»

5. Clark Gregory, *A Farewell to Alms, a brief economic history of the world*, Princeton University Press, 2007. Si Clark remet frontalement en cause certaines des thèses développées par Jared Diamond dans son précédent livre, *Guns, Germs and Steel*, ils se retrouvent sur l'analyse des échecs des sociétés passées.

6. Après, le cas échéant, une phase de mysticisme intense et désespéré comme l'illustre l'inflation de la taille des «moais» sur l'île de Pâques au fur et à mesure que le désastre approchait.

7. Lloyd William Foster, *Two lectures on the checks to population*, 1833. Il n'est pas indifférent de remarquer que cet auteur, postérieur au révérend Thomas Malthus reprend la même terminologie que l'auteur du *Principe de population*.

8. Hardin Garrett, «The Tragedy of the Commons», in *Science*, vol. 162, 13 december 1968.

9. Ces échecs constituent le domaine d'application privilégié de la théorie des jeux dont l'un des exemples les plus fameux — le dilemme du prisonnier — n'est qu'un cas particulier de la tragédie des biens communs.



EN ATTENTE DE PAPIERS

PAR CALIMÉRA

Préfecture de police de Paris, direction de la police générale, 10^e bureau, salle 1511. C'est là qu'est convoquée début novembre une sans-papiers chinoise de ma connaissance. Les étrangers se font souvent accompagner par une personne de leur choix pour être sûrs de tout comprendre d'un rendez-vous important. Ils viennent avec leur sac rempli de papiers, dans ce temple du document officiel. J'y suis allée avec elle.



CI-DESSUS Marinus van Reymerswaele, *Les Collecteurs d'impôt*, XVI^e siècle. © musée du Louvre (Paris), département des peintures allemandes, flamandes, françaises.
PAGE SUIVANTE *Épître en vers français dédiées à Anne de Bretagne et Louis XII*, manuscrit enluminé, France, début du XVI^e siècle.



Difficile de se comprendre avec Mme D. Mais quand elle m'a alpaguée dans la rue près de chez moi pour me demander de l'aide, j'ai saisi l'essentiel: elle cherchait quelqu'un pour l'accompagner à une convocation à la préfecture de police. Objectif: faire renouveler son autorisation provisoire de séjour, obtenue après qu'une procédure d'expulsion du territoire français avait été annulée par le tribunal administratif. Je connais un peu le sujet, mais dans la rue, avec enfants et courses dans les bras, j'ai fait vite. Son numéro de portable, la date du rencard.

Je me suis un peu renseignée sur ce qu'il fallait faire — *a priori*, une attestation médicale signée d'un médecin agréé par l'État devait suffire. Je lui en ai indiqué un, et le jour dit, nous nous retrouvons au métro Cité. Il fait très beau. Elle m'attend en haut de la sortie, avec son mari et une jeune amie chinoise à l'aise en français.

M

Mme D. a trente ans, elle est petite et a de grandes joues rondes. Comme avec beaucoup de Chinois, j'ai toujours peur de ne pas me souvenir de son visage, mais quand je la vois, je suis soulagée: c'est elle bien sûr. Elle a voyagé depuis la Chine il y a dix ans et s'est mariée en France avec un Chinois lui aussi sans-papiers. Ils ont eu deux enfants en deux ans, puis un troisième qui n'a pas un an. Elle sourit tout le temps, parle vite, et je ne comprends pas tout ce qu'elle veut me dire. Ce sont surtout les *r* qui posent problème.

Ce n'est pas ma première fois. Je suis déjà venue à la préfecture pour des rendez-vous avec une autre maman chinoise de mon quartier. Aux premières heures de la matinée il y avait une longue file d'attente devant l'entrée. Aujourd'hui, à onze heures trente, la grande esplanade est presque déserte, passent des touristes en route pour la Sainte Chapelle, des policiers, des Parisiens, des gens chics, des avocats peut-être qui s'en vont plaider au tribunal de grande instance de l'autre côté du boulevard du Palais.

Nous entrons dans le sas, où la fouille est beaucoup moins sévère que dans une zone d'embarquement d'aéroport: un portique à métaux et un tapis pour l'examen des sacs, sur-

veillés par des plantons indifférents, même pas en uniformes.

T

Tous les quatre — moi, M. et Mme D. et leur amie — progressons dans les couloirs et escaliers fort nombreux de cet immense bâtiment. C'est vite trouvé, le labyrinthe est fléché. Je connais l'endroit, au premier étage, il y a des dizaines de portes, toutes cachent des locaux réservés aux demandes de titres de séjour. J'avais déjà eu à m'y rendre auparavant avec l'autre maman chinoise, mais comme nous y arrivons par un couloir différent, je ne le repère pas tout de suite. Des chaises sont disposées pour l'attente. Nous nous présentons à la porte du «1511», et en entrant je reconnais les lieux, l'homme du guichet, les petits bureaux où l'on nous recevra dans un moment. Il faut présenter des papiers et leurs photocopies. Mme D. a bien la convocation et le jugement du tribunal, mais pas leurs photocopies. On enjoint donc dans deux langues à son mari d'aller à la photocopieuse d'en bas. L'administration a tout prévu: changeur de monnaie, photomaton, photocopieur. Un ticket d'attente nous est remis, et nous nous installons dans le couloir. Il faut remplir des feuilles de renseignements, heureusement, un stylo traîne dans le sac de Mme D. Personne ne remarque que c'est aujourd'hui mon anniversaire lorsque j'indique ma date de naissance.

U

Une bonne demi-heure assis comme ça. J'ai mon livre, mais j'en lève souvent les yeux pour observer une nouveau-née chinoise qui dort en faisant des mouvements de bouche délicieux, juste à côté de moi, dans les bras de son papa. En face de moi, un jeune homme s'agite et s'énerve. Il entrera avant nous, il a le numéro 11, nous le 12. Deux jeunes filles bien sapées et parlant français passent, elles ont dû se tromper d'étage. Mme D. va chercher des cafés à la machine — il y en a une à chacun des innombrables paliers, tant pour les visiteurs que pour les employés de la préfecture.



Elle oublie de me demander quelle sorte de café j'aime, et je me retrouve devant le choix entre un café au lait et un sucré. Va pour le sucré. Patience.

Finalement le panneau à affichage lumineux rouge nous appelle. Il est bien indiqué «*un seul accompagnant par personne*», complété par un «*l'accompagnant ne doit pas se substituer à la personne convoquée, ni répondre à sa place*», mais Monsieur D. et la jeune Chinoise entrent avec nous. Je ne dis rien, mais j'imagine la suite. La salle est vaste, haute de plafond, ses murs sont d'une couleur gris jaune caractéristique des bonnes peintures lessivables qu'on n'a pas à refaire souvent. Des grands placards à volets roulants, relevés, remplis de dossiers suspendus, sont alignés derrière les petits bureaux, au nombre de huit, qui servent à l'accueil du public. L'ensemble est sévère, mais une large fenêtre en demi-cercle offre une belle vue: la place du marché aux fleurs, les arbres sur le ciel bleu de cette journée d'automne, la Seine au fond.

U

Une seule employée reçoit, un autre paraît examiner des dossiers. Je reconnais cette dame, c'est la même que la fois précédente. Elle semble d'origine malgache ou indienne, enrobée et vêtue d'un pull jaune en angora, avec des petits nœuds aux épaules. Elle a un fort accent chantant, agréable à écouter. Je l'avais trouvée froide et sèche la dernière fois, et nous n'avions pas du tout obtenu ce que nous voulions — un espoir de titre de séjour «vie privée et familiale». La sans-papiers que je soutenais alors avait récolté une «obligation à quitter le territoire», procédure qui l'avait ensuite contrainte à vivre sans sortir de chez elle pour éviter tout contrôle d'identité dans la rue ou le métro, et à engager de nouveaux frais d'avocat. J'espère une meilleure issue à notre démarche d'aujourd'hui, j'essaie d'être le plus détendue possible, en me disant que je ne suis là que pour «accompagner». L'employée chasse sans ménagement Monsieur D. et l'amie de la famille, il n'y a que deux sièges de toute façon: «*Vous n'allez pas rester debout, ça ferait du désordre!*»

Ça y est, ça commence. Elle égrène la liste des documents à lui montrer. Mme D. plonge la main dans un énorme sac à dos noir bourré de feuilles. Je l'aide, mais je mets quelques minutes à comprendre le classement qui préside à cet apparent fouillis. Preuves en tout genre, preuves d'identité pour madame, pour les enfants, preuve de domicile, preuves de scolarisation, preuve d'inscription à des cours de français. Elle prend les photocopies, les compare avec les originaux, les classe dans un dossier, note tout un tas d'informations chiffrées, ses lunettes de presbyte au bout du nez, un bracelet en bois poli autour du poignet. Je sais que le dossier de Mme D. est solide, mais une pensée magique me traverse soudain: «*Je ne dois pas regarder ce qu'elle écrit, ne pas tenter de lire à l'envers, sinon ça va la contrarier.*» Du coup, je fixe les tonnes de papiers enchâssés dans les dossiers suspendus qui sont derrière elle. Entre deux crissements de Bic sur la feuille, je crois sentir son regard vérifier que je ne suis pas indiscreète ni inquiète. Mme D. et moi restons silencieuses. Au bout d'un long moment de cette intense paperasserie, elle aborde l'aspect médical de la situation de Mme D., éventuel sésame à un séjour légal, puisque Mme D. souffre de diabète. Puis elle annonce: «*Je vais voir avec la chef de bureau.*» Nous restons assises là, les minutes passent. Une imposante femme blonde, visage fermé, habillée de noir, passe dans la salle. Est-ce d'elle que dépend la décision?

L

L'employée revient, se rassoit face à nous. Sans dire un mot elle entame une nouvelle phase, qui semble très technique, vu son application, sa concentration. Elle entre des données dans son ordinateur, puis lance une impression. Avec le doux crépitement des jets d'encre, la feuille traverse l'imprimante de bureau pour s'avancer un instant presque sur les genoux de Mme D., avant de repartir aussi sec dans l'imprimante. J'observe les mains de l'employée, tampon dateur, agrafeuse, Bic, deuxième Bic pour servir de règle et barrer ou souligner des phrases dans des documents prépa-

rés, feuilles, imprimés, le dossier s'ouvre et se ferme. Étourdissant. Enfin, le carnet à souche de couleur verte apparaît. Soulagement intérieur: les autorisations provisoires de séjour sont de cette couleur. Elle remplit l'autorisation, en double, en triple, ça ne s'arrête pas. Elle classe et reclasse.

Seul grain de sable dans ce ballet administratif digne de la danse des petits pains de Charlie Chaplin, un document agrafé avec un autre, qu'elle cherche calmement pendant cinq minutes avant de murmurer pour elle-même: «*Le voilà.*» Pince crocodile pour enlever l'agrafe fautive, nouveau coup d'agrafeuse, nouveau classement.

Le rendez-vous touche à sa fin. Viennent quelques phrases pour expliquer la nature des documents remis, les démarches futures à effectuer, le prochain rendez-vous donné. Je répète pour Mme D., je fais préciser un détail. Courtes salutations. Nous sortons retrouver Monsieur D. et l'amie chinoise.

E

En traversant la grande cour qui donne sur le quai des Orfèvres, nous débriétons: Mme D. a bien obtenu la prolongation de son autorisation provisoire de séjour pour trois mois supplémentaires, sans avoir le droit de travailler (ce qu'elle désirait), et un médecin de la préfecture va examiner son cas en vue d'un titre de séjour en bonne et due forme pour raisons médicales, il transmettra son avis par courrier. Mme D. devra préparer quelques documents d'ici au prochain rendez-vous: attestation carte vitale et CMU, copie intégrale d'acte de naissance, en chinois et traduit par un traducteur officiel. Monsieur D. peut-il faire une demande de titre de séjour, lui aussi? Je le lui déconseille. Ils m'invitent à déjeuner, je décline: je dois aller travailler. Je suis tout engourdie, l'air frais me réveille, la ville bruisse et je me sens libérée. En repassant sur la place pour aller attraper mon métro, je jette un coup d'œil à la façade de la «Préf», cherchant une fenêtre en demi-cercle. Il n'y en a qu'une, juste au-dessus de l'entrée, nous étions derrière quelques minutes auparavant.



INTERNATIONAL







LAC BAÏKAL

Lac de Sibérie (Russie)
superficie: 31 500 km² (636 km de long), altitude: 455 m

PHOTOGRAPHIES **Loïc VIZZINI**

au fil de soi(e) — 2006



















CHRONIQUES D'IRAK

« ... un sourire qui
étire les commissures
du voile qu'elle
porte bien serré autour
de son visage aux traits
lourds et un peu fatigués
de femme orientale
d'un âge certain... »
La vie quotidienne en Irak
d'un employé de l'ONU,
ou comment mettre des
visages sur les nouvelles
de la guerre.

TEXTES DE
NICOLAS GARRIGUE

{ ibn-batouta.blog.lemonde.fr }

PHOTOGRAPHIES L. BIANCHI.
STATUES DE GUDEA, PRINCE DE LAGASH, VERS 2120 AV. J.-C.
STATUES DE MENISHTUSU, ROI D'AKKAD, VERS 2279 AV. J.-C.
PIERRE NOIRE (DIORITE), ÉPOQUE D'AKKAD, MÉSOPOTAMIE
MUSÉE DU LOUVRE, DÉPARTEMENT DES ANTIQUITÉS ORIENTALES



IMPROBABLES HEROS

21 AOÛT 2007. BAGDAD, HÔTEL RASHID, UNE FOIS DE PLUS...

Nouveau voyage à Bagdad, nouvelles frustrations, nouveaux espoirs, nouvelle suffocation, nouveaux regards, nouvelles errances, nouveau projet, nouvelles impossibilités. Je ne peux plus conduire seul notre véhicule blindé, me disent les soldats US, il me manquerait un énième badge, très peu pour moi, je ne suis pas sous vos ordres même si vous voulez voir en ce pays une *terra nullis* où vous pouvez imposer ce que bon vous semble; je conduirai sans badge, contre vents et marées. Nouveaux sourires, nouvelles luttes, nouveaux héros d'une ville où chacun se retrouve à le devenir, malgré lui ou elle. Je remonte d'un pas rapide l'esplanade de marbre blanc qui sépare le parking du Rashid de l'entrée principale de l'hôtel. À force d'être sans arrêt sous la protection d'une couverture métallique ou bétonnée contre les objets qui tombent du ciel, on perd l'habitude ici de n'avoir plus que le ciel entre soi et l'univers. On ressent la sensation curieuse que le ciel pourrait soudain nous tomber sur la tête ou qu'il pourrait nous happer dans son immensité sidérale, ou, puisque l'on est à Bagdad, qu'un mortier pour-

rait percer l'air en feu pour venir nous planter dans le sol, à la manière d'un *cartoon* de Tom & Jerry. Les portes vitrées de l'hôtel glissent sans faire de bruit et me laissent pénétrer dans le saint des saints, le repaire de mes rendez-vous feutrés: le seul lieu de la zone verte où l'on se sent quelque peu en Irak, où les occupants n'ont pas mis tout en coupe réglée, où ils n'ont pas remplacé les arabesques délicates du nom de Saddam Hussein qui jadis jonchaient les avenues et les murs des palais parsemés sur ce carré de verdure du centre de Bagdad, par des enseignes *Burger King*, *Green Bean* et *Subways*... Une nouvelle journée de rendez-vous marathon. Quatre personnes à voir en seulement trois heures. Trois heures, c'est tout ce que j'ai pu obtenir du service de sécurité de la mission pour avoir les gardes du corps indispensables. Il faudra une fois de plus presser nos interlocuteurs irakiens d'aller à l'essentiel. Tant pis si c'est pour eux la seule occasion en quelques mois d'avoir affaire à un représentant de l'ONU. Je suis à chaque fois étonné de voir que ce mot, l'ONU, veut encore dire quelque chose pour eux. On se demande bien comment

d'ailleurs... Pour moi, c'est l'occasion renouvelée de laisser mon imagination remonter les parcours de vie insensés de ces quelques Irakiens et Irakiennes, responsables d'ONG, dont nous finançons les projets. Une nouvelle galerie de portraits de héros, malgré eux.

HANIA

Elle nous attend depuis un moment, Mona et moi (je ne pourrais jamais être roi, la ponctualité n'est décidément pas mon point fort...). Elle n'en arbore pas moins un large sourire en nous voyant arriver au pas de charge — un sourire qui étire les commissures du voile qu'elle porte bien serré autour de son visage aux traits lourds et un peu fatigués de femme orientale d'un âge certain... De grosses lunettes retenues par une chaîne, de ces chaînes à gros maillons en plastique marron, reposent sur le bout de son nez. Elle est corpulente, comme beaucoup de femmes de cette région le sont après avoir engendré une ribambelle d'enfants, et ses habits sont stricts, sans pour autant faire dans le *niqab* (équivalent arabe de la *burka*). Elle me tend la main. Je ne fais

jamais ce geste le premier en présence d'une femme voilée, je me suis trop souvent retrouvé la main en suspens, un sourire gêné sur le visage de mon interlocutrice qui refuse de toucher un homme étranger à sa famille. Le sien dénote les limites du carcan que lui impose son voile. Le voile... Je pourrais en écrire long sur les complexités de cet accessoire, en lui-même anodin, mais porteur de si nombreux fantasmes, peurs et illusions, surtout là où il n'est pas porté.

Hania commence rapidement à nous dévider le contenu des activités de son organisation, un réseau d'ONG promouvant les droits des femmes. Tout y passe: la révocation des articles discriminants de la nouvelle Constitution (discrimination subtile, mais tout aussi efficace, qui se cache ici et là dans des articles au vocabulaire alambiqué), la lutte contre la violence domestique et les crimes d'honneur, le soutien aux femmes parlementaires, l'alphabétisation dans les quartiers laissés à l'abandon des faubourgs de Bagdad, la santé maternelle, et même les activités sportives, auparavant encouragées par le régime de Saddam, et maintenant quasiment bannies du quotidien des femmes bagdadis et d'ailleurs. Hania nous parle vite. Comme s'il y avait un compte à rebours en marche qui préfigure, que sais-je, une nouvelle explosion, la «talabanisation» complète du pays, l'extinction des femmes irakiennes en tant que femmes libres et respectées de leur société. Ou peut-être, plus simplement, a-t-elle une affaire à défendre à la cour? Hania est aussi avocate au barreau, spécialisée, on s'en doute, dans la défense des femmes, cas de divorces, de spoliation des droits de succession et, plus souvent qu'à son habitude, de viol. Eh oui, dans les rues de Bagdad comme ailleurs, que ce soit dans nos quartiers «difficiles» ou dans la jungle congolaise, qui conque a une arme — et Dieu sait s'il y en a ici presque autant que dans une banlieue républicaine aux USA —, s'en sert pour forcer la porte de bien des paradis...

Je l'écoute et me plais à imaginer que j'ai en face de moi une Simone de Beauvoir arabe. Ce qui est erroné en fait: on ne me parle certainement pas de liberté sexuelle mais de survie, à l'ombre des normes locales qui veulent qu'une femme

soit «décente» et dévouée à sa famille. La liberté prônée par les femmes d'Occident effraie la plupart des femmes, ici. La peur de l'enfer, cette gigantesque arnaque, est encore si présente. La peur du meurtre d'honneur ou d'une balle dans la tête par quelque milicien zélé, pour être sortie du rang. Malgré tout, ces luttes reviennent à un seul et même élément: les femmes doivent se réapproprier leur corps et leur existence et soustraire ces biens fondamentaux au contrôle des hommes, pris par la peur atavique que ce qu'ils ne contrôlent pas les engloutira...

Hania croit encore pouvoir changer la marche inéluctable des choses dans ce pays qui plonge vers le fondamentalisme. Sa conviction pourrait sembler ignorer la réalité. Elle pourrait être feinte, pour nous convaincre de financer plus — les ONG restent la seule source de subsistance possible pour beaucoup d'intellectuels et de professions libérales dans ce pays à l'élite décimée comme un château de cartes. Notre entretien est fini. En lui serrant la main, je vois son sourire animer de nouveau la peau flasque de son visage et allumer la certitude dans son regard. Aucun signe de fatigue. Il fait un peu plus frais aujourd'hui... peut-être 48 °C. Elle vient de marcher quinze minutes pour arriver à l'hôtel depuis le *check point* ouvrant sur la zone rouge. Moi, je me sens déjà vaciller. En la regardant repartir d'un pas résolu vers la fournaise, je me dis que sa conviction sera la mienne. Du moins pour aujourd'hui.

HASSAN

Un artiste, ça faisait longtemps. Ou plutôt, un imprésario. Hassan possède une galerie d'art, et nous venons de financer un de ses projets, alliant art et réconciliation nationale. Je me rappelle sa proposition. Elle n'était pas très claire, il manquait certainement quelques paperasses que nous devions collecter pour remplir nos archives. Mais peu importait: nous voulions financer un projet artistique. S'il doit rester une seule chose, en dernier recours, à soutenir dans un pays en guerre, ce sera toujours l'art, la création, l'évasion, l'absurde pouvoir d'un poète, d'un peintre ou d'un musicien. Hassan a tout le style d'un galeriste: cheveux longs, noir de jais, barbiche, chemise blanche ouverte

sur une poitrine poilue, chaîne en or, bedaine naissante, et chaussures italiennes. On lui achèterait un faux Dalí sans confession.

Une galerie à Bagdad, donc — encore de quoi en étonner certains — et ce n'est pas la seule. Bagdad a produit parmi les plus grands peintres arabes des cinquante dernières années. Quand Le Caire monopolisait le septième art et la musique, Bagdad se lançait dans une création picturale sans égale au Moyen-Orient. Aujourd'hui, avec tout le maelström de violence, d'injustice et de désespoir qui s'est abattu sur ce pays, à quoi peut-on s'attendre sinon à une création artistique qui explose? Beaucoup des plus grands artistes se trouvent exilés. Ceux qui restent n'ont plus qu'un nombre infime d'espaces où ils peuvent exposer. Aucun de ces endroits n'est sûr. C'est un miracle que la galerie d'Hassan n'ait pas encore explosé. L'ambassade de France les soutient aussi — c'est d'ailleurs tout ce qu'elle fait, soutenir la vie artistique en Irak — et les visites éclair de Kouchner ne changeront probablement rien à ce programme réduit. Soit, il faut bien quelqu'un qui le fasse. Au bout du compte, ça pourrait être la seule chose vraiment valable qu'aura faite la communauté internationale dans ce pays...

Hassan me montre des photos de vernissages, de conférences, de toiles et de sculptures par centaines. Il sort de son classeur une copie de l'article du *New York Times* qui lui a été récemment consacré. On y parle de nous comme financeurs. Une fois n'est pas coutume, je me sens rasséréiné sur l'utilité de ce que nous faisons dans ce pays... Il y a aussi un café dans sa galerie, et sur les photos qu'il me montre, on voit des jeunes au regard timide et inquiet, sirotant un coca ou buvant un café. Les jeunes... Ils retrouvent aussi ici un caisson d'oxygène inespéré pour pouvoir se courtiser, se taquiner, s'emporter, et délirer. Je ne suis pas sûr qu'Hassan ait bien réalisé les activités qui étaient contenues dans sa proposition de départ, ni que les fonds soient allés exactement là où ils devaient aller, mais je peux voir qu'ils ont profité à la lutte artistique dans ce pays — car il s'agit bien ici d'une lutte contre l'obscurantisme. Elle est peut-être perdue... Mais pas si vite! On enterre



toujours la création trop vite. Hassan parle, parle, de nouveaux artistes, de son site web où les artistes qu'ils exposent pourront bientôt être achetés en ligne.

Je décroche un instant de son discours habile et charmeur, et m'imagine volant par-dessus les *check points* et ronds-points mortels de Bagdad, pour arriver devant une de ses toiles, avoir le coup de foudre, l'acheter et la faire trôner sur les nombreux murs vides de ma maison. Hassan semble lire mes pensées; il me dit qu'il va bientôt ouvrir une succursale à Amman pour pouvoir mieux vendre les artistes auxquels il croit. Je ne sais pas si c'est la futilité, le snobisme ou un réel goût artistique qui anime mon intention d'en acheter un... Peu importe, mon argent fera vivre l'art ici-bas. Comme un contrepoison au déversement quotidien de sang et de souffrances.

OMAR

Grand, une prestance naturelle, un charme très oriental, moustache taillée de près, regard noir et perçant, nez aquilin, cheveux bien peignés sur la droite, le pas assuré... Il devrait être acteur de cinéma au Caire, on dirait voir resurgir Omar Sharif avant qu'il ne tombe dans l'alcoolisme et le siphon du jeu. Omar dirige un institut de formation d'adultes à Bagdad. Un universitaire, professeur de sciences politiques et de droit, reconverti dans la formation en tout genre. Il parle un anglais châtié; pourtant il n'a jamais vécu à l'étranger. Un autre de ces Irakiens qui ont appris l'anglais par eux-mêmes, pendant les années de plomb de l'embargo, quand Saddam interdisait tout contact entre ses sujets et l'étranger. Omar a le verbe précis et régulier. Il garde une attitude un peu raidie, fière, craignant peut-être que je le voie uniquement comme un Irakien de plus qui viendrait chercher de l'aide étrangère. Il est fier d'expliquer comment lui et ses collègues financent eux-mêmes leurs propres stages de formation au Caire ou en Europe, pour devenir plus professionnels. Ils enseignent tout, depuis la programmation neuro-linguistique (sorte de méthode Coué menant à la rédemption et à l'abandon de nos névroses, phobies et autres ingrédients inévitables d'une vie humaine), jusqu'à l'utilisation d'Excel, en passant

par la gestion de projets, le langage du corps, le leadership et l'expansion du champ des perceptions... C'est si poétique, *l'expansion du champ des perceptions*, je voudrais commencer dès demain. Le nom de leur institut est encore plus poétique: HORIZONS ILLIMITÉS... Je vois surgir devant mes yeux un peu fascinés l'horizon irakien qui vous aspire vers l'infini, qui vous écartèle la vue et l'esprit, et dissémine votre âme aux quatre coins de son immense désert avant d'en abandonner les poussières dans les eaux lourdes du Tigre, ou de l'Euphrate...

J'en reviens à Omar. Il me déroule, sans sourciller aucunement, même avec un petit sourire narquois qui semble défier le mauvais génie qui les a déversées sur eux, toutes les calamités qui se sont abattues depuis quelques mois sur lui et ses collègues: d'abord, de collègues, il n'en a pour ainsi dire plus. Sur six membres du conseil d'administration, cinq ont dû chercher refuge à l'étranger. On connaît la litanie: menaces de plus en plus pressantes, de plus en plus terrifiantes, et un jour, un collègue de fac est retrouvé éborgné ou sans tête au fond d'un des canaux qui parcourent Bagdad. Il faut alors partir. Omar reste le dernier ici, peut-être parce qu'il n'a pas de famille sur place, ils sont tous en Jordanie. Ensuite, ils ont dû fermer leur centre à Bagdad, après qu'il a été visé par une explosion. Pourquoi? Allez donc savoir, ce pourrait être le fait qu'ils ont reçu des financements étrangers, ou qu'ils enseignent des sujets pas très orthodoxes (j'en reviens au «langage du corps», on peut y comprendre ce que l'on veut...), ou peut-être par erreur. Qu'importe. Il n'y a plus de centre. De toute façon, c'est devenu trop dangereux de faire venir des gens pour un séminaire de formation, en dehors des quelques hôtels transformés en forteresses de Bagdad — hôtels qui en profitent pour se faire une petite fortune en demandant des sommes incroyables pour la location de salles de réunion. Pour finir, un de leurs formateurs, sunnite, a lui aussi été assassiné après avoir mené une formation au ministère de la Santé, pour les fonctionnaires. Son identité a probablement été révélée à un milicien — le ministère de la Santé est un nid de sadristes —, et il est donc devenu une cible idéale.

Aujourd'hui, HORIZONS ILLIMITÉS fonctionne incognito, ou presque. Ils viennent d'ouvrir une branche au Kurdistan — le calme règne plus ou moins là-bas — et espèrent pouvoir s'y reposer un peu. Travailler à Bagdad devient tout simplement impossible. Et pourtant, les besoins en formation sont immenses. Nous le savons bien, nous, agences de l'ONU, vu que nous devons emmener tous nos homologues irakiens à Amman ou ailleurs, pour y être formés. On ne trouve plus, ou presque, de ressources intellectuelles sur place. C'est cela, le vrai drame de l'Irak. N'y resteront bientôt que quelques ministres isolés dans leur tour d'ivoire de la zone verte, et une classe pauvre, pas trop éduquée, et plutôt très islamisée. Même si la paix fleurissait soudain dès demain, comme un tapis d'éphémères après une pluie dans le désert, il faudra des années, pour ne pas dire des décennies, pour ramener le pays au niveau de capacité auquel il se trouvait avant tout ce gâchis.

Omar conclut sobrement, ne demande rien. Je propose beaucoup, bien malgré moi, car d'habitude je me retiens bien de dire quoi que ce soit de concret qui pourrait déjà nous compromettre. Mais là, je ne peux résister. L'envie d'aider, par les deniers de mon organisation, par mes conseils, par des manuels, par je ne sais quelles ressources que je vais dénicher, pour que HORIZONS ILLIMITÉS subsiste. Je me connais, ça va passer. Je vais être repris par l'immense machine institutionnelle dans laquelle la plupart des promesses se perdent dans un océan de chaînes de décisions et de procédures compétitives. Et une fois de plus, j'essaierai, malgré tout, malgré moi...

Voilà, c'était une nouvelle cargaison d'improbables héros. Et à chaque fois, la même question me taraude: et si tout cela, tout ce déluge de calamités, toutes ces harpies destructrices, s'abattaient (de nouveau) sur mon beau pays de France, comme elles l'ont fait ici, quel héros serais-je donc, si tant est que j'en sois un? Je prendrais mes jambes à mon cou ou bien je me battrais avec le glaive dérisoire de la connaissance et de la tolérance face à l'obscurantisme? Impossible de savoir.



UNDERGROUND EXPANSION

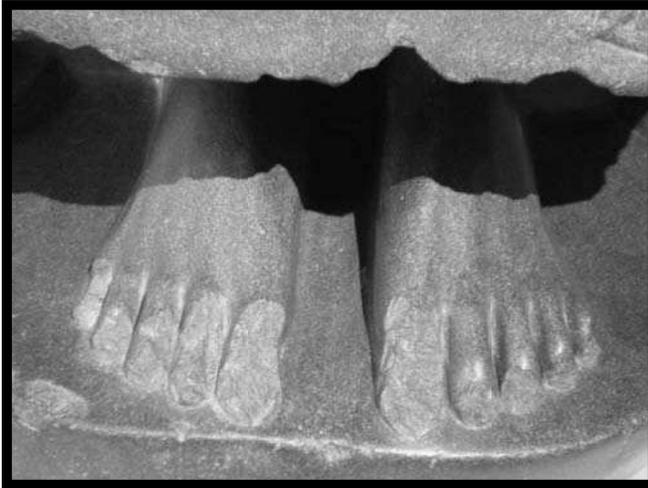
21 AOÛT 2007. BAGDAD, BUREAU ONU. Dix-neuf heures. Fin d'une longue journée de labeur, réfrigéré par l'air conditionné poussé au maximum par mon voisin de rangée — je me prends tout l'air froid sur le cou, comme si j'étais tombé d'un jumbo jet en plein Groenland, au retour de vacances tropicales, et lui, à l'écart du flux profite simplement de l'air agréablement frais. Passer une journée au bureau ici, c'est alterner entre la toundra et le Sahara. Dehors, il a bien dû faire 50 °C à l'ombre en cette belle journée au ciel limpide. Difficile à décrire... On est happé par la chaleur dès que l'on sort du sas de réfrigération, elle entre par tous les pores, comme une hydre à un million de têtes partant dans notre corps à la recherche de la moindre goutte de H₂O à anéantir. Et pourtant, supportable, très supportable. Pas une goutte de sueur. Elle serait de toute façon immédiatement désintégréée: l'humidité de l'air ne dépasse pas 10 %.

Enough is enough, j'envoie un dernier email, plus par réflexe, comme si je devais remplir un quota quotidien, ferme mon laptop d'un geste sec et m'apprête à enfiler mon PPE (*Personal Protection Equip-*

ment), ou gilet pare-balles et casque, pour faire plus simple. Soudain, la porte de notre longue salle de classe s'ouvre — nous occupons une ancienne école pour enfants d'apparatchiks de Saddam —, et surgit un collègue français. Il nous invective, moi et mon collègue franco-canadien, celui qui me maintient dans la toundra toute la sainte journée, l'air agité: «*Vous avez entendu la nouvelle? Non? Il paraît que Kouchner est à Bagdad aujourd'hui. Il aurait même fait un tour ici, dans nos bureaux, il y a quelques instants, pour voir les grands chefs.*» J'ai aussitôt des visions de Kouchner sur la plage en Somalie, un sac de riz sur l'épaule, ou de Mitterrand débarquant à Sarajevo en plein début de guerre. Quant à ce à quoi tout ce raffut médiatique a servi, dans un cas comme dans l'autre...

Je finis de fermer mon gilet pendant que mon collègue, celui du climatiseur, appelle le service de presse de la mission. «*Ah bon? Il est venu... Et il est déjà parti! Et vous n'avez même pas pensé à nous appeler pour venir le voir, nous le seul staff français de la mission?! Non, mais alors là, on hallucine! Il était là, dans le même bâtiment, à*

une dizaine de mètres, et vous n'avez rien dit au staff!...» Je vois la photo, Papa Kouchner tapant d'un geste plein de grandeur républicaine et de dévouement humanitaire sur l'épaule de ces courageux travailleurs de l'ombre, Français de surcroît, coincés à Bagdad, par 50 °C à l'ombre — enfin, durant les rares intermèdes de réalité entre deux conteneurs réfrigérés — et sous les tirs de mortier. On aurait peut-être eu droit à une entrevue ministérielle, ou bien à un entrefilet dans le journal... Dieu soit loué, j'ai échappé à cette notoriété-là. J'ai déjà eu à serrer la pince de «MAM», lors d'une soirée de l'ambassadeur, l'année passée, il n'y manquait que les rochers Ferrero, et à lui faire part de mes activités onusiennes en Irak. J'ai cru que la DGSE allait m'appeler le lendemain pour me débriefer. Eh bien non, soit nos services de renseignement sont très mal organisés, soit je ne représente rien de vraiment intéressant pour eux. La seconde option est la bonne: il y a suffisamment de barbouzes françaises en Irak, anciens légionnaires en tout genre, dans les myriades de boîtes de mercenaires au service de l'armée américaine, Blackwater



et autres, pour faire du renseignement pour la France...

Une fois de plus, je m'égare. Nos chefs à l'ONU n'ont pas cru bon, donc, de faire se rencontrer notre pseudo grand homme avec ses pauvres compatriotes égarés sur ce bateau à la dérive. Vexé? Oui, un peu. Soulagé, beaucoup. Que lui aurais-je dit, de toute façon? Que tout ce bataclan sur l'expansion de la mission des Nations Unies en Irak est de la poudre aux yeux, de la poudre de perlimpinpin, de l'encre sympathique consciencieusement imprimée sur les pages immaculées et solennelles du Conseil de Sécurité?

Mais, M. Kouchner, de quelle expansion parle-t-on ici? Il n'y a rien de ce qui est écrit dans cette nouvelle résolution, que ne nous n'essayions déjà de faire. Regardez ici: section des droits de l'homme, section électorale, section politique et du dialogue national, section constitutionnelle, section humanitaire et de reconstruction... Nous sommes tous là. Enfin, pas très nombreux, vu les restrictions imposées par New York sur les effectifs à Bagdad. À chaque fois qu'un mortier tombe à proximité — ou en plein milieu — du bureau ou du camp ONU, on s'attend même à ce que tout le monde soit rappelé au bercail.

Expansion... Vous avez dit expansion? Mais dans quelle direction? Dans quelle dimension? Vers le ciel ou sous la terre? Venez donc visiter notre camp! Avant, il y avait un semblant de jardin, des reliques du jardin de roses entretenu par le sympathique et sanguinaire Udaï, qui

venait peut-être y chercher quelque inspiration pour ses prochains jeux du cirque, on pouvait s'étendre sur l'herbe, ou lire à l'ombre d'un palmier, on voyait le ciel de Bagdad, immensément vide de nuages, même de la plus infime trace de nuage, à l'image du pays, un ciel désertique, d'une platitude extrême, un ciel à la limite du supportable... Avant, la lumière crachée par le soleil arrivait quand même à s'infiltrer entre les sacs de sable qui obstruent les fenêtres de nos trailers pour venir rappeler à nos yeux endormis et endoloris qu'une nouvelle journée commençait, et qu'elle finirait plus tôt qu'on s'y attendait, car toute journée n'a qu'un seul objectif, laisser place le plus vite possible à la suivante... Voilà, c'était «avant», avant que l'on doive tout recouvrir d'une protection de métal, de bois et de sacs de sable. Avant que quelques mortiers ne tombent ici et là, sur le camp ou juste à côté. Maintenant, maintenant... Venez donc voir, M. Kouchner!

C'est une immense prison, on vit comme des rats de laboratoire, si peu de lumière directe nous atteint que l'on pourrait dépérir, même en plein été à Bagdad. Le matin, je n'arrive plus à me réveiller, mon corps ne sait plus si c'est l'heure de se lever. Les rayons tenaces du soleil d'août n'arrivent plus à se frayer un chemin jusqu'à nos intérieurs suffocants. Trop de couches de protection à traverser. Voilà, nous vivons sous haute protection. C'est vrai que l'on s'endort un peu plus rassuré mais, une fois endormi, ça ne fait aucune différence. Les rêves restent les mêmes: impré-

vus et dénués d'un sens que l'on cherche, commodément, à leur donner. Je ne vous rappellerai pas, non plus, l'obligation qui nous est faite de porter casque et gilet pare-balles avec plaques de fonte devant et derrière (presque dix kilos en tout), dès que l'on met un pied dehors. Même pour venir vous admirer dans votre visite héroïque et, ô combien illusoire! Comme si le panache français — soit dit en passant pas si «panache» que ça, puisque Bush, Blair et compagnie viennent traîner leur guêtres sous ces latitudes depuis belle lurette — pouvait changer quoi que ce soit au fait que les chefs de guerre irakiens ont décidé d'en découdre jusqu'à qu'il y ait bien un «gagnant-gagnant» et des «perdants-perdants»...

Donc, comme je vous le disais, nous sommes obligés de mettre notre armure de peace-keepers des temps modernes qui nous rend patauds, plutôt ridicules, quand tant de gens autour de nous, et notre personnel irakien pour commencer, ne le porte pas. Au moins, on ne peut pas nous confondre avec les chiens de guerre de Blackwater. Mise à part l'absence de fusil à notre ceinture, nos gilets et nos casques sont bleu ciel, du beau bleu pacifique et débordant d'espoir de l'ONU...

On a dû vous dire aussi que, si nous sortons rarement de nos espaces confinés de la zone verte, notre présence, même épisodique, dans l'Irak, le vrai, est inexistante. Depuis mon retour en Irak il y a plus d'un an, je n'ai jamais mis le pied en dehors de la zone verte, comme 90 % de mes collègues. Ceux qui sont autorisés, exceptionnellement, à aller en

zone rouge le font avec escorte militaire plus hélicoptère de sauvetage volant au-dessus du convoi, de quoi passer inaperçus dans les rues défoncées de Bagdad, et se faire aimer de la population...

Nous entendons parler de l'Irak, nous imaginons l'Irak, nous en voyons plus à la télé, sur les mêmes chaînes que vous, que de nos propres yeux. Enfin, et c'est bien cela le plus pathétique, nous ne voyons que les quelques Irakiens qui ont la permission — et le courage — de venir fréquenter la zone verte, zone de non-droit total, en dehors de la juridiction irakienne, une sorte de Far-West où les Irakiens sont avant tout des suspects pour tous ceux qui portent un uniforme. Des suspects, pour ne pas dire des hôtes dérangeants. Dans leur propre pays. Nous sommes revenus à l'époque du Shanghai des années 30, avec les concessions françaises, anglaises ou allemandes, où l'occupant devient l'hôte, et l'occupé, l'invité — enfin « invité », c'est un bien grand mot, je dirais plutôt « toléré ». Expansion de l'ONU? Encore faudrait-il que notre présence ait une réalité quelconque pour les Irakiens aujourd'hui. Et elle n'en a pas. Nous n'existons que pour nous-mêmes, en quelque sorte.

Donc, pour résumer ma question, M. Kouchner, cette expansion de l'ONU va-t-elle se faire vers les entrailles de la terre irakienne? Je ne vois pas d'autre solution, quand on est en train déjà de se replier sur nous-mêmes. Une expansion souterraine, an underground expansion? Comment voulez-vous, dans

les conditions actuelles, nous multiplier ici, nous envoyer parcourir les rues et les ministères, et les hôpitaux, et les universités, et les villages, et les champs irakiens, sans parler du désert où nous devrions aider les Kurdes aussi à déterrer leurs morts par milliers?

Nous sommes déjà tant coupés de la réalité qui se déroule autour de nous, et à notre insu, à la surface de cette terre biblique, qu'il serait plus utile de penser à passer sous terre. Ce serait pratique, il y existe déjà un réseau de tunnels et de bunkers construits par Saddam. Oh, rien de ce que les journaux nous promettaient avant la guerre de 2003! Ce n'est pas une ville sous la ville, juste quelques couloirs sordides qui vont on ne sait où, et des salles au plafond bas qui sentent le renfermé. Remarquez, à dix mètres sous terre, c'est un peu normal, l'odeur de renfermé. Mais on pourrait creuser d'autres galeries. La terre d'Irak est riche et profonde, elle s'ouvrira généreusement à notre développement rhizomique. On pourra alors avoir beaucoup plus de « nous-mêmes », une « armée de nous-mêmes », comme dirait Björk. Une fourmilière de soldats de la paix. Bien à l'abri. Et des mortiers, et du soleil. Et, accessoirement, des Irakiens.

En fermant la porte de ma voiture, je finis de dévider dans ma tête tous ces mots que je n'ai heureusement pas eu à prononcer face à notre ministre plénipotentiaire et ubiquiste. C'est dingue ce que la bravoure peut nous faire dire en si-

lence. Si j'avais dû affronter notre envoyé spécial, j'aurais probablement sorti des platitudes rassurantes, sur le fait que l'on arrive quand même à faire un tant soit peu de travail utile. Que l'on arrive même à voir et à parler, et à toucher si l'on veut, des Irakiens, des vrais. J'aurais probablement dit que l'on ferait notre possible pour soutenir l'expansion de notre mission ici. Mais quand à prédire l'effet que tout cela aurait... En fait, j'aurais peut-être dit tout simplement que je ne sais rien, que je ne peux prédire de quoi demain sera fait, ni vers quoi l'ONU se dirige ici, et que ceux qui l'ont fait sont soit des extralucides soit des menteurs. On essaye juste de nager dans le bon sens, de ne pas trop s'épuiser en nageant à contre-courant.

Je démarre, mets en route l'air conditionné — seule manière de respirer dans une voiture blindée — et me dirige vers le check point fidjien qui précède le check point géorgien. Le soleil se couche. L'air est rosé, la pénombre douce. La poussière retombe lentement après une nouvelle journée où les volutes de vent brûlant l'ont fait tournoyer sans pitié. Si je pouvais ouvrir la fenêtre, je sentirais le Tigre tout proche et ses effluves mous-sues. L'harmonie se répand à la surface du monde. Tout semble à sa place, même les soldats de tout poil qui gardent les multiples check points. Cet instant-là justifie soudain, aussi fugace et futile soit-il, notre présence ici, à la surface de la terre irakienne, et non dans quelque labyrinthe souterrain.







LES LÉGISLATIONS LINGUISTIQUES AU CANADA

Le Canada forme une fédération de dix provinces et de trois territoires fédéraux, ce qui totalise quatorze gouvernements, et autant de parlements, de systèmes judiciaires, de fonctions publiques, d'organismes, etc., tous jaloux de leurs prérogatives et de leurs champs de compétence.

Le Québec est la seule province majoritairement francophone ; le Nouveau-Brunswick, la seule province bilingue, les autres provinces étant unilingues anglaises.

L'article 16 de la Constitution canadienne de 1982 et la *Loi sur les langues officielles* de 1988 confèrent un statut officiel à l'anglais et au français dans le cas des organismes et institutions relevant du gouvernement fédéral. Le Canada est un «pays bilingue» dans la mesure où ce sont les organismes fédéraux qui sont soumis au bilinguisme officiel, pas les provinces, les municipalités, les entreprises privées, etc. Ce n'est donc pas le Canada en entier qui est bilingue, mais le gouvernement fédéral.

La Constitution ne reconnaît le bilinguisme officiel que pour le gouvernement fédéral (et celui des trois territoires: Yukon, Nunavut et Territoire du Nord-Ouest) ainsi que, à sa demande, la province du Nouveau-Brunswick. Aucune loi fédérale ne peut obliger une province à devenir bilingue, mais une loi provinciale peut obliger éventuellement une municipalité à le devenir.

Puisque le domaine de l'emploi des langues est une compétence qui relève à la fois des juridictions fédérales et provinciales, les conflits sont fréquents, mais normaux. Une province peut légiférer sur la langue des raisons sociales, mais seulement s'il s'agit d'entreprises constituées en vertu d'une loi provinciale, non en vertu d'une loi fédérale. Une banque à charte fédérale n'est pas soumise à une législation linguistique provinciale portant sur les raisons sociales, mais une loi provinciale peut obliger une banque à utiliser le français comme langue de travail parce que les relations de travail relèvent des provinces. Cependant, une province ne peut réglementer la langue de travail des entreprises relevant de la compétence exclusive du gouvernement du Canada: l'administration publique fédérale, le transport aérien, la navigation, les cours de justice fédérales, etc. Bref, les provinces peuvent adopter les lois qu'elles désirent, sous réserve des prescriptions constitutionnelles qui garantissent certains droits scolaires aux minorités linguistiques de langue officielle au Canada.

Ces prescriptions constitutionnelles sont décrites essentiellement dans la *Loi constitutionnelle* de 1982, dont fait partie la Charte canadienne des droits et libertés. La Constitution canadienne oblige le gouvernement fédéral et toutes ses institutions au bilinguisme officiel, ce qui inclut les deux chambres du Parlement, les tribunaux et les ministères fédéraux, ainsi que les sociétés d'État. Seules les provinces de Québec, du Nouveau-Brunswick et du Manitoba sont tenues au bilinguisme législatif et judiciaire. L'article 23 de la Constitution de 1982 impose à toutes les provinces à dispenser un enseignement en français ou en anglais à tout citoyen canadien qui désire faire instruire ses en-

fants aux niveaux primaire et secondaire dans la langue dans laquelle il a reçu lui-même son instruction.

Le QUÉBEC, le NOUVEAU-BRUNSWICK et l'ONTARIO sont les seules provinces à avoir élaboré une politique globale sur la question linguistique, car leur législation touche tous les domaines de la vie publique: Parlement, administration, tribunaux civils et criminels, écoles, etc. Ces provinces accordent des droits linguistiques très étendus et à peu près similaires à leur minorité linguistique, pratiquement équivalents à ceux de la majorité. Or, le Québec, est officiellement unilingue français, l'Ontario, unilingue anglais et le Nouveau-Brunswick, bilingue. Le statut linguistique ne change rien dans les droits réels.

Dans les autres provinces, la majorité anglophone a accordé un certain statut au français, parfois en matière de justice criminelle ou de services administratifs limités et non obligatoires.

Les provinces de l'Île-du-Prince-Édouard et de la Nouvelle-Écosse ont adopté une *Loi sur les services en français*, qui prévoit pour les Acadiens des mesures de protection particulières en matière judiciaire, scolaire et de services administratifs. Les droits linguistiques sont plus étendus à l'Île-du-Prince-Édouard qu'en Nouvelle-Écosse.

Au MANITOBA, la *Charte de la Ville de Winnipeg* de 2003 délègue les responsabilités provinciales en matière de bilinguisme administratif et judiciaire à la Ville de Winnipeg. Dans les tribunaux de juridiction civile, les francophones ont le droit de s'exprimer en français devant un juge, mais pas celui d'être compris; il faut donc recourir à la traduction.

Dans les provinces de la COLOMBIE-BRITANNIQUE, de la SASKATCHEWAN et de TERRE-NEUVE, les législations existantes et les pratiques en matière de droit linguistique découlent uniquement des obligations scolaires prescrites par l'article 23 de la Charte canadienne des droits et libertés. Les droits sont donc limités à l'accès aux écoles dans la langue de la minorité francophone provinciale. L'ALBERTA va plus loin en permettant des interventions en français au Parlement avec un préavis de deux heures et des procès criminels en français.

Au Canada, les droits linguistiques accordés par les provinces ne sont pas identiques, sauf dans le domaine scolaire. Ceux reconnus par le gouvernement canadien sont en principe similaires dans tout le pays. Néanmoins, contrairement aux États-Unis (Louisiane et Nouvelle-Angleterre), les minorités francophones du Canada ont pu sauvegarder, de manière inégale il est vrai, leur langue et leur identité.



PAROLES

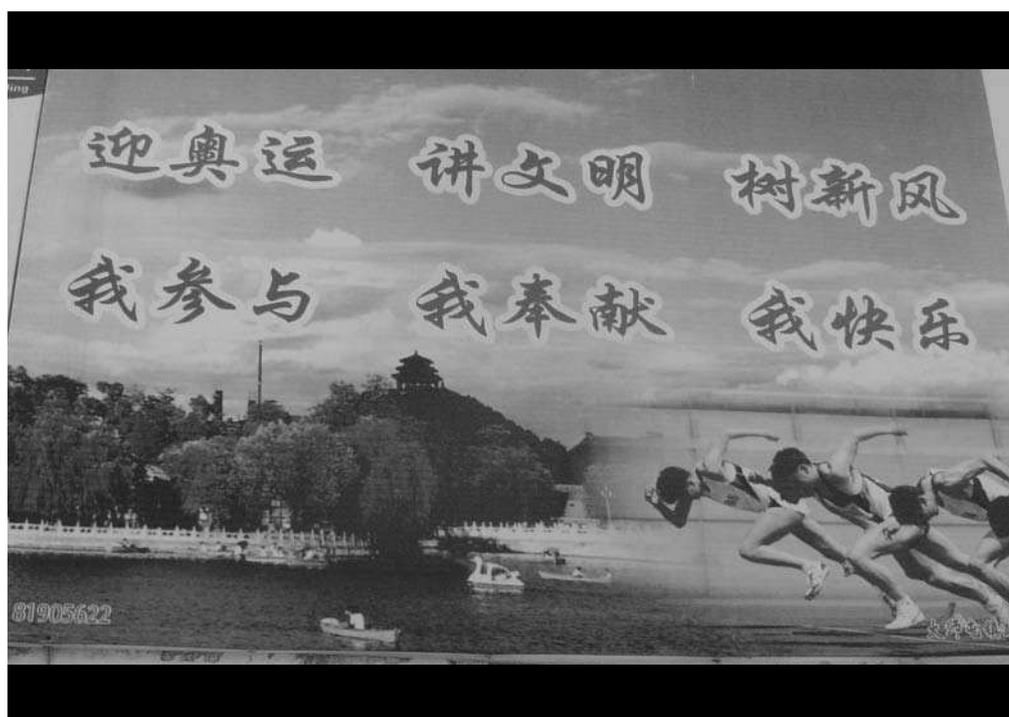




La Chine va accueillir les Jeux Olympiques en 2008, on le sait. Manifestation spectaculaire de la préparation d'un «bon environnement» pour cette occasion, les «murs culturels» qui émergent dans de nombreuses villes et villages du pays. Derrière cette dénomination floue, de grandes affiches censées instruire les foules, que les autorités chinoises définissent comme des «positions avancées d'éducation et de propagande». En voici quelques exemples.

LA CHINE AFFICHE SA MORALE





Village de Taishitun (banlieue de Pékin)
affiche de 2 m. sur 1,20 m. placardée en vue des J.O. de Pékin

Accueillir les Jeux Olympiques, savoir être civilisé, établir de nouvelles mœurs. J'y participe, je m'y consacre, je suis joyeux.

(ci-contre) Place culturelle de Datun à Pékin (arrondissement de Chaoyan)
mur gravé de 26 m. de long, commémorant la victoire de Pékin à la candidature pour les J.O.
et la transformation progressive de ce quartier, qui accueillera le green olympique.

En 1966 débutait en Chine la Révolution Culturelle. Lorsqu'on pense à cet épisode politique, la première image qui vient est celle des Gardes Rouges vêtus de leur uniforme vert, la bande rouge autour du bras et le livre de Mao à la main. Mais l'on peut y ajouter cette particularité que furent les *dazibao*, journaux muraux écrits en gros caractères, qui couvraient tous les murs de Chine. Pour reprendre la terminologie marxiste, les murs étaient devenus le terrain privilégié de propagande du prolétariat contre la culture «féodale et capitaliste», et c'est sur les murs que se déployaient les messages visant à éradiquer les «Quatre Vieux», à savoir la vieille pensée, la vieille culture, les vieilles coutumes et les vieilles habitudes.

Cinquante ans ont passé; et cette révolution reste un traumatisme dans la mémoire des Chinois. Les moyens de propagande utilisés dans la société chinoise actuelle restent cependant bien proches de

ceux du maoïsme. En témoigne actuellement ce que l'on appelle les «murs culturels» (*wenhuaqiang*).

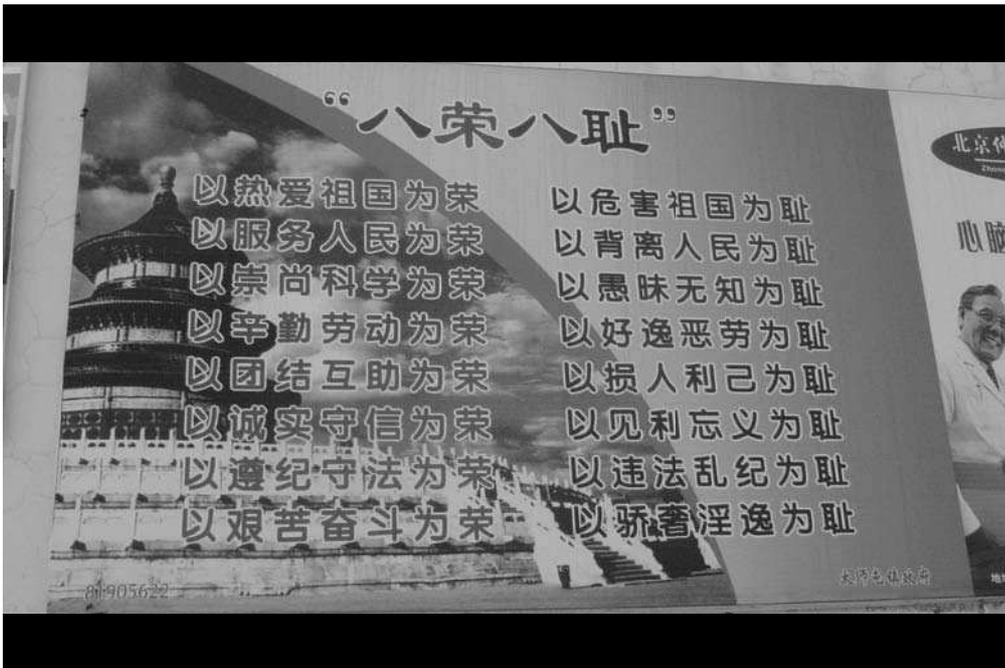
L'édification de ces «murs culturels» à Pékin et dans les principales villes de Chine a débuté dans le contexte de la «construction morale des citoyens» (*gongmin daode jianshe*), mot d'ordre lancé en 2001 par le gouvernement central du Parti communiste chinois. Le *Quotidien du peuple* publie alors un texte intitulé «La mise en pratique de la construction morale des citoyens»: «La construction morale socialiste est importante pour le développement d'une culture avancée.

[...] Pour renforcer cette construction, il faut gouverner le pays par la vertu. [...] Cependant, il existe encore beaucoup de problèmes sur le plan de l'éducation morale des citoyens. [...] Si ces problèmes ne se résolvent pas toute de suite et de manière efficace, ils vont nuire à l'ordre économique et social, et nuire à la conjoncture générale du développement et de la réforme.»

La «construction morale des citoyens» est dirigée par «la pensée marxiste-léniniste, la pensée maoïste, la pensée de Deng Xiaoping¹ et la pensée des Trois Représentations² de Jiang Zemin». Cette «construction morale» doit ainsi «établir solidement, parmi le peuple chinois, l'idée commune de construire un socialisme à caractère chinois et des concepts corrects du monde, de la vie et des valeurs». Parmi les multiples mesures prises à la suite de ce mot d'ordre, la mise en place d'une «ambiance sociale» favorable fut à l'origine de l'édification de ces murs culturels.

1. Dirigeant de la Chine de 1976 à 1997.

2. Jiang Zemin (président de 1993 à 2003) a développé en 2001 cette théorie (dite aussi «Triple Représentativité») selon laquelle le PCC doit représenter les «forces productives progressistes, la culture chinoise moderne et les intérêts de la majorité de la population chinoise». Ce faisant, il a réhabilité les élites économiques (et donc le capitalisme) dans l'appareil du Parti.



Village de Taishitun (district de Miyun, banlieue de Pékin, 2000 hab.)
affiches de 2 m. sur 1,20 m.

Ce petit village compte à l'heure actuelle, cinq « murs culturels » réalisés sur ordre du gouvernement local. Tous représentent des paysages ou des figures symboliques surmontées d'un slogan politique. En vertu d'un accord, la clinique Zhongjingtang de Pékin dispose d'un espace publicitaire à droite de chaque affiche.

Huit motifs d'honneur, huit motifs de honte («Barong bachi»)

- Aimer le pays; n'y faire aucun mal.
- Servir le pays; ne pas trahir le peuple.
- Suivre la science; l'ignorance est un défaut.
- Être diligent; pas nonchalant.
- Être unis, s'entraider; ne pas chercher son intérêt aux dépens d'autrui.
- Être honnête et fidèle; ne pas oublier l'éthique pour les profits.
- Être discipliné et respectueux des lois; ne pas entraver l'ordre public.
- Être capable de faire face à l'adversité; ne pas se complaire dans le luxe et le plaisir.

L'expression «Barong bachi», proposée en 2006 par Hu Jintao (premier secrétaire du Parti communiste chinois depuis 2002 et président de la République populaire de Chine depuis 2003), est devenue la nouvelle référence morale servant à juger le travail, la conduite et l'attitude des fonctionnaires du Parti communiste. En chinois, cette liste de huit motifs d'honneur et de huit motifs de honte se lit presque comme une poésie du fait des jeux de sonorités et du rythme binaire.



(affiche de gauche) **La jeunesse et l'écologie, la richesse et l'harmonie accompagnent le développement du nouveau district de Miyun.**



Convention de la civilisation pour les citoyens de Pékin

Aimer le pays, aimer Pékin, vivre en harmonie avec toutes les nations, maintenir la stabilité. Aimer le travail, aimer son poste, se consacrer à son travail, être honnête et digne de foi, économe et travailleur.

Respecter la loi et l'ordre public, agir courageusement pour la justice, encourager l'honnêteté. Embellir la ville, être propre, rendre la capitale écologique, protéger l'environnement.

Prendre soin de la collectivité, respecter les biens publics, suivre l'intérêt collectif, protéger le patrimoine.

Respecter la science, mettre l'accent sur l'éducation, respecter les enseignants, améliorer ses compétences.

Respecter les vieux, aimer les enfants, aimer le peuple, soutenir l'armée, respecter les femmes, aider les pauvres, aider les invalides.

S'adapter aux coutumes, avoir une vie saine, suivre le planning familial, entretenir son corps. Se comporter de manière citoyenne, traiter les invités poliment, être généreux, prendre du plaisir à aider autrui.



Construire un nouveau village, s'efforcer d'être un foyer civilisé, être toujours un homme civilisé.

Village de Caojialu
(district de Miyun, banlieue de Pékin).
2 300 habitants.
mur de 2 mètres de haut sur 130 m. de long,
édifié en 2006.

Développer les forces productives de Deng Xiaoping, les Trois Représentations de Jiang Zemin, et construire la société harmonieuse de Hu Jintao

Développer l'économie écologique, construire un nouveau village socialiste

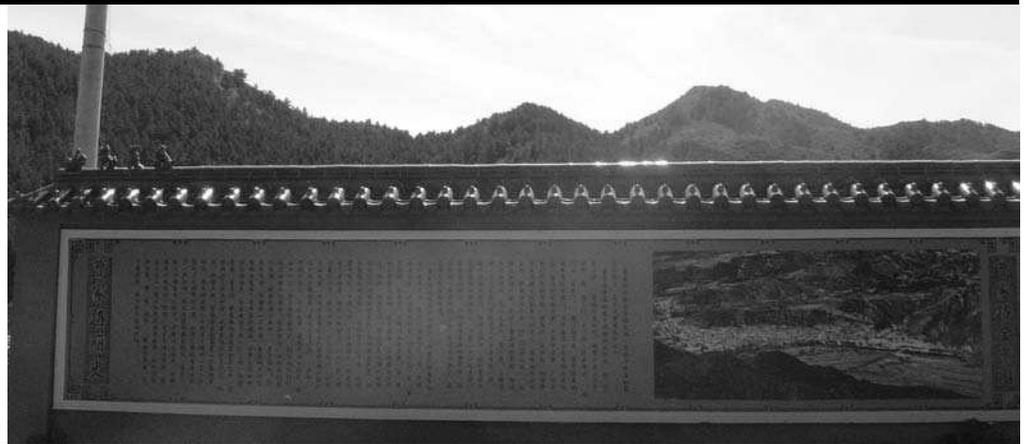
Respecter les règles de la morale sociale, protéger l'environnement public, vivre en harmonie avec ses voisins, construire un heureux pays natal.

(en bas à droite)
Histoire du village.
Paysage des alentours, plan du village et des sites touristiques.

Village de Caojialu
affiche de 2 m. sur 1,20 m.

L'aménagement général du village est l'affaire de tous, chaque famille en profite.







Michel Butel

LA PRESSE À L'ÉGAL D'UNE ŒUVRE

À l'occasion du Salon de la revue, nous avons demandé à Michel Butel, le fondateur de *L'Autre Journal*, de venir participer à une rencontre. C'était un dimanche, à l'heure du déjeuner: la salle était presque vide. Heureusement, il y avait un magnétophone. Voici quelques extraits.

“

Je ne sais pas trop quoi raconter à propos de la naissance de *L'Autre Journal*, parce que, si le journal était un peu spécial, sa naissance l'a été aussi. Il y a des gens qui veulent être cinéastes, des gens qui veulent être peintres, et dans l'enfance, carrément dans l'enfance, j'ai décidé que j'écrirais — des livres — et que je ferais un journal. Ce n'est pas du tout lié à quelque expérience de presse que ce soit, à quelque parcours universitaire ou aventure ou péripéties dans la vie. C'était vraiment, d'aussi loin que je me souviens, l'émotion à lire les journaux, en particulier les journaux quotidiens dans ma première enfance, qui était juste après la guerre. Et voilà... Je mettais la presse, et je mets toujours la presse — je conçois que ce soit assez bizarre, et peut-être avec les années qui passent de plus en plus bizarre, vu ce qu'est devenue la presse ou ce qu'elle persiste à être — à l'égal d'une œuvre. Je pensais et je pense encore qu'un journal peut être beau et avoir l'importance, pour ceux qui le font comme pour ceux qui le lisent, qu'ont les œuvres d'art, les films... C'est ce que j'avais sous les yeux quand je lisais la presse, qui était incomparablement plus belle, plus sérieuse, et plus digne, il y a quelques décennies qu'elle ne l'est maintenant, en France en particulier.

Ce n'était pas forcément une opinion très répandue, il était donc pour moi très difficile d'en parler, et très difficile de penser que je convainrais jamais soit des amis de le faire avec moi, soit des personnes plus fortunées que mes éventuels amis, de m'aider à le faire. Plus tard, il y avait en France des événements politiques singuliers, comme la guerre en Algérie, etc., et à plusieurs reprises, j'ai frôlé, j'ai cru, j'ai rencontré des gens très sympathiques, proches de moi, soit qui, dans l'exemple de période-là s'insoumettaient contre le pouvoir politique français, soit qui étaient marginaux par rapport à des organisations de gauche ou d'extrême gauche et en particulier par rapport au Parti communiste qui à l'époque était tout puissant, des gens qui avaient parfois des petits journaux militants à leur disposition ou qui animaient des petits journaux, et donc je pensais arriver à les convaincre de la proposition simple: ces petits journaux militants sont des tas de merde, oubliez tout ça, foutez ça à la poubelle, ça n'a jamais convaincu personne de quoi que ce soit puisque c'est laid et inepte, mais faisons un vrai journal, un journal qui soit beau, et qui puisse — même s'il a des positions politiques ou morales un peu spectaculairement différentes de ses proches ou supposés proches — toucher plus de lecteurs.



Et puis, donc, de fil en aiguille, les années ont passé, et il y a eu une occasion incroyable, une occasion presque voyou, une occasion totalement inattendue pour moi: on m'a proposé d'être rédacteur en chef d'un journal, d'un hebdomadaire de gauche, de m'occuper de la partie culture. Puis cet hebdomadaire a sombré, et les actionnaires de ce journal ne voulaient pas qu'il s'arrête complètement. Alors j'ai proposé de faire un mensuel, j'ai proposé — avec une chance sur un million presque — de faire un mensuel avec ce journal qui allait cesser d'être en kiosques. Et la proposition a été acceptée...

Je n'étais déjà plus tout jeune, il y a plus de vingt ans, j'étais absolument persuadé que je ne ferais jamais le journal dont je rêvais, qu'il n'existerait jamais: j'en avais d'ailleurs plus facilement convaincu mes proches que de son existence éventuelle. Il aurait fallu un héritage — je n'en n'avais pas en perspective —, il aurait fallu je ne sais quoi, c'était impossible, c'était inimaginable, et ça a eu lieu. Alors, c'est pour ça que quand je dis que les conditions de naissance de *L'Autre Journal* sont tout à fait spéciales, c'est que j'ai pu faire absolument ce que je voulais, c'est-à-dire un journal sans journalistes, en tout cas au départ. Je l'ai fait avec mes très proches, les personnes qui étaient vraiment les plus liées à moi, une jeune femme qui était philosophe (Claire Parnet), un ami qui faisait je ne sais trop quoi (Antoine Dulaure), une troisième qui était maquettiste (Catherine Cot, la mère de mes fils), et une quatrième qui voyageait, qui réfléchissait et qui écrivait (Nadia Tazi), et puis en demandant pour l'essentiel à des artistes et écrivains d'y participer, en tout cas pas à des journalistes.

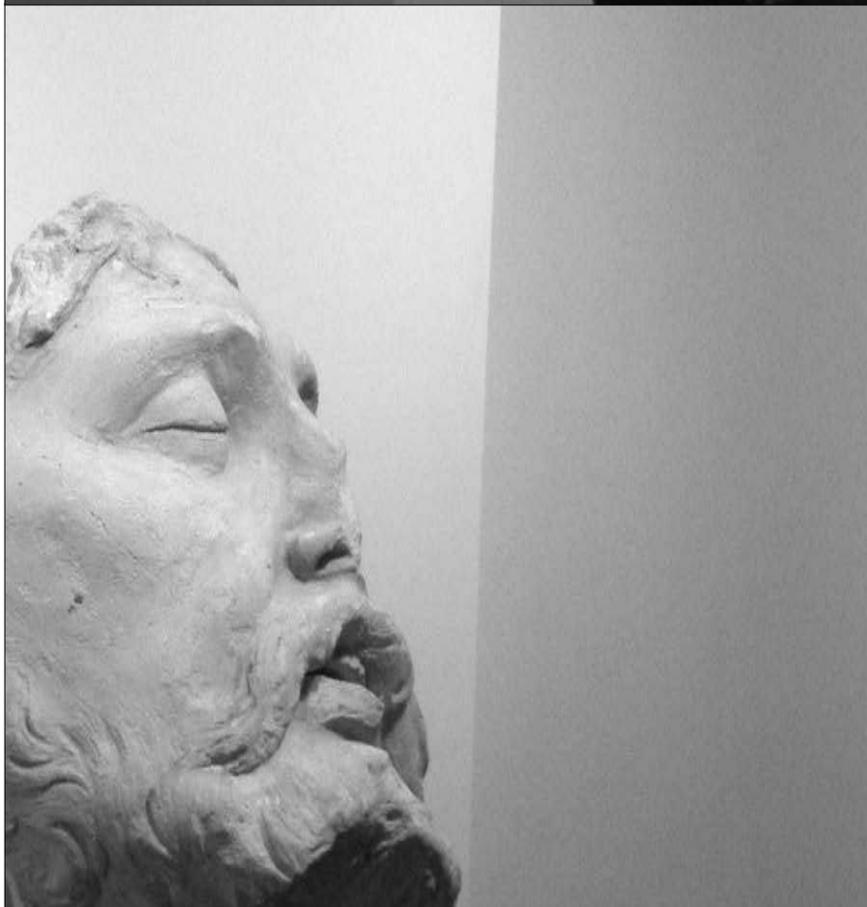
Pourquoi pas à des journalistes? C'est peut-être ça la seule chose importante de toutes ces années... Évidemment il y a des vrais journalistes, on en a tous des exemples: ça arrive de lire dans des journaux, même si c'est rare, des textes qui sont bons. Mais... Supposons qu'on a tous en tête un fait divers, le même fait divers, un crime abominable, entre guillemets abominable, comme il y en a à peu près tous les jours à la télévision, à la radio, dans la presse, et comme il y en a aussi dans les livres et au cinéma, comme il y en a parfois dans la peinture. Or ce fait divers, selon qu'il est dans un film de Scorsese ou dans un livre de Dostoïevski, vous le lisez, vous le voyez au cinéma, vous le voyez au théâtre, et il vous touchera considérablement, évidemment vous penserez qu'il est arrivé dans la famille, dans la famille humaine, dans votre famille. Je prends cet exemple, je pourrais prendre n'importe lequel, ça pourrait ne pas être un fait divers. Et si ce même fait divers, vous le lisez d'abord — ce qui est malheureusement souvent le cas — en premier dans la presse, votre journée est foutue. Vous êtes totalement démantelé par la bassesse, la grossièreté, la vulgarité, l'igno-

minie même de ce qui est rapporté et par la façon dont c'est rapporté. C'est-à-dire que si vous le lisez, pour prendre un exemple, dans *Libération*, vous êtes en instance de vous foutre une balle dans la tête, tellement c'est abominable de lire ça, rapporté de cette façon-là. Et c'est à peu près le cas pour chacun des journaux. Et c'est à peu près le cas de chacune des activités humaines rapportées par chacun des journaux. Donc ce n'est pas tout à fait pareil d'être un artiste ou un écrivain, ou d'être un journaliste.

Les journaux prétendent informer, est-ce qu'on peut prétendre qu'on informe? et de quoi informe-t-on? et comment informe-t-on? sans émotion? Est-ce que, lorsqu'on dit qu'il s'est passé telle chose à telle heure à tel endroit, on informe? Je crois que le type qui présente le journal télévisé par exemple, ou l'éditorialiste de *Libération* ou du *Monde*, qui dit qu'il y a eu un attentat avec 175 morts sur un marché à Bagdad, il n'y a pas une personne qui ait été informée par ce qu'il a écrit ou dit. Ou peut-être son fils, mais sinon je ne vois pas qui. Je crois que c'est illisible, ce qu'il y a de marqué là, on ne le lit pas. Pour qu'on entende quelque chose, pour qu'on lise quelque chose, pour qu'on soit informé, je crois qu'il faut que ça passe par la médiation de l'art, de la beauté, du scandale, d'une infraction quelconque à ce qui est la loi, à la parole dominante dans une langue. Simplement si on poursuivait cette histoire, si on prenait dans cette information ce qu'ils ont voulu faire, le spectaculaire, c'est-à-dire le nombre de morts: «Le nombre de morts», c'est comme un sketch comique. Parce que si vous prenez le titre du *Monde* — le truc neutre total —, «Attentat sanglant sur un marché à Bagdad: 175 morts», vous remplacez par «3 morts», vous remplacez par «700 morts», «4 000 morts». Ça ne veut littéralement rien, mais rien, rien dire. Les chiffres se succèdent, vous n'en avez aucune intelligence. Ça n'est pas lisible. Ça n'est pas que ça ne veut rien dire, c'est que vous ne lisez pas les chiffres. C'est 3 ou c'est 175 ou c'est 700 ou c'est 2 000. Et si on poursuivait l'expérience — ce qui serait vraiment salubre — jusqu'à dire: «Attentat: 175 morts sur un marché à Bagdad», passant des chiffres aux lettres, on dit: «à Kaboul», non, c'est: «à Téhéran», c'est ailleurs, c'est en Amérique du Sud, etc. C'est illisible. Dans nos pensées, consciences, moyens de réflexion, moyens d'appréhender le monde dans lequel on vit, décisions à prendre, dans tous les domaines, qui concernent nos vies privées ou même dans nos soi-disant vies citoyennes ou publiques: rien. Absolument aucun écho. C'est totalement irréel. Virtuel même, beaucoup plus que tout ce qu'on peut attribuer à la civilisation de l'internet. Les mots, les phrases, les considérations, et même les jugements, maintenant, ceux qui font la presse, ceux qui font des journaux, c'est: rien.

”







PAR CLARA STERN



CI-CONTRE & PAGE SUIVANTE

MASQUE D'HENRI II

TERRE CUITE

16 X 21 X 11 CM.

ATTRIBUÉ À GERMAIN PILON

+

CI-DESSUS

ESQUISSE POUR LE GISANT D'HENRI II

ET CHRIST AU TOMBEAU

ATTRIBUÉ À GERMAIN PILON

SECONDE MOITIÉ DU XVI^e SIÈCLE

MUSÉE DU LOUVRE AILE RICHELIEU REZ-DE-CHAUSSÉE VITRINE V02







« JE SUIS PAS TRÈS LITTÉRAIRE MOI... »

François 33 ans TRADUCTEUR-INTERPRÈTE FRANÇAIS-CHINOIS

« Je suis pas très littéraire moi. J'ai fait une école de commerce. J'ai fait d'études d'interprétariat et... le chinois c'est ma langue maternelle, je vois pas de difficultés. Moi je conçois, la langue n'est qu'un outil en fait, pas une fin en soi. Moi je lis des choses qui me sont utiles, dans les infos, voilà, utilité quoi. Mais sans vraiment me lancer dans la littérature non, c'est trop long... j'aime bien les histoires courtes, succinctes, et en forme de résumé quoi. Je m'intéresse beaucoup ouais, j'aime bien l'histoire de la Chine. Je suis là-bas d'origine, j'y ai pris goût. Y a des choses à admirer. Je lis aussi des magazines oui, par exemple y en a pas mal des magazines ils parlent des faits divers de la société chinoise actuelle, des crimes passionnels, des dignitaires qui ont touché des pots-de-vin... Là on comprend l'évolution de la Chine en fait. Les Chinois en France ils n'ont pas le temps d'apprendre le français. C'est pour ça qu'ils font appel à nous... pour lire une lettre, expliquer comment ça marche, traduire un acte de naissance, la vie courante quoi, un carnet de vaccination par exemple. Ça touche un peu tout en fait. C'est pas comme un commerce. C'est pas intéressant au niveau argent, c'est intéressant au niveau connaître comment ça marche, comment les gens vivent, leurs problèmes quoi. C'est leur faciliter de s'insérer dans la société française quoi. Moi je les encourage à apprendre la langue, prendre des cours et tout ça. Que les gens ne les regardent pas comme des extra-terrestres. On peut pas vivre dans l'ignorance de la langue, et on peut pas, comment dire... disons avoir du plaisir en regardant les autres être ignorants ou impossible de s'exprimer. Là ils ont pris conscience avec les lois plus sévères maintenant. Sarkozy dit que *langage langage*, faut bien parler français. C'est un bon truc ça. Moi je pense que c'est un peu normal aussi. Mais sans vouloir rejeter son identité d'origine c'est pas ça. C'est deux civilisations tellement complémentaires. Y a un côté je dirais cartésien, très viril, très démonstratif, à l'image de Schwarzenegger, je sais pas, des guerres

napoléoniennes sur les grosses plaines... contrairement à la civilisation chinoise qui est plutôt subtile, féminin je dirais, rotatif, circulaire, très subtil, nuancé, et qui parle de la guerre en utilisant des paramètres, je dirais le cœur des gens, même dans la vie courante. Y a aussi la dualité entre l'individu et le groupe. La démocratie en Occident, l'individu s'exprime sur la place publique. En Chine c'est le groupe qui prime, le chef ordonne et on exécute. C'est intéressant de s'en inspirer. Être totalement démocratique je sais pas, après on a l'impression de vivre sur le fer. Je vois des émeutes en France, en 2005, attendez je dirais c'est nul, c'est bien la démocratie, mais c'est n'importe quoi. Après vivre trop en famille dans le groupe, on n'a pas de vie privée. Moi je pense depuis longtemps que le schéma qu'on devrait avoir, c'est le carré au fond de soi, garder l'esprit cartésien, les principes, très carrés, et tout autour à l'extérieur du carré, un cercle ou une sphère, qui peut amortir tous les chocs, être souple dans le comportement. Je peux pas m'effacer moi physiquement. Si jamais je me barre en Argentine et je dis je suis français, les gens c'est *ah bon*? Je peux pas me reconstituer en blanc. Peut-être que je pense comme un Français, mais je peux pas m'effacer. Ce serait hypocrite je dirais. Je pense plutôt en français, dans ma tête oui je pense en français. Dans certaines situations ben je suis obligé, faut penser chinois pour être plus fidèle quoi. Je vais penser à une histoire ou un proverbe qui adhère mieux à la situation du moment. Et à ce niveau-là les Chinois ils ont plus de proverbes que les Français, largement. Ah! là, là! c'est très très riche. Mais de passer de l'un à l'autre c'est instantané, je me rends pas compte, je veux dire que la barrière c'est pratiquement invisible. Au départ c'était dur à l'époque d'apprendre le français, mais on était petit, on n'a pas de souvenir de ça. Dur ou pas dur, on arrive et puis voilà on s'habitue. Faut être français pour vivre ici quand même. Y a très peu d'Asiatiques naturalisés, en proportion... parce qu'ils ne

veulent pas... c'est assez traditionnel en fait, c'est *les feuilles tombent et retournent à la racine*, ça veut dire qu'après après la mort il faut rapatrier. C'est pour ça qu'un déracinement de Chinois c'est impossible je pense. J'aime travailler à l'occidentale, faut que ce soit clair quoi, et puis à la maison, vivre à la chinoise, plus familial, plus sympathique. La sagesse de la vie a peut-être plus de profondeur, oui quand même je pense. C'est quasiment impossible, je parle de la deuxième génération, que nous nous épousions une Française, c'est pas évident. Bien sûr j'ai eu des aventures, des copines tout ça, françaises. L'esprit m'a passé quand j'étais plus jeune, après bon, y a quand même les parents derrière, ça leur plairait moins. Après... moi j'ai l'esprit assez famille quoi, j'aime bien les enfants, une Française aura plus de mal. Y a aussi le côté arrangement, parce que la vie est un arrangement, peut-être je cherche aussi la facilité un peu. Forcément une Chinoise qui est plus réservée c'est plus facile à gérer. Le problème c'est qu'on peut pas avoir quatre femmes, comme les musulmans — je rigole là! C'est une question de résignation, de tolérance, qu'on n'a plus maintenant, on veut tout faire et rien faire, on veut tout avoir sans rien faire. Les enfants on leur apprend le chinois, on fait qu'ils sont conscients d'être d'origine chinoise. Ils ont deux prénoms français et un nom chinois, mais à la fin, parce qu'ils sont français. C'est sympa de pouvoir mettre trois prénoms, moi aussi j'ai trois prénoms. C'est très pragmatique hein. Quand un pays est plus riche que le sien... forcément on est amené à aimer les gens de ce pays, leur prospérité. Quand j'étais en Chine je me rappelle, on mangeait pas beaucoup de viande à l'époque, quand on regardait les films de l'Occident, on se disait *Oh! là, là! le petit blanc il vit bien, ses parents ils ont la voiture, super lit, il mange bien tout ça, bien propre*, on se disait pour quoi on n'est pas... enfin bon, quand on fait des études on comprend pourquoi.





AMITIÉ



JÉRÉMIE
22 ANS

Alors moi le mot que j'avais choisi c'était *amitié*. Alors pourquoi *amitié*? Car ton thème c'est l'amour. Donc *amitié* car il y a toujours une ambiguïté, notamment avec une *amitié* très forte avec une personne du sexe opposé, donc en l'occurrence une fille. J'étais chez elle, avec elle, on dormait ensemble dans le même lit. Et c'est une personne attirante, donc forcément j'étais attiré par elle. Elle, elle savait qu'elle était attirée par moi. Et il se passait quelque chose en fait, comme une barrière sur le fait d'aller plus loin, notamment parce que c'était une très bonne amie, qu'on se connaissait depuis longtemps, et on sentait tous les deux que s'il se passait quelque chose, ça pouvait changer notre *amitié*. Alors que ça pouvait aussi donner quelque chose de très beau et très fort, mais ce n'aurait été que l'espace d'un instant. Je crois qu'elle voulait surtout une relation sexuelle. Je dirais qu'elle est un peu comme ça... Pas nymphomane, mais qu'elle a un besoin très fort quand elle est avec quelqu'un, d'aller plus loin. Moi, de mon côté je ne voulais pas que ça devienne ma petite amie. Je ne voulais pas d'une relation durable avec elle. Parce que je ne suis pas amoureux d'elle.

COUP DE Foudre



ANDREA
28 ANS

(Lisant le dictionnaire.) «*Coup de poing, coup de pied, coup de tête, coup de bâton, coup de main, coup de barre, coup de froid, coup de soleil, coup de volant, coup de sifflet, de sonnette*»... C'est pas ça... «*Coup de coeur*», on s'approche... «*Coup de folie*», on s'approche aussi... Voilà: «*Coup de foudre*.» [...] Tu es en train de marcher, tu vas prendre le métro, tu vas aller jouer de la musique dans un bar. Tu veux prendre la direction Étoile, ligne 2. Tu vas descendre dans le métro, mais avant de descendre dans le métro, juste à côté de la sortie, il y a une fille qui entre elle aussi dans le métro. Tu la vois comme ça. Elle est grande. Il fait déjà froid. Elle est courageuse, elle porte une jupe sans bas, et elle a des jambes... Whaou... [...] Tu descends les escaliers, elle est derrière toi, avec ses jambes, elle marche derrière toi. Tu écoutes derrière toi si tu entends des pas, des talons, des bottes, dans la réalité elle porte des bottes. Tu entends les petits pas de bottes, alors ça va, la vie est belle. Ça continue, mais c'est déroutant. Elle entre dans le métro, elle te précède parce qu'elle a marché plus vite que toi, et elle saute, elle ne paie pas de ticket. Alors là, c'est l'amour: elle est belle, elle est courageuse, elle paie pas de ticket! Mais elle va direction Nation. Du coup, c'est vraiment déroutant. Qu'est-ce que tu fais? Jouer de la musique à Belleville, ou tu la suis, direction Nation? Bon, jouer dans un bar quand il fait froid, ça ne va pas. Peut-être je peux faire un petit détour? Et voilà, tu changes de chemin. Un coup de foudre, ça te fait changer de chemin.

ÉTÉ



JEAN-MARIE
23 ANS

[...] Le fait qu'on soit en vacances pendant deux mois, le fait de pas avoir d'école, ça évoque la liberté. C'est la plage, les maillots de bain, les jupes, il y a tout un climat qui est spécial, le fait de pouvoir sortir quand je voulais, je pouvais faire des rencontres, le soir j'avais la possibilité de sortir et ça permettait énormément de choses. [...] L'amour d'été est éphémère par définition, pourtant je m'en souviens presque plus que des autres. Ça a quelque chose de magique. Quand j'étais petit, j'allais dans un club de plage. Il y avait une fille qui était amoureuse de moi, mais moi je ne l'aimais pas trop. Je me rappelle que ça la faisait pas mal pleurer. En fait je préférerais sa copine, mais elle était déjà prise. Comme j'allais toujours au même endroit, j'ai recroisé cette fille des années plus tard. Ce qui n'était pas évident à cette époque, c'était de ne pas avoir de portable, c'était pas évident de se fixer une nouvelle rencontre, c'était plutôt lié au hasard. Je me rappelle l'avoir rencontrée plusieurs fois. Une fois, c'était à la plage, sa chaîne de vélo était partie, je l'avais réparée, c'était assez simple. Grâce à ça, j'avais pu la revoir. J'ai l'impression que ça avait particulièrement joué en ma faveur. Par rapport au fait de ne pas avoir de portable, je me rappelle avoir été emmerdé parce qu'elle m'avait dit qu'elle irait voir un film au cinéma, mais elle ne m'avait pas donné réellement le jour. Du coup je suis allé voir plusieurs fois le film plusieurs jours de suite, en espérant tomber sur elle. Je crois que c'était *Le Téméraire*, d'ailleurs. Elle n'est jamais venue.



SOMMATION





ils nous prennent pour des ânes; on les fait tourner en bourrique



PAR ARENAUD POUN

HYGIÈNE **SUCRE CASTILLAN** **ÉCONOMIE**
 LE LITRE: UN Centime 1/2
BOISSON SANS RIVALE
 A. BERGERET, Paris 50, Rue des Vinaigriers

Échantillon contre 15 centimes

Chemins de Paris-Lyon-Méditerranée

BANLIEUE DE PARIS

Grâce à la mise en service récente de deux nouvelles voies entre Villeneuve-Saint-Georges et Brunoy, la Compagnie P.-L.-M. se trouve maintenant à même d'apporter d'importantes améliorations à son service de banlieue.

Ces améliorations, mises en vigueur dès le 1^{er} mai, seront certainement fort appréciées.

C'est dans la banlieue desservie par cette Compagnie que se trouvent les charmantes localités de Montgeron, Juvisy, etc..., la vallée de l'Yerres, la forêt de Sénart, les rives de la Haute-Seine (Le Coudray, Seine-Port, etc...); Melun et ses environs (château de Vaux-le-Vicomte, abbaye de Dammarie-les-Lys); le palais de Fontainebleau et sa forêt, une des merveilles de la France.

J'AI TROUVÉ

La véritable méthode de guérison des Maladies de l'ESTOMAC et de l'INTESTIN et des Affections NERVEUSES qui s'y rapportent, par un traitement végétal qui réussit toujours, parce qu'il agit simultanément sur chacun des organes malades et les guérit complètement.

La brochure explicative sur ma méthode dite "Méthode Danieff", avec attestations et renseignements de tout les malades, est envoyée franco, sur simple demande, aux personnes qui, au lieu d'aller à St. L. N. Danieff (Quartier d'Inde de Médecine et de Pharmacie, 36, Boulevard de Strasbourg, à Toulon (Var)) qui gère ma méthode.



CYCLISTES

dans votre intérêt, avant d'acheter une BICYCLETTE au comptant ou à crédit, demandez le Catalogue illustré de la M^{re} FERNAND CLÉMENT à Levallois-Perret.

L'UNIQUE SPÉCIALITÉ contre :
CHUTE des CHEVEUX

PELLICULES, PELADES, DÉMANGEAISONS
 c'est sans contredit la

P^{re} PHILOCOMÉ du D^r GRANDCLÉMENT

Repousse inespérée après la 3^e friction !!!

F^{re} C^{re} mandat de 10 fr. 50 ou C^{re} R^{re} de 12 fr. 90

Etranger le pot. Rdé 13 fr. 50

C. c. P. 92-48 Lyon - Dépôt 1^{er} P^{re} Adr. commandes:

Lab. GRANDCLÉMENT, à ORGELET (Jura) France

Poudrez Bébé

A LA

Doucine

et voyez son
sourire !



ON DIT DE QUELQU'UN :

" IL DORT CALME "

QUAND IL A PRIS DU

KALMIDOR

SÉDATIF ET HYPNOTIQUE

UN RENDEZ-VOUS AMICAL AVEC LA MUTUELLE

Normalement, c'est Arenaud Poun qui appelle les gens pour les embêter. Cette fois-ci, c'est le contraire. Car il arrive à Arenaud Poun, dans la vraie vie, la même chose qu'à nous tous: son téléphone sonne et on lui propose des merveilles, portes blindées ou nouvel opérateur téléphonique. Là, c'était Alexia, qui voulait lui proposer une nouvelle mutuelle. Le magnétophone d'Arenaud n'était pas branché. Il a donc demandé à ce qu'elle le rappelle quelques minutes plus tard...

ARENAUD POUN — Oui? Allô?

ALEXIA — C'est Alexia, de la mutuelle.

A. P. — Ah oui, bonjour Alexia.

A. — Je vous appelais pour le rendez-vous.

A. P. — Oui. Alors... Rappelez-moi un peu de quoi il s'agit, parce que je sais que vous m'avez appelé, mais, rappelez-moi, c'est... C'est pour une mutuelle?

A. — Oui. Un comparatif. Comme vous n'en aviez pas. Un diagnostic. Mon conseiller viendra, vous expliquera tout ce que (sic) vous avez besoin, et éventuellement... si vous êtes intéressé, c'est à vous de le contacter. Il vous laissera sa carte.

A. P. — Mais donc ça veut dire que non seulement je vais pouvoir parler à quelqu'un, mais en plus il va venir à la maison, quoi.

A. — Oui...

A. P. — Et je pourrais... par exemple... enfin, il viendra vers quelle heure?

A. — Ça dépend, vous préférez le matin ou l'après-midi?

A. P. — Ben, je peux... Dès que je peux voir quelqu'un je... C'est plutôt en fonction de lui, hein.

A. — Moi, j'ai lundi onze heures.

A. P. — Ouais...

A. — Quinze heures trente.

A. P. — D'accord.

A. — Sinon, jeudi.

A. P. — Et on pourra éventuellement... enfin... boire quelque chose ensemble? Ça ne sera pas que du business, enfin... Bon bien



sûr, on parlera des assurances, mais on pourra boire un thé ou quelque chose comme ça.

A. — Ça sera à vous de voir avec lui...

A. P. — S'il vient à dix-huit heures et que je lui offre un peu de whisky, c'est... Il ne dira pas non. Si c'est à dix-sept heures, je pourrai lui servir du Earl Grey.

A. — (Long blanc.) Oui, s'il a envie. Oui, pourquoi pas ?

A. P. — (Arenaud s'excite.) On pourra boire, avoir une petite collation, manger des petits gâteaux et puis on discutera. S'il vient dans ma maison, je... Les gens qui viennent dans ma maison, il y en a pas beaucoup comme je vous le disais tout à l'heure, c'est pour ça que j'étais content que vous m'appeliez chez moi, à mon domicile, mais quand les gens viennent dans ma maison, ben moi je les accueille avec du jus d'orange, du... Vous ne faites pas ça quand vous avez des amis, vous ?

A. — Si.

A. P. — Donc, c'est pas que c'est un ami, c'est pas déjà un ami. Mais s'il vient chez moi, je lui offrirai quelque chose à manger ou à boire.

A. — (Molle.) Ah ben ça, ce sera à vous de voir avec lui, hein. (Pause.) C'est à vous de voir l'accueil que vous voulez faire.

A. P. — Ben je veux lui réserver le plus grand accueil possible. Parce que lui, en plus il veut me proposer des mutuelles. C'est pour ma santé, aussi.

A. — (D'une voix très molle et d'un débit très lent.) Aaaah, par contre, je vais devoir me... dépêcher...

A. P. — Pourquoi vous devez vous dépêcher ? De prendre rendez-vous avec moi ?

A. — Ah oui... Donc quinze heures trente...

A. P. — Non, mais attendez... quelque chose. Vous me disiez que vous dans vos hobbies, c'était votre petit garçon. Et puis quoi d'autre ? Le sport.

A. — Oui.

A. P. — Et... Est-ce que de temps en temps vous allez au cinéma ?

A. — Non.

A. P. — Non... Et là vous devez vous dépêcher parce que vous devez faire le plus de... Enfin, vous pouvez pas passer trop de temps avec moi ?

A. — Voilà, exactement, mais je peux vous rappeler demain, si vous voulez.

A. P. — Vous pouvez me rappeler demain ? Vous allez le faire ou pas ?

A. — Oui, ben, de toute façon, va falloir que je vous rappelle pour confirmer le rendez-vous, alors... Dans tous les cas, je vous rappellerai si vous prenez un rendez-vous.

A. P. — Et le rendez-vous c'est... C'est dès lundi, là ?

A. — Lundi 24, oui.

A. P. — Lundi 24. Et donc le monsieur, rappelez-moi ce qu'il va... Parce que là, bon, je suis tellement ému d'avoir quelqu'un au téléphone, que... Le monsieur, il va venir à la maison pour que je puisse avoir des mutuelles.

A. — Oui.

A. P. — Parce que moi j'en ai déjà une avec mon activité professionnelle, de mutuelle.

A. — Ben vous m'aviez dit que vous en aviez pas...

A. P. — Ben je pense que j'en ai quand même. Je suis travailleur indépendant. Je pense que j'ai quand même une mutuelle. Mais si votre mutuelle, elle est mieux, et que je peux boire le thé, moi je vous l'achèterai votre mutuelle, moi !

(Elle raccroche: fin de la conversation.)

SCIENCE et **MAGIE**

Il n'existe pas de livre plus merveilleux à connaître, parce qu'il fournit les moyens d'obtenir telle faveur que l'on désire, de découvrir les secrets les plus cachés, de savoir ce qui se passe dans les maisons, de connaître les tours de finesse des bergers, de donner le dégoût des alcools et de guérir l'ivrognerie, d'avoir pendant le sommeil les visions de l'avenir, de faire sauter les animaux et les hommes, de se faire aimer, de rendre à la main, les lèvres, les oiseaux et les poissons, de guérir les morsures de serpent, de faire disparaître les taches de rousseur, de connaître les pilules magiques, les amulettes de l'amour. Les secrets des guérisseurs de toutes les maladies, les nouvelles pratiques des envoûtements, etc., etc. — PRIX 2 francs.

Ecr.: M^{me} GUÉRIN, 17, rue Laferrère, Paris.

ANGLAIS ALLEM. ITAL. ESP. RUISS. PORTU. *aparte SEUL*
en 4 mois, beaucoup mieux qu'avec professeur.
Nouvelle Méthode parlante-progressive, pratique, facile, infallible,
donne la vraie prononciation exacte. **CHEZ M^{me} LAURENCE ACCENT**
Preuve-essai, 1 langue, fr. c. envoyer 90 c. (hors France 1 fr.) mandat ou
timb. poste français à Maître Populaire, 13-2 r. Montolon, Paris

TUE-GIBIER et **TUE-MOINEAUX**
sans feu, ni bruit, ni fumée
à petits plombs et à balles. Portée 30 mètres. Armes nouvelles.
Armes à air comprimé, etc. **CHEZ M^{me} LAURENCE ACCENT**
E. Renom. 23, rue Saint-Sabin. PARIS

DOULEURS-IRRÉGULARITÉS
PÉRIODIQUES par Sage-Femme spécialiste.
Rens. GASTH. BARLET, 112, rue Réaumur, Paris.

FORTUNE Santé, bonheur assurés. Ecraser
vos ennemis. Se faire aimer.
Obtenir beauté, fidélité, richesse,
puissance, honneurs. Réussite en tout. **Notice gratis.**
Ecrivez au Professeur **TENOR**, 90, rue des Boulets, Paris

AVENIR DÉVOILÉ gratuitement à tous
ceux qui enverront au
Professeur **NIOLLET**,
23, rue St-Sabin Paris, leur nom, sexe et date de naissance.

C^{ie} FRANÇAISE DES CYCLES TRIUMPHATOR
nouv. bicyclettes 1909 gar. 5 an
et vendues aux **PRIX de GROS**
A LONG CRÉDIT
et au comptant
Catalogue franco
Ecr.: 187, rue de Charéton, Paris

CAPSULES PÉRIODIQUES Guérissent douleurs
et régularisent les épo-
ques. Lettre pour renseignements
Pharmacie **OCLEIR**
17, rue Laferrère, 17, Paris.

PLUS d'IMBERBES! PLUS de CHAUVES!
L'Extrait Capillaire Végétal fait pousser
la barbe et les moustaches magnifiques même
à 45 ans. Il fait repousser cheveux, cils et
sourcils. — **Succès assuré.** — 60.000 Attestations.
Grand flac. 3 fr. Flac. à 1 fr.75. Fl. essai 0 fr.75, franco.
timb. ou mand. **L. POUJADE**, P.-Chimiste, à Cardailhac (Lot).

Belle Poitrine
Développement, Fermeté, Reconstitution
en deux mois, par les
PILULES ORIENTALES
Bienfaisantes pour la santé - Flacon av. notice 6 fr.95
Env. discr. J. Ratité, ph^{ie}, 5, passage Veriteau, Paris.
Buenos-Ayres: P^{te} St-Michel, Genève: C^{ie} P^{te} 4 Juin.
Buenos-Ayres: P^{te} Franco-Inglesa, Montréal: A. Dorey.

ET BÉBÉ accepte
volontiers
qu'on lui
mette
un
COTOPLASME
rapide
propre
économique

SINAPISÉ



PELOUSES INTERDITES

Les pelouses françaises manquent de vocabulaire pour exprimer leur désarroi face aux piétons malpolis. C'est ce qui ressort d'une visite en Chine, où les expressions fleurissent pour interdire le piétinage des jardins publics. Ci-contre, les herbes ont la parole!



PAR WENLING LIU

Beijing / Pékin (Chine) 2007



La petite herbe souriante vous prie de faire un détour.



Tout le monde est responsable du reboisement.



Prendre soin des fleurs et des herbes, faire du bien à l'humanité.



Quel dommage de poser le pied sur le tapis de feutre verdoyant, quel mal y a-t-il à faire quelques pas pour le contourner?



La vie verte, chacun en prend soin.



Un océan de verdure, tout le monde doit le ménager.



L'herbe verte dit non à ceux qui marchent sur les pelouses!



Prendre soin tous ensemble des fleurs, des herbes et des arbres.



Les pieds indulgents envers les pelouses seront récompensés par la verdure.



Si Nicole peut s'offrir les services de Vincent, c'est que Nicole a su prendre les devants, en ayant souscrit un contrat complémentaire santé qui lui permet de consulter Vincent, son médecin, quand cela s'avère nécessaire.

RETRAITE • PENSIONS • PREVOYANCE SANTE
EN SAVOIR PLUS, POUR VIVRE MEILLEUR

Remboursement des frais de santé
Comment être sûr de passer sereinement vos vieux jours ? Parmi les conseils et services offerts d'urgence par plus de 100 compagnies de la branche de la prévoyance et de la santé, découvrez des solutions qui peuvent vous offrir l'assurance la plus complète. Malakoff, leader européen de la branche, vous propose un contrat complémentaire santé de Malakoff, vous garantissant l'essentiel des soins complémentaires pour vous et votre famille à chaque étape de votre vie. Notre offre s'adresse aux particuliers, 10% de réduction pour le conjoint, jusqu'à 18 enfants, sans augmentation pour les moins de 20 ans, sans dérogation de tarif liée à l'âge après 65 ans. Un contrat qui Malakoff peut vous proposer ?

www.groupe-malakoff.com

MALAKOFF



services de vincen
dre les devants,
at complémentaire san
Vincent, son médecin
aire



Publicité pour Malakoff (2007).

MALAKOFF UN GIGOLO POUR VOS VIEUX JOURS

Vous savez, quand vous êtes malade: l'air défait, emmitoufflé sous la couette, avec le vieux pull troué à même les draps. Pas le temps de se coiffer, pas le temps de s'épiler, pas le temps de ranger la chambre. La misère. Malade, on vous dit. Nicole, elle, c'est pas pareil. Quand elle ne se sent pas bien, elle sort le grand jeu: une nuisette couleur or. Rien d'autre. Pas de bijoux, pas de maquillage. Un oreiller calé dans le creux des reins, et ses longs bras dorés enduits de crème.

Si Nicole peut s'offrir les services de Vincent, c'est que Nicole a su prendre les devants, en ayant souscrit un contrat complémentaire santé qui lui permet de consulter Vincent, son médecin, quand cela s'avère nécessaire. Même Balzac a mis des années pour arriver à maîtriser cette figure de style que le groupe Malakoff réussit avec une telle aisance: projeter l'élément essentiel de la phrase vers la fin, pour qu'il saute aux yeux du lecteur comme une délicieuse surprise d'anniversaire, plus délicieuse encore puisqu'on s'y attend. Ce n'est qu'après trente mots, et la mention de son nom, que l'on nous donne le statut professionnel de Vincent: *Vincent, son médecin*. De jeunes romanciers des Éditions de Minuit donneraient cher pour mêler ainsi érotisme contenu, compléments circonstanciels et publicité. Le champ lexical de la séduction, *s'offrir les services, savoir prendre les devants*, est redoublé sur le site internet, www.groupe-malakoff.com, qui mentionne: *Nicole, 65 ans... Vincent, 30 ans... Découvrez le secret de Nicole*. Le secret? *Sans augmentation de tarif liée à l'âge après 65 ans*. On croirait voir Chabrol arriver, caméra à la main, pour filmer ce doux adultère provincial entre le jeune médecin et sa riche patiente.

Costard gris, chemise bleu pâle, ceinture noire, des lèvres épaisses, des oreilles craquantes, des favoris favorables, un regard attentionné, un (oh, si léger!) embonpoint que dévoile un pli de sa chemise, Vincent est notre George Clooney national. Rien que de sentir le stéthoscope froid et vos battements du cœur ralentissent: l'effet placebo n'a pas d'autre origine. Sauf que là, il s'inverse. Le corps, soulagé par la présence du bon docteur, la réclame: il tombe malade pour le seul plaisir de revoir Vincent. De l'asseoir sur le rebord du lit, sur l'édredon molletonné rose et blanc qui trahit la bourgeoisie dis-

crète et de ce bon goût si mauvais. La veste est nonchalemment posée au pied du lit. La lampe de chevet est allumée. Le balcon donne sur de la verdure. Le lit, forgé pour des amours attachantes. Au-dessus du lit, deux tableaux, dûment encadrés, cadre doré, passe-partout: des sanguines, l'une représente des chevaux, peut-être du Géricault. Il lui tient la main droite. Il la masse, presque, de ce geste ferme et sensuel propre à la gent médicale, de ce toucher des praticiens qui fait que n'importe quelle séance chez un bon docteur est un petit miracle de l'ostéopathie qui s'ignore, soudain les tensions du corps s'apaisent. Sur la table de chevet, une petite photo. Le mari défunt ou la vierge Marie, au choix. Dans cinq minutes, ils vont être moins contents.

Vincent a l'air légèrement surpris. *Nicole, vraiment, vous êtes malade? Non, votre mari n'est pas défunt: il y a des livres sur les deux tables de chevet, des gros livres, ça sent la biographie ou le roman historique à plein nez (alors que, permettez-moi cette perfidie, vous semblez préférer les livres de poche)*. Mais Nicole est vraiment très malade. Nicole divague. La fièvre sans doute. Elle rêve d'un médecin lui sussurrant, *Nicole, ma Malakoffiote, vous êtes bien pâlotte!* Et ajoutant si subtilement — en hommage discret au maréchal MacMahon qui s'illustra pendant la guerre de Crimée et grâce à qui, un siècle et demi plus tard, des entreprises s'appellent Malakoff, et Réaumur ne se promène plus sans Sébastopol — *Nicole, j'y suis, j'y reste!* — *Oh, Vincent, je vous en prie. Je me sens toute moite*. Et c'est sans doute ce diagnostic (maladie grave, délire caractérisé) qui explique qu'après de longues minutes d'observation de cette photographie, munis des outils les plus perfectionnés que la science informatique ait bien voulu léguer à notre époque, nous avons nommé Photoshop (Gimp, pardon!), l'on ne sache toujours pas, à l'heure où l'on écrit ces lignes, ce que fabrique le bras gauche de Nicole. Bras gauche, que fais-tu? Photographe, qu'as-tu fait?

Le photographe, c'est Manu Agah. Spécialiste de *cars, fashion, people*, il est le plus à même de savoir où était ce bras. Voici ses coordonnées: manu@manuagah.com Kapitän-Dreyer-Weg 6 / 22587 Hamburg / Allemagne / +49 - (0)40 - 43 60 39



EDF CIEL ! UNE SYNECDOQUE

Bienvenue dans la classe moyenne, celle où parfois *tout va mal*. Celle où on habite dans un immeuble moderne où le syndic' a fait poser de la moquette dans les couloirs, mettre des appliques lumineuses en plastique et peindre les portes en violet comme si on était dans un hôtel. Celle où le parquet vitrifié est couleur chêne clair. Celle où le goût, c'est le goût propre, celui du cadre Ikéa en bois clair avec passe-partout prédécoupé pour triples photos. Celle où l'ascension sociale, c'est que le parquet soit faussement ancien (pose dite à bâtons rompus) et le cadre Ikéa plus épais qu'un premier prix. Celle où la peur rôde, celle où les portes ont un œilleton, un blindage six points et un interphone à portée de main. Celle où l'on s'essuie les pieds sur un paillason.

Tout va mal. Tout? Tout, vraiment tout? Le couple, les enfants, le sens de la vie? Oui, tout. L'argent, les rêves, la santé. Et en plus y'a la machine à laver qui fuit. Il est neuf heures du soir. Appelle EDF, chérie. *Quand tout va mal, c'est bon de voir arriver un coin de ciel bleu*. Le technicien EDF est modeste: il s'efface derrière sa mission. Ce n'est pas lui qui arrive: lui, on s'en fout. Ce qui arrive, ce qui sonne à la porte, c'est un coin de ciel bleu. Les linguistes appellent ça une métonymie ou une synecdoque: le fait de prendre le contenu pour le contenant. Aux «boire un verre», «une voile à l'horizon», qu'on apprenait à l'école, on ajoutera donc: «un coin de ciel bleu, métonymie du technicien EDF». Les Gaulois avaient peur que le ciel leur tombe sur la tête; nous voilà redoutant qu'il ne sonne à notre porte.

Rasé de près, cheveux très courts, costaud, le technicien EDF respire la franchise. Il avance d'un geste sûr, le regard haut. Le regard trop haut, comme quelqu'un qui regarderait loin à l'horizon. On a beau chercher, on ne voit pas ce que son regard peut chercher à une hauteur telle en entrant dans un appartement normal de gens normaux. On a l'impression qu'il regarde au-dessus de nous. De deux choses l'une: ou bien c'est une *top model* de 1,90 m qui s'avance vers lui, ce qui expliquerait son sourire un brin satisfait, ou bien il y a un détail incongru au fond du couloir, derrière notre dos — oui mais quoi? Ou bien cet homme a toujours le regard clair, habité, rimbaldien, de celui qui est autorisé à découper le ciel.

Le ciel d'EDF a des nuages, certes, mais des merveilleux. Des cumulus, mais pas ces gros cumulus douillets et fermes qui sont la métonymie du mouton, pas des *cumulus mediocris* ni des *cumulus congestus*. Les nuages du ciel d'EDF sont des *cumulus humilis*: des cumulus humbles, des cumulus du pauvre, avec une once de de *cirrus fibratus vertebratus* en arrière-plan. Météorologiquement parlant, le froid s'éloigne, le soleil revient, la vie est belle; on appelle ça un «ciel de traîne». Notons que s'il n'y avait pas eu de nuages sur ce triangle, la situation eût été ambiguë quant au statut céleste de ce triangle. Certains auraient pu se dire: «*Tiens, v'là le livreur de lino avec ses échantillons; déjà que tout va mal, et ce crétin qui croit qu'on va remplacer le parquet.*»

Sa sacoche est une énigme. Elle est extrêmement large: il y a de l'espace devant et derrière son bout de ciel. À croire que poser le ciel nécessite du matériel, marteau, clous, vis, pinces... Vu la forme de son ciel, n'importe qui de raisonnable aurait préféré un grand sac plastique plat. Quoique. Car le ciel a l'air aiguisé, le ciel a l'air tranchant. Et c'est sans doute pourquoi le technicien EDF porte son coin de ciel de la sorte, d'un air léger donc expérimenté, l'angle aigu du ciel reposant sur son épaule comme la tête d'un nouveau-né contre son père. Reste cet affreux problème: comment fait-il, le technicien EDF, lorsqu'il pleut dehors, puisque sa sacoche ne ferme pas? Cela doit faire mauvais genre, d'arriver dans l'appartement inondé par la machine à laver, son coin de ciel bleu délavé par l'orage. Seule solution: le technicien EDF doit protéger son ciel d'un parapluie. On ne se lasse pas de méditer sur ce paradoxe publicitaire.

C'est le moment de dire qu'EDF, non content de rendre la vie des gens meilleure, ôte les épines des pieds sensibles des philosophes. Tant de siècles que les philosophes, tant d'années que les astrophysiciens discutent de la forme du ciel. Et voilà la réponse: le ciel est plat et a des coins. EDF découpe le ciel comme une tarte, en triangles. Sachant le nombre d'abonnés à EDF, comment avoir sa part du gâteau? Le trou dans la couche d'ozone paraît soudain une bien maigre inquiétude.

Quand tout va mal [...] une assistance téléphonique 24h/24 et 7j/7 établit un premier diagnostic et, si nécessaire, un



Publicité pour EDF Bleu ciel (2007).

*professionnel qualifié intervient en moins de 4 heures**. On croyait vraiment qu'EDF allait éradiquer le mal. Et là, vlan! EDF nous fait le coup de l'astérisque. **Ou en moins de 24 heures si l'appel est passé entre 16 h et 7 h*. Comment leur dire, que quand tout va mal, c'est précisément quand la machine à laver fuit à dix heures du soir? Et que le télédiagnostic («*Ben: y'a de l'eau qui coule?*») n'arrange rien, puisque la téléréparation n'existe pas encore?

Un dernier point: *Choisissez la tranquillité au quotidien*. Étrange choix que celui de la tranquillité, ce terme tatillon. EDF commence par nous dire qu'il va nous offrir le ciel pour contrer notre «*tout va mal*», et finit par nous proposer du bonheur au rabais: de la tranquillité. À croire qu'on est tombés sur un coin de ciel bleu *discount*. Alors pour le ciel, quand tout va mal, ouvrez *O Livro do desassossego* de Pessoa, *Le Livre de l'intranquillité*. Pour le prix de deux mois et demi d'abonnement à EDF. Ou regardez un tableau de Tiepolo. C'est possible 24h/24, et en cas de fuite d'eau, rien de mieux pour attendre sereinement cette intervention rapide qui n'arrive pas.



TRICHOVITAL®/ANTICHUTE SPECIAL HOMME
LE NOUVEAU GESTE SANTÉ DES CHEVEUX AU MASCULIN

Les hommes voulant croire aux vertus d'un produit antichute, Trichovital® est la solution de pointe des Laboratoires Phytosolba qui répond à leur attente.

LE SAVIEZ-VOUS ?
 250, c'est le nombre de cheveux par cm² de notre cuir chevelu. Nous possédons de 100 000 à 150 000 cheveux mais nous en perdons environ 80 par jour. Au-delà de cette limite, on peut parler d'une chute anormale des cheveux.

FAITES-VOUS BIEN A VOS CHEVEUX
 Avant de les laver, brossez-les. Utilisez un shampooing à pH neutre plus efficace si vous utilisez un produit traitant. Répartissez bien le produit sur toute la longueur des cheveux. Utilisez un sèche-cheveux à froid. Évitez les produits à base de sulfates. Évitez les produits à base de sel. Évitez les produits à base de sel. Évitez les produits à base de sel.

Sophie, 31 ans, mariée à Cyril, 33 ans, cadre dans un organisme financier
 « Depuis un an, mon mari perd ses cheveux. J'en retrouve partout ! C'est vrai qu'il a essayé plusieurs produits sans résultat. Mais les hommes veulent toujours des solutions rapides et sans contrainte. Or, il me semble que s'il ne s'attaque pas au problème dès maintenant, cela ne s'arrangera pas. Comment le convaincre de suivre un bon traitement une fois pour toutes ? »

Dr Ellen : « La chute des cheveux guette votre mari, Sophie, à l'exemple de 30 % des hommes de 30 ans. Et vous avez raison, la gence masculine déteste les contraintes d'un traitement régulier. Pourtant, c'est la régularité d'un soin, dès le départ, qui assure aussi son efficacité. Fort heureusement, aujourd'hui, on peut non seulement prévenir, mais freiner la chute ! Sur le marché, un nouveau produit répond à leurs besoins : Trichovital®, le dernier-né des Laboratoires Phytosolba. C'est un produit idéal pour les hommes car simplissime dans son utilisation. Preuve en est : quelques pulvérisations suffisent chaque matin sans qu'aucun rinçage ne soit nécessaire ! Lorsque votre mari verra les résultats positifs à l'instar des 86 % des hommes qui l'ont testé, Trichovital® deviendra pour ses cheveux le nouveau geste santé / beauté et vous oublierez votre inquiétude. »

Yannick, 40 ans, commercial
 « Je suis fatigué des solutions prétendument « miracles » contre la chute des cheveux. Les hommes mettent beaucoup d'espoir dans des produits malgré tout onéreux, et ils sont souvent déçus. Désormais, je doute beaucoup, mais j'aimerais encore y croire... »

LE SAVIEZ-VOUS ?
 250, c'est le nombre de cheveux par cm² de notre cuir chevelu. Nous possédons de 100 000 à 150 000 cheveux mais nous en perdons environ 80 par jour. Au-delà de cette limite, on peut parler d'une chute anormale des cheveux.



Publicité pour Phytosolba (2007).

TRICHOVITAL HOMMES-FEMMES MODE D'EMPLOI

Quand, moi, femme, j'ai lu *Trichovital / Antichute spécial homme*, je me suis dit: saisir la HALDE, je ne vois que ça. La HALDE, ignorants, c'est la Haute autorité de lutte contre les discriminations et pour l'égalité.

SOPHIE, 31 ANS. « Depuis un an, mon mari perd ses cheveux. [Le stress de la finance ?] J'en retrouve partout ! [l'éternel féminin: cette sensibilité accrue aux tâches ménagères. Le mari n'en retrouve-t-il pas partout, lui ? Est-ce à dire, s'il ne les retrouve pas partout, qu'il ne les cherche pas ? Est-ce à dire qu'il ne fait jamais le ménage, ce sa-gouin ?] C'est vrai qu'il a essayé [bonne volonté] plusieurs produits sans résultat. Mais les hommes [généralisation: elle en a parlé avec ses copines, la garce] veulent toujours [généralisation, deuxième hypothèse: elle a des amants] des solutions rapides [hum...] et sans contrainte [volage ?]. Or, [attention!] pronom induisant subrepticement un coup de patte assassin il me semble que [douceur feinte] s'il ne s'attaque pas au problème dès maintenant [menace: c'est maintenant ou jamais], cela ne s'arrangera pas [désespoir: crise de la trentaine]. Comment le convaincre de suivre un bon traitement une fois pour toutes ? » [appel à de l'aide extérieure pour sauver son couple]

Le divorce me semblait une bonne solution au désespoir de Sophie. Que nenni! Il y en a une qu'une telle requête ne démonte pas: c'est le docteur Ellen, femme et dermatologue, qui répond: « La chute des cheveux guette votre mari, Sophie [perspicacité sous-tendue par une minimisation rassurante de la situation, puisque la chute est déjà réelle], à l'exemple de 30% des hommes de 30 ans [dire qu'il y avait 2 chances sur 3 d'attraper un bon!]. Et vous avez raison, la gence masculine déteste les contraintes d'un traitement régulier. [la « gence masculine »! même Simone de Beauvoir n'aurait pas osé!] Pourtant, [mais qu'ils sont cons!] c'est la régularité d'un soin, dès le départ, qui assure aussi son efficacité. [ben bien sûr, on le sait bien, nous] Fort heureusement, aujourd'hui, [quand le progrès arrive à la rescousse de la connerie] on peut non seulement prévenir, mais freiner la chute! Sur le marché, un nouveau produit répond à leurs besoins: [notez la touche de mépris] Trichovital, le dernier-né des Laboratoires Phytosolba. C'est un produit idéal pour les hommes

car simplissime dans son utilisation [saisir la HALDE]. Preuve en est: quelques pulvérisations suffisent chaque matin sans qu'aucun rinçage ne soit nécessaire! Lorsque votre mari verra les résultats positifs à l'instar des 86% des hommes qui l'ont testé [beauté des mathématiques et de la foi!], T*** deviendra le nouveau geste santé/beauté et vous oublierez votre inquiétude. » [sauvée!]

YANNICK, 40 ANS, commercial, ne va hélas pas mieux. « Je suis fatigué [de la vie?] des solutions prétendument « miracles » contre la chute des cheveux. Les hommes mettent beaucoup d'espoir [il se fait soudain porte-parole des aspirations de ses congénères] dans des produits malgré tout onéreux [radin en plus!] et ils sont souvent déçus. Désormais, je doute beaucoup, mais j'aimerais encore y croire... « Miracle », « j'aimerais y croire »: l'entrée dans les ordres me semblait une bonne solution. C'était sans compter sur le docteur Ellen: « Yannick, vous êtes impatient [elle l'engueule: le féminisme outrancier se confirme] comme tous ceux qui ont envie et besoin d'un résultat tangible et rapide pour reprendre espoir. Je vais vous parler d'un nouveau produit original et efficace, conçu spécifiquement pour les hommes [la HALDE, je vous dis]. Sachez cependant [menace] qu'à l'image de tous les traitements de fond, pour constater un changement ou un résultat, il faut attendre 3 ou 4 mois. Trichovital permet, lui, une amélioration dès 2 mois! Et 90% de son efficacité au bout de 4! [relisez attentivement les trois dernières phrases: chacune contredit la précédente] De plus, il est d'utilisation très pratique [elle n'ose pas dire: simplissime]. Les hommes les plus sceptiques, comme vous, seront convaincus! [il a dit « j'aimerais y croire », et il se fait traiter de sceptique!]

Dernière touche féministo-machiste, l'encadré à l'usage de la gent masculine tellement plus forte en maths que nous: « Le saviez-vous ? 250, c'est le nombre de cheveux par cm² de notre cuir chevelu. [...] ». Encadré qui sous-entend que les hommes vont se mettre à compter leurs cheveux tombés. Ce qui paraît somme toute aussi peu probable que de voir le mari de Sophie ressembler à la photo en haut à droite: car hormis le poney Caramel ou Jude Law aux Seychelles le jour du passage d'un cyclone, avez-vous déjà vu une crinière virevolter de la sorte devant des yeux ?



MANGA POL'

affiches-calendriers 2007
de soutien au parti de Ioulia Tymochenko, en Ukraine

Affiche de gauche:
Aimer l'Ukraine!
Affiche de droite, pour le MOUVEMENT ÉTUDIANT:
Ioulia est cool!
Tu es jeune, tu es quelqu'un d'unique!
La percée étudiante ne se fera pas sans toi!
(logo) **nous aimons Ioulia!**

Ioulia Tymochenko (née en 1960) est une femme politique ukrainienne. Égérie de la «Révolution orange» de novembre 2004, elle prend la tête du gouvernement entre janvier et septembre 2005, sous la présidence de Viktor Iouchtchenko. Aux législatives de mars 2006, elle remporte 129 sièges sur 450 avec son propre parti national-libéral, «le Bloc Tymochenko». Ioulia Tymochenko est arrivée en tête des législatives anticipées qui se sont déroulées le 30 septembre en Ukraine: le Bloc Tymochenko a recueilli 33% des voix.

NPAI
Q 245

N'habite pas à
l'adresse indiquée

N'HABITE PAS A
L'ADRESSE INDIQUÉE
RETOUR A L'ENVOYEUR

N'HABITE PAS À L'ADRESSE INDIQUÉE
RETOUR À L'ENVOYEUR

N'HABITE PAS À L'ADRESSE INDIQUÉE
RETOUR À L'ENVOYEUR

N'HABITE PAS
A L'ADRESSE.

5001

V23

N'habite pas à l'adresse indiquée
Pas de Boite à ce nom.

Adresse incomplète.
N'habite pas à l'adresse indiquée.
Préciser nom de la Société
L'ADRESSE INDIQUÉE
RETOUR A L'ENVOYEUR

N'HABITE PAS A L'ADRESSE INDIQUÉE
RETOUR A L'ENVOYEUR

N'habite pas à l'adresse indiquée
Retour à l'envoyeur

N'HABITE PLUS À L'ADRESSE
INDIQUÉE

RETOUR À L'ENVOYEUR S.V.P.

à l'attention de...

RETOUR À L'ENVOYEUR (La Poste)	TIMBRE À DATE
<input checked="" type="checkbox"/> N'habite pas à l'adresse indiquée <input type="checkbox"/> Adresse incorrecte <input type="checkbox"/> Détérioré <input type="checkbox"/> Non réclamé <input type="checkbox"/> Non commandé <input type="checkbox"/> Refus de paiement <input type="checkbox"/> Refusé sans motif <input type="checkbox"/> Nom et visa du responsable	

761

RETOUR A L'ENVOYEUR (LA POSTE)

N'HABITE PAS A L'ADRESSE INDIQUEE
 ADRESSE INCORRECTE
 NON RECLAME

.....
 N° de la tournée

RETOUR A L'ENVOYEUR	
<input checked="" type="checkbox"/> NHPAI	<input type="checkbox"/> DECEDÉ(E)
<input type="checkbox"/> REFUSE	<input type="checkbox"/> NON RECLAMÉ
<input type="checkbox"/> DETERIORE	<input type="checkbox"/> NON COMMANDE
<input type="checkbox"/> PAS DE BOITE A CE NOM	
<input type="checkbox"/> ADRESSE INCORRECTE - PRÉCISER :	
<input type="checkbox"/> APPT	<input type="checkbox"/> BA
<input type="checkbox"/> MOIE	
N° DE TOURNÉE 366	

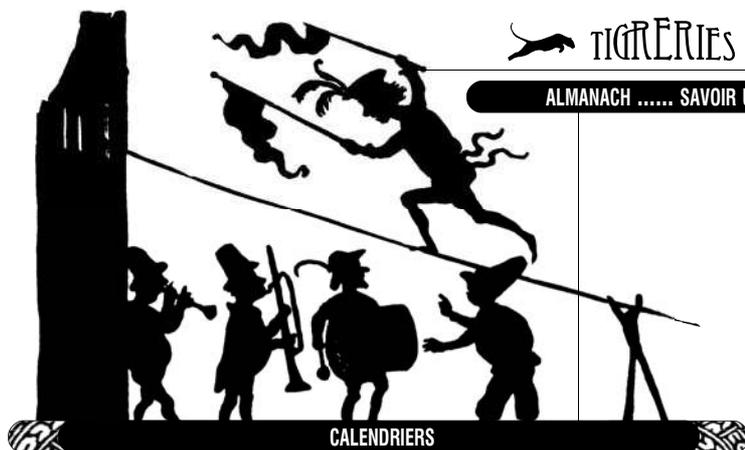
13 DÉINVOLTES QUI N'HABITENT PAS À L'ADRESSE INDIQUÉE.
 (ou: le graphisme postal n'est pas unifié!)
 collection particulière G. Thomas





TIGRERIES





CALENDRIERS

c'est le dernier jour de l'année ? jouez de la trompette et traduisez les douze coups de minuit en grégorien, en...

UN «31» ORIGINAL

CALENDRIER GRÉGORIEN

Lundi 31 décembre 2007

CALENDRIER ISO

Lundi, semaine 1, 2008

CALENDRIER JULIEN ANCIEN

18 décembre 2007

CALENDRIER ÉGYPTIEN

14 Pachon 2756

CALENDRIER CHINOIS

Cycle 78, année Ding-hai (cochon), mois 11 (RengZi), jour 22 (JiHai)

CALENDRIER HÉBRAÏQUE

Yom sheni 22 Tevet 5768

CALENDRIER ISLAMIQUE

Yaum al-ithnayna, 21 Dhu al-Hijja 1428

CALENDRIER ARMÉNIEN

Erkoushabathi, 9 Arach 1457



VIE DES CHAMPS

pour citadins pâlots, voici quelques lieux-dits et villages qui fleurissent bon la vie au grand air

ANIMAUX URBAINS

AGNEAUX (Manche); LA BALEINE (Manche); L'AIGLE (Orne); LE LAMENTIN (Martinique); LE LAMENTIN (Guadeloupe); BEUX (Moselle); BIBICHE (Moselle); BOUC-BEL-AIR (Bouches-du-Rhône); BOUC-ÉTOURDI (Yvelines); CAP-CHAT, (Gaspésie, Canada); CHATTE (Isère); CHEVREAUX (Jura); CHEVRETTE (Indre-et-Loire); CHEVRETTE (Nièvre); CHEVRETTE (Vendée); CHEVREUIL (Côte-d'Or); CHEVREUIL (Sarthe); CHEVREUIL (Ille-et-Vilaine); ÉTALON (Somme); FAUCON (Vaucluse); HÉRISSEAU (Allier); MONTCHAT, (quartier de Lyon, Rhône); MOUETTES (Eure); MOUTON (Charente); LA MULE BLANCHE (Dordogne); L'OIE (Vendée); SAULT-AU-COCHON (Québec, Canada); SAINT-ANDRÉ-GOULE-D'OIE (Vendée); SAINTE-FLAIVE-DES-LOUPS (Vendée); CHANTELOUP (Maine-et-Loire).



MARMITONS

c'est de plaisir que pleure le tigre lorsqu'il déguste ce met relevé

LE TIGRE QUI PLEURE

POUR QUATRE PERSONNES.

PRÉPARATION : 15 minutes. CUISSON : 5 minutes.

TEMPS DE LA MARINADE : 5 heures.

4 faux-filets de 200 g.

POUR LA MARINADE

3 cuillérées à soupe de sauce d'huîtres

1 cuillérée à soupe de sauce de soja

1 cuillérée à soupe de cognac

1 cuillérée à soupe d'ail bien écrasé

3 cuillérées à soupe d'huile d'arachide

1 cuillérée à thé de poivre noir moulu

POUR LA SAUCE

1 cuillère à soupe de pâte de crevettes pimentée

3 cuillérées à soupe de jus de citron vert

1 cuillérée à café de sauce nuoc-mâm

1 cuillérée à café bombée de sucre semoule

1 cuillérée à café bombée de riz gluant grillé réduit en poudre

1 échalote finement émincée

1 cuillérée à soupe de coriandre

1 cuillérée à soupe de ciboulette thaïe

Préparez la marinade en mélangeant tous les ingrédients qui lui sont destinés. Laissez tremper les faux-filets dans cette marinade cinq heures minimum. Préparez la sauce. Mélangez la pâte de crevettes pimentée, le jus de citron vert, la sauce de poisson et le sucre semoule. Émincez l'échalote et les herbes. Faites griller les faux-filets dans une poêle en fonte, brûlante. Adaptez la cuisson selon votre goût. Émincez ensuite la viande en fines lamelles. Déposez la viande chaude sur quatre assiettes, nappez de sauce. Parsemez le tout de coriandre et de ciboulette, saupoudrez de riz gluant grillé en poudre. Servez aussitôt.





PETITE VIE DES GRANDS HOMMES

détails méconnus, et pourtant véridiques, tirés de biographies de célébrités

PAR MADEMOISELLE

ANDRÉ MALRAUX



1901: Georges-André Malraux naît. 1915: dans les trains, André monte en troisième classe et passe en première après le passage des contrôleurs. 1920: André mange un bœuf miroton avec Max Jacob. 1921: André danse (mal) le tango avec Clara et se marie. 1922: Malraux écrit *Lapins pneumatiques dans un jardin français*. 1924: Malraux achète des caisses de caractères sans à, é, è, ê, à des jésuites de Hongkong. 1930: Malraux parle à Paulhan de son chat Chat-Boum que Clara surnomme Cha-Toufou. À Ispahan, Malraux remarque les agneaux teints en rose avec des houppettes. 1933: Malraux a une liaison avec Josette Clotis à qui il écrit *il ne faut pas aller au pôle Nord si c'est pour voir des pingouins*. Comme Josette admire Florence, la fille des Malraux, disant qu'elle en voudrait un *comme celui-là*, Clara lui lance *voyez plutôt Roland* — le demi-frère d'André. 1933: Malraux, invité au Congrès des Écrivains, dans la Russie stalinienne en proie à la famine, visite le zoo de Moscou et s'enquiert du pain que mange le chimpanzé. 1937: Malraux est en Espagne; il mange des trognons de choux-fleur avec l'équipe de son film. Roland Malraux trouve que Josette *ressemble à un loir, longue, blonde et paresseuse*: elle est enceinte. Le fils de d'André Malraux, Pierre, ne porte le nom de Malraux que parce que Roland a accepté de le reconnaître. C'est la seconde guerre mondiale gastronomique: Josette et André dorment dans une chambre ronde en Corrèze, *nous ne voyons jamais un Allemand, nous souffrons de restrictions, pas de caviar ni de produits Hédiard, mais des omelettes aux truffes fraîches*. Malraux est résistant, il parle du *gars de Gaulle* et du *gars Churchill*. La guerre est finie. Les deux demi-frères de Malraux sont morts. André vit avec Madeleine, la femme de son frère défunt Roland, dans un duplex de Boulogne qu'il aime tellement qu'il a payé dix ans de loyer d'avance. Malraux dit à sa fille *je te préviens, tous les hommes qui te feront la cour, ce sera pour me rencontrer*. Malraux explique la peinture de Manet à Jackie Kennedy. Amphétamines, somnifères, whisky. 1966: Comme il oublie d'envoyer une invitation à Picasso pour sa propre rétrospective au Grand Palais, et que le peintre lui télégraphie *croyez-vous que je sois mort?*, il répond *croyez-vous que je sois ministre?* Malraux écrit à de Gaulle *il y a dans le jardin un lapin de garenne apprivoisé, je lui ai conseillé de rester là, pour le cas où vs reviendriez, Je vous prie d'agr. Mon G, les ass de mon dev. affect*. Malraux est entouré de Sophie et de Gogo, comtesse de Karolyi, ses démons gardiens. 23 novembre 1976: Malraux meurt. Sur sa table de chevet de l'hôpital de Créteil, ces mots griffonnés: *ça devrait être autrement*.



CANARDS CÉLÈBRES

anecdotes pour briller en société en parlant de palmipèdes de papier ou à plumes

UN BEC REMPLI DE DENTS

Le *Gryposaurus* vivait il y a soixante-quinze millions d'années (période du Crétacé), dans le nord des États-Unis et au Canada. Il possédait un crâne de taille impressionnante et pouvait atteindre une taille de neuf mètres. Particularité de cette espèce herbivore: la présence de trois cents dents dans sa mâchoire lui permettant de mastiquer toutes les plantes. La forme du museau de l'animal lui vaut le surnom de « dinosaures à bec de canard »: *Gryposaurus* signifie littéralement « lézard à bec en crochet ». Le dernier dinosaure à bec de canard a été exhumé en 2004 dans l'Utah, dans une zone protégée du parc du Colorado. La description détaillée de ce nouveau dinosaure a été publiée dans le *Zoological Journal of the Linnean Society*.



MATHÉMATIQUES

googol lecteurs du Tigre et googol occurrences sur le moteur de recherche Google, dont le nom vient bien de là...

GOOGOL ET GOOGOLPLEX

De nombreux systèmes ont été proposés pour nommer des grands nombres. Pour traduire un très grand nombre, le googol (un 1 suivi de 100 zéros = 10^{100}) fut inventé par un enfant, Milton Sirota, neveu du mathématicien Edward Kasner, ainsi que cela est raconté dans le livre de Kasner & James, *Mathematics and the Imagination* (1940): « Le terme "googol" a été inventé par un enfant alors âgé de huit ans. On lui avait demandé d'imaginer un nom pour un nombre très grand, par exemple un 1 suivi de cent zéros. Il était sûr que ce nombre n'était pas infini, et tout aussi certain qu'il n'avait pas de nom propre. Il suggéra le terme "googol", et dans la foulée en proposa un autre pour un nombre encore plus grand: le "googolplex". Un googolplex est beaucoup plus grand qu'un googol, mais reste fini, ce que l'inventeur du terme fit rapidement remarquer. Au départ, la définition proposée était un 1, suivi d'autant de zéro qu'on pourrait en écrire sans tomber de fatigue. C'est certainement ce qui risquerait d'arriver si quelqu'un essaye d'écrire un googolplex, mais deux personnes différentes seraient fatiguées au bout d'un temps différent, et ça n'aurait pas de sens que Carnera soit un meilleur mathématicien que Einstein simplement parce qu'il a une meilleure endurance. » Le googolplex a donc été évalué à 10^{googol} , soit un 1 suivi de googol zéros.



JUKE-BOX

par ordre croissant de souffrance, toutes nos peines en chanson...

- T'as de la peine, poussin? Michel JONASZ
- À peine de la peine Gérard de PALMAS
- Pas trop de peine Francis CABREL
- Autant de peine que toi ZAZIE
- La même peine Liane FOLY
- C'était pas la peine Mireille MATHIEU
- Pas la peine Daniel GUICHARD
- Cbacun sa peine MANO SOLO
- La ville des âmes en peine Johnny HALLYDAY
- J'ai trop de peine Johnny HALLYDAY
- L'âme en peine Philippe CHATEL
- Toutes les peines Patrick FIORI
- Tout au bout de nos peines Isabelle BOULAY
- Un océan de peine Roch VOISINE
- La peine maximum LES DIX COMMANDEMENTS



BOUCHERIE CHEVALINE

par capillarité avec les rubriques voisins, voici des chevaux chantants

Le cheval nous offre aussi la musique: les bons archets sont constitués de 100 à 150 crins blancs de chevaux pur-sang. L'ensemble de ces crins constitue la mèche de l'archet. Lorsque l'on change les crins, on dit que l'on remèche l'archet. La qualité du son et son volume sonore dépend du crin de cheval employé, de la forme et de la qualité du bois de la baguette employée. Les crins de l'archet seront nettoyés dans une solution d'eau avec 20 à 30% d'ammoniac, rincés à l'eau tiède, lustrés avec un chiffon doux et propre, séchés au sèche-cheveux, puis enduits de colophane.



GRANDE MUSIQUE DE JOUR

à essayer lors des fêtes de fin d'année, voici un air de polka, qui permet de danser agréablement un nouveau pas venu d'Amérique: la raquette-danse...



CONTACTS GLAMOUR

zones de plaisir à découvrir en passant un simple coup de téléphone

AU PLAISIR DE LA LANGUE

ADRESSE | 1 rue de l'Horloge 64300 Orthez
TÉLÉPHONE | 05 59 69 38 64

AU PLAISIR DE LA BOUCHE

ADRESSE | 23 lot Rosière 97129 Lamentin
TÉLÉPHONE | 05 90 94 54 63

AU PLAISIR DES MAINS

ADRESSE | 62 cours de la République 33470 Gujan
TÉLÉPHONE | 02 98 06 09 85

AU PLAISIR DE SOI

ADRESSE | 5 rue de la Paix 78910 Orgerus
TÉLÉPHONE | 01 34 87 35 03



À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

à part un automobiliste sur le péripb', qui roule à 80 km/h? une antilope, une autruche... ou une bicyclette

Le guépard parcourt quelque sept ou huit mètres en une seule foulée et accomplit quatre foulées à la seconde. Il est le mammifère quadrupède le plus rapide connu: il peut atteindre plus de 115 km/h, sans toutefois pouvoir maintenir ce rythme d'enfer sur plus de cinq cents mètres. Sur une distance plus longue, il serait largement dépassé par une antilope (qui peut courir à une vitesse allant jusqu'à 85 km/h sur six kilomètres) ou une autruche. L'Américain Sam Whittingham a réalisé quant à lui le 7 avril dernier à Casa Grande (comté de Pinal, Arizona) la meilleure performance mondiale de vitesse à vélo (86,752 km/h).





LES GRANDES DATES DE L'HISTOIRE

récit fictif d'événements célèbres (presque crédible mais un peu faux)

PAR MONSIEUR VANDERMEULEN



MORT DE L'EMPEREUR COMMODE

Le 31 décembre 192, il y a tout juste 1815 ans, lors d'une Saint-Sylvestre que l'on ne fêta pas pour des raisons de calendrier¹, l'empereur Commode, qui curieusement ne l'était pas vraiment, se faisait assassiner par la chrétienne et dévote Marcia, sa concubine. Que Commode ne fût pas commode est un fait que peu contestent: il est connu que les crucifixions et les pendaisons en tout genre faisaient son divertissement²; il aimait se travestir en Hercule et mettre en scène d'obscène façon sa virilité; il établissait aussi avec beaucoup d'attention des listes de personnes à occire. Mais le fait de folie le plus accablant est qu'il demeure certainement l'un des cas de TOC les plus anciennement connus; l'on raconte qu'il prenait quotidiennement sept bains par jour³! Marcia, que saint Hippolyte, celui qui inventa le concept d'antipape, considérait comme l'une des plus exemplaires chrétiennes de son temps, ne disposait pas de la vocation de martyre qui communément faisait le mérite de son credo: lorsqu'elle découvrit son propre nom sur la liste de l'empereur, elle prit les devants et lors d'une séance de bain, la belle et bonne Marcia apporta à son concubin d'empereur une coupe de vin empoisonné. La robuste et naturelle constitution de Commode ne fut cependant pas mise à mal: Commode s'effondra mais le plan échoua; il dégorgea. Aussi, Marcia dut faire appel au géant Narcisse, un grand bêta qui passait par là, pour que celui-ci strangule le moribond. Enfin Commode rendit l'âme; la chrétienne eut enfin raison du Romain. Le crime de Narcisse exécuté, il fut relaté par Septime Sévère, qui, chose étrange encore, était plutôt commode — ces Romains sont étonnants! Ceci prouve une fois encore que l'Histoire, lorsqu'elle le veut, peut ne pas être revancharde!

1. Le pape Sylvestre I^{er} n'ayant pas encore consenti à naître.
 2. Commode appréciant les penderies, l'histoire est célèbre!
 3. M. Otto-Kurt Müller, élève du grand Mommsen, avance dans son *Kaiser Commodus* (Stuttgart, 1901) que l'empereur était également trichotillomane. Fait que j'ose mettre en doute au regard des nombreuses représentations qui nous sont revenues de Commode et qui le montrent invariablement nanti d'une chevelure épaisse et abondante; au plus, peut-être était-il vrai qu'il s'arrachait quelques poils de sourcils, et encore, pas de quoi en faire un trouble obsessionnel compulsif; la baignoire sept fois par jour, d'accord, je veux bien, mais la trichotillomanie, ne poussons pas, M. Müller!



JE SUIS AVEC

dans les coulisses de l'intimité des secrets grands hommes (crédible mais faux)

PAR AARON PESSEFOND



LÆTITIA B. & RAPHAËL M.

J'étais avec Émile de Girardin au moment où il a eu l'idée de mettre un roman-feuilleton dans *La Presse*, le premier quotidien populaire, en 1836, j'étais avec Clemenceau quand il a lancé *L'Homme libre* en 1913, avant de le rebaptiser pendant la première guerre mondiale *L'Homme enchaîné*, j'étais avec les Maréchal quand ils en ont tiré le nom du *Canard Enchaîné* en 1915, j'étais avec Beuve-Méry, en 1944, quand de Gaulle lui a demandé de créer *Le Monde*, j'étais avec Serge July et ses maoïstes en 1973 au lancement de *Libération*, j'étais même avec Michel Butel et ses amis quand ils ont pu faire *L'Autre Journal*, en 1984, mais là nous sommes fin 2007, je suis dans le bureau de Raphaël Meltz et Lætitia Bianchi, ils décident de relancer *Le Tigre*, j'avais pourtant prévu de m'arrêter là, à ce dernier numéro, depuis qu'ils m'avaient annoncé que leur journal allait mourir j'avais tout prévu pour cette fin attendue par des milliers de fans, le moment où le héros révèle son identité, où l'on comprend enfin par quel miracle il avait accès à tous ces secrets, mais ils me disent qu'ils vont continuer, ils me demandent de poursuivre ma colonne, de raconter encore et encore avec qui je traîne, sans comprendre que cette rubrique qui avait un sens dans un hebdo n'en avait plus guère dans un mensuel et n'en aura plus du tout dans un bimestriel, ils me disent qu'ils sont d'accord mais ils me proposent autre chose, ils me disent que j'ai carte blanche, à supposer que j'ai encore envie d'écrire dans leur journal, d'écrire tout court, ils sont jeunes encore, ils y croient encore, moi vingt années de piges m'ont ôté tout goût à cela, à l'idée qu'il est possible de faire un journal qui invente quelque chose alors que les lecteurs n'ont plus aucun sens de la curiosité, ils tentent de me prouver le contraire, quand ils démarrent tous les deux on ne peut plus les arrêter, je décide de ne pas essayer de les convaincre, je décide que cette rubrique s'arrête ce jour cette phrase, je quitte leur bureau, ils ne s'en rendent pas compte, ils continuent à parler, ils se renvoient la balle, ils sont incorrigibles, un jour ils m'ont dit qu'ils faisaient peut-être le dernier journal, il a 32 ans, elle a 31 ans.



YEAR OF THE PIG

feuilleton pop-bouddhiste (saison 2, épisode 7)

PAR ALEXANDRE ORÉGINE

LA MAMAN DE LA RÉPUBLIQUE

«MEE-MEE-MEE-MEE!»

— Oui, une seconde, on arrive!
 Mme Dumas mère ouvrit la porte à Bunsen Honeydew et à Beaker — des Muppets Lab — qui précédaient l'entrée des agents Duchovny, Knowles, Ono et Chirac.
 — Bonjour, dit Chirac.
 — Mee-mee, ajouta Beaker.
 — Il vous attend dans le bureau des hypothèses, dit Mme Dumas.
 — Qui ça, il ? demanda Beyoncé.
 — Il, répondit Mme Dumas mère. Monsieur Chirac le connaît également sous le nom de Roland... Et elle ajouta, pour Yoko Ono qui commençait à découper des lamelles dans la robe de Beyoncé: «He's my son, Ono-san.»

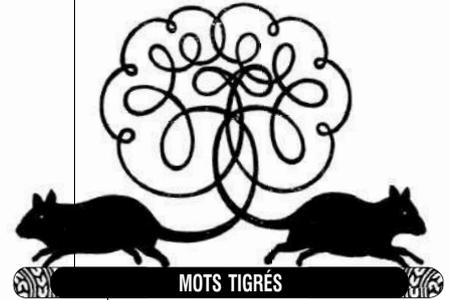
Honeydew et Beaker sautèrent dans tous les coins de l'appartement dans l'objectif de vérifier que la situation ne présentait pas de danger physique. Ils firent tomber quelques statuettes grecques offertes par Christine Deviers-Joncour avec l'argent d'Elf-Aquitaine, mais Mme Dumas était trop fatiguée et trop indifférente pour s'en formaliser. Puis Chirac donna une tape dans la ventre de Duchovny qui sortait son matos pour se rouler un joint. «Later, "Spooky", we got work to do...» Duchovny plissa les lèvres et chercha une petite phrase drôle à répondre, en vain.

«Stay out and watch», dit l'agent Knowles aux deux Muppets laborantins avant de pénétrer dans la salle secrète, que Mme Dumas ouvrait à nos amis en déplaçant un faux recueil de poèmes de Roger Gilbert-Lecomte de la bibliothèque. Un rayon rose éblouit les agents de la Fraternité. «C'est moi... Christian Rozenkreutz...» prononça alors Roland Dumas, dans une combinaison de cuir pourpre recouverte de pierres d'améthyste et de chrysoprase. «C'est moi... Et ce corps est mon tombeau...» Il sortit alors une dague et un poignard et les tendit respectivement aux agents Chirac et Duchovny. Un courant érotique envahit la pièce. Yoko Ono et Beyoncé Knowles s'embrassèrent sur la bouche avant de se jeter sauvagement sur leurs deux comparses, sous le regard pétillant de Il.

Mme Dumas mère se retira sur la pointe des pieds. Elle s'affala sur son canapé quand Elvis lui apparut et lui dit: «There is no real thing — Maya — Maya — It's all show business.» Beaker s'assit ensuite sur le canapé Louis XV et posa sa main sur la jambe de la Maman de la République avant de lascivement lui soupirer:

— Mee-mee-mee-mee-mee...

RÉSUMÉ DE L'ÉPISODE PRÉCÉDENT — *L'agent Knowles de la Fraternité de la Rose-Croix a réussi à convaincre l'agent «Spooky» Duchovny d'aider les agents Chirac et Ono, tous quatre émissaires de l'axe Hollywood/Râmnicu Vâlcea, à détruire la Chose de l'Élysée, déposée en France par l'axe Washington/Nagybőcsa pour la domination du globe.*



MOTS TIGRÉS

PAR JULESYVES

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
I											
II											
III								■			
IV				■			■			■	
V						■			■		
VI											
VII			■							■	
VIII		■			■						
IX							■				
X			■								
XI											

SOLUTIONS DU VOLUME VI —
Horizontalement.

- 1. Jules César.
- II. Energumène.
- III. Aggraverai.
- IV. Nuie (unie). Ali.
- V. Nitrogènes.
- VI. Efi. Ve. Gré.
- VII. Demis. Udr (dur).
- VIII. Arise. Mène.
- IX. retO. Virée.
- X. Cse (sec). Galops.

Verticalement.

- 1. Jeanne d'Arc.
- 2. Unguinales.
- 3. Légitimité.
- 4. Errer. Iso.
- 5. Sga. Ovee.
- 6. Cuvages. Va.
- 7. Emele (mêlée). Mil.
- 8. Seringuero.
- 9. Ana. erdneP.
- 10. Réinsérées.

HORIZONTALEMENT — **I.** Temps de maître chanteur. **II.** Est déjà passée quand le temps est passé. **III.** Engagement militaire, en son temps. Dans le temps et dans le mouvement des études. **IV.** Con pour un canard. Gratte avec le bec. Versus versus. **V.** Mauvais plan pour mauvais temps. Tient le bon rail. Souvent pris par faute de temps. **VI.** Les merveilles d'un temps ou à l'écoute d'un autre. **VII.** Temps mauvais quand il est faste. Tout le temps loin du foyer. **VIII.** A la cote pour irriter. Prend le temps d'assimiler. **IX.** Outrage du temps. Capitaine barbare et mauvais sire. **X.** D'hier et de demain. Arrivé à temps. **XI.** Tuyaux d'échappement.

VERTICALEMENT — **1.** Donne le temps d'une éclipse partielle. **2.** Un petit creux pas facile à combler. Prénom royal. **3.** Quand il est en larmes, ça coule de sens. Tour de Paris. **4.** Lancés et retournés. Prenaient modèle sur Henri ou Lisa. **5.** Temps de révolution... histoire de remonter le temps. Bonne pour un nouveau temps de lecture. **6.** Passé par temps sec. Passe son temps en soins de beauté. **7.** Temps calme dans le temps. A eu le temps. Bout de temps. **8.** Un autre temps pour lire. Un remonte temps pour que vous en preniez de la graine. **9.** A eu le temps... de remonter. A besoin d'un coup de pouce... pour prendre son pied. **10.** Grecque renversée. A l'âge pour devoir payer. Mal muni. **11.** Pris comme cœur de la cible ou au bout du fusil (inversé en trois mots).





COMMENT ÇA MARCHE ?

petite explication des phénomènes physiques de la vie courante

PAR ANTOINE MOREAU { e-scio.net }



LA PHOTOCOPIEUSE

Pour comprendre le fonctionnement d'une photocopieuse, il faut comprendre celui du tambour, sa pièce centrale. Sa surface est composée d'un semi-conducteur, qui est un isolant: il ne peut pas permettre aux charges électriques de s'y déplacer. Si on met des électrons sur le tambour, ils ne peuvent pas s'échapper. Si on enlève des électrons, aucun électron extérieur ne peut venir combler les trous laissés vacants. Si le tambour est isolant, c'est parce que les électrons qu'il contient ont besoin de pas mal d'énergie pour devenir déplaçables (ou libres). On peut leur apporter cette énergie sous forme lumineuse: si on éclaire le tambour à un endroit, cet endroit devient conducteur. On fait se réfléchir de la lumière sur le document à photocopier et on la fait arriver sur le tambour. Là où le document est blanc, il renvoie beaucoup de lumière, et les charges partent sur l'endroit correspondant du tambour. Par contre, les parties noires vont engendrer des zones chargées sur le tambour. Ensuite, on met du toner sur le tambour, à savoir de l'encre sous forme solide. Le toner est chargé de façon opposée au tambour: il colle donc parfaitement aux parties chargées du tambour, mais pas ailleurs. Pour finir, on fait passer une feuille sur le tambour et on chauffe: le toner se dépose alors sur la feuille et on obtient une photocopie.

SPECTRES

de la présence invisible, pour le commun des yeux ou des oreilles, de choses qui sont pourtant bien réelles

UN CHEF-D'ŒUVRE DE LIGETI

Le 13 septembre 1963, le compositeur hongrois György Ligeti (1923-2006) créait le *Poème symphonique pour cent métronomes*. Cent métronomes démarrent en même temps, réglés à des vitesses différentes (opération qui nécessitait dix exécutants avant que le sculpteur Gilles Lacombe n'invente en 1995 un dispositif permettant d'automatiser le lancement des métronomes). Les métronomes s'arrêtent l'un après l'autre, suivant un «*grand diminuendo rythmique*»; la pièce se termine lorsque le dernier métronome s'arrête { www.ubu.com/film/ligeti_metro.html }. Le morceau entier dure une vingtaine de minutes. La première représentation, à Hilversum aux Pays-Bas, fut un tel scandale que le concert, filmé par la télévision hollandaise et programmé deux jours plus tard, ne pas diffusé: il fut remplacé par un match de football. C'est pourquoi ce chef-d'œuvre, qui dort dans les archives de la télévision hollandaise, invisible quoique réel, peut être qualifié de spectre.



WIKIFEUILLETON

les coulisses de l'encyclopédie collaborative [wikipedia.fr]

PAR CALAMITY J.

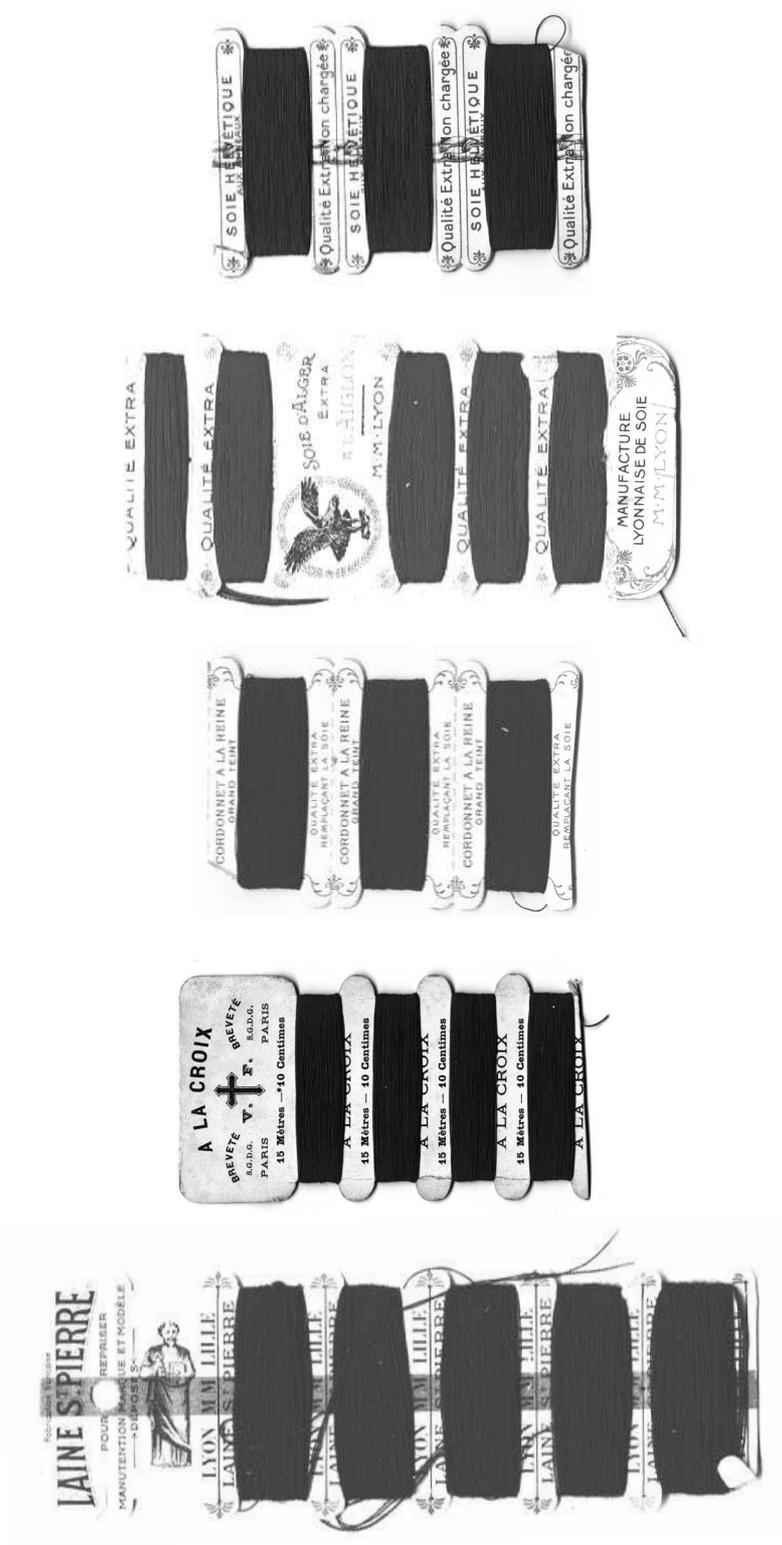
UNE HISTOIRE DE FOUS

Le 2 novembre aux alentours de 22h30, 23 heures, une folie du rangement s'empara de plusieurs encyclopédistes. YUGIZ, qui travaillait sur le projet «*Psychologie*», se mit en tête d'ajouter un bandeau d'évaluation (avancement, importance) à tous les articles dudit projet: à 22h53 Fernand Lechat, Francine Lussier, Francine Shapiro, à 22h54 Francis Galton, à 22h55 Francis Martens, Francis Pasche, à 22h56 Frans de Waal, à 22h57 Franz Alexander, François Ladame, à 22h59 François Lebigot, à 23h05 François Tosquelles, Frederic Charles Bartlett, Frederick Herzberg, à 23h06 Frederik Jacobus Johannes Buytendijk, Frieda Fromm-Reichmann, Frieda Rosset, à 23h07 Friedrich Liebling, à 23h09 Frits Bernard, Fritz Heider, et à 23h10, fatigué, il s'arrêta à Fritz Morgenthaler. Au même moment, GRAOULLY s'attaquait avec méthode à toutes les «*Gares de Lorraine*»: Lemberg, Ludres, Lutzelbourg, Maizières-lès-Metz, Malling, Marbache, Messein, Metzervisse, Mont-sur-Meurthe, Morhange, Mousse. 86.69.230.26, quant à lui, commença à 22h32 par les «*Communes de la wilaya de Laghouat*», et s'interrompit quarante-sept *wilayas* plus tard, à 22h48, par les «*Communes de la wilaya de Béjaïa*». Et puis ailleurs, on s'écharpait avec constance. Sur la page «*Rachida Dati*», un MOEZ virulent s'interrogeait sur la nationalité de la ministre: quand on avait fini de trancher entre «*française*» et «*marocaine*», il proposait «*arabe*», quand «*arabe*» était refusé, il lançait «*beur*» — tant et si bien qu'ESPRIT FUGACE annonça: «*LA-CHAUME a désormais protégé Dati et bloqué MOEZ.*» Sur l'article «*Directeur de recherche au CNRS*», WANDA se retrouvait dans «*une histoire de fous*»: «*Voilà qu'un nouvel utilisateur, PASSAGES, se met en tête de remplacer tous les "au" de ma page par des "du".*» Et on se battait donc à coup de Google et de décrets du CNRS pour déterminer qui étaient les plus authentiques, des directeurs au CNRS ou des directeurs du CNRS. Sur l'article «*Feta*», XPHCTOC contestait que 90% de ce fromage soit produit hors de Grèce, et accusait LACTALIS de «*dénigrer la non-grécité de la feta*». Quant au «*Louvre*», J.PITTE venait de lui découvrir une nouvelle étymologie «*moins grotesque*»...



LA PAGE DU COLLECTIONNEUR FAUCHÉ

un peu d'art gratuit, ou presque



La Suisse, la Reine, l'Aiglon, la Croix, Saint-Pierre.
 30 MÈTRES: POIDS NET 1 GRAMME.
 fils de soie (soie helvétique, soie d'Alger, soie floche), fils de laine
 collection particulière.





Aimez-vous Rosa de Geng?

La fée me fit assoir avec elle au seuil d'une grotte d'où s'élançait une cascade mélodieuse et que tapissaient les beaux rubans des scolopendres et le velours des mousses fraîches diamantées de gouttes d'eau.

— Tout ce que tu vois là, me dit-elle, est mon ouvrage. Tout cela est fait de poussière ; c'est en secouant ma robe dans les nuages que j'ai fourni tous les matériaux de ce paradis. Mon ami le feu les avait lancés dans les airs, les a repris pour les recuire, les cristalliser ou les agglomérer après que mon serviteur le vent les a eu promenés dans l'humidité et dans l'électricité des nues, et rabattus sur la terre; ce grand plateau solidifié s'est revêtu alors de ma substance féconde et la pluie en a fait des sables et des engrais, après en avoir fait des granits, des porphyres, des marbres, des métaux et des roches de toute sorte.

J'écoutais sans comprendre et je pensais que la fée continuait à me mystifier. Qu'elle eût pu faire de la terre avec de la pou-

sière, passe encore; mais qu'elle eût fait avec cela du marbre, des granits et d'autres minéraux, qu'en se secouant elle aurait fait tomber du ciel, je n'en croyais rien. Je n'osais pas lui donner un démenti, mais je me retournai involontairement vers elle pour voir si elle disait sérieusement une pareille absurdité. Quelle fut ma surprise de ne plus la trouver derrière moi ! Mais j'entendis sa voix qui partait de dessous terre et qui m'appelait. En même temps, je m'enfonçai sous terre aussi, sans pouvoir m'en défendre, et je me trouvai dans un lieu terrible où tout était feu et flamme. On m'avait parlé de l'enfer, je crus que c'était cela. Des lueurs rouges, bleues, vertes, blanches, violettes, tantôt livides, tantôt éblouissantes, remplaçaient le jour, et, si le soleil pénétrait en cet endroit, les vapeurs qui s'exhalaient de la fournaise le rendaient tout à fait invisible.

Des bruits formidables, des sifflements aigus, des explosions, des éclats de tonnerre remplissaient cette caverne de nuages noirs où je me sentais enfermée.



FRANÇOIS LUCIE

À chaque fois qu'un enfant dit qu'il ne croit pas une fée, il y a une fée qui se meurt. C'est ce que disent les adultes, mais les enfants savent — car ils les connaissent — que les fées sont d'étranges séductrices, douées pour la danse et le chatolement des couleurs. Elles ne cherchent pas à ce qu'on croit en elles, mais à jouer avec nous. Et tous les textes qui parlent d'elles sont pareils: ils ne demandent pas notre bénédiction, mais notre méfiance amoureusement infinie. Celui-ci ne fait pas exception: il est retors et délicieux, tordu et simple, terriblement séduisant et appelant à la plus grande circonspection. Qui est cette narratrice? De quelle époque nous parle-t-elle? Vient-elle du XIX^e ou du XX^e siècle? Est-elle femme ou homme, mère ou fille, sorcière ou fée? «Une cascade mélodieuse et que tapissaient les beaux rubans des scolopendres et le velours des mousses fraîches diamantées de gouttes d'eau.» On pense à un ou une romantique, petite ou grande, mais au langage simple, léger, musical. L'électricité nous l'indique, mais n'en indique pas beaucoup plus... «Des lueurs rouges, bleues, vertes, blanches, violettes, tantôt livides, tantôt éblouissantes, remplaçaient le jour.» C'est la grand-mère de Nodier qui a écrit ce texte, avec l'aide de la nièce d'André Hardellet. Je la reconnâtrai entre mille.



JACQUES FACIAL

Le narrateur est une femme si j'en crois l'accord du dernier mot du texte. C'est le seul élément objectif de ces quelques lignes franchement cryptiques. Il y est question d'une fée qui serait à l'origine du monde et d'une narratrice dont on ne sait rien mais qu'on trouve incrédule devant cette fée toute puissante capable de commander aux éléments. J'ai le sentiment qu'il s'agit d'un rêve raconté par la narratrice et non d'un conte, ni d'une reformulation de la Création même s'il est clairement dit que «tout cela est fait de poussière», référence à peine voilée à la Bible. Et pourtant, je persiste à penser qu'il s'agit d'un récit onirique comportant un vocabulaire élaboré qui met en présence toutes les forces tutélaires de la psyché humaine, l'eau, le feu, le paradis, l'enfer, l'élévation, la chute, la création, la destruction... Tous ces contrastes qui alimentent nos fantasmes et nos interrogations de mortels. C'est une allégorie qui fait passer d'une grotte initiale, lieu éminemment platonicien, à une caverne d'emprisonnement, symbolisation de la vie humaine. Quoi qu'il en soit, le vocabulaire utilisé vise à impressionner le lecteur autant que les paroles de la fée impressionnent la narratrice. Le merveilleux baigne le texte, et j'ai devant les yeux un tableau débordant de couleurs et de symboles de vie et de mort. Typiquement un roman qui de prime abord me donne envie de passer mon chemin et de tourner les yeux vers d'autres lignes mais j'aimerais bien savoir de quoi il retourne ici.



NUIT BLANCHE

Je ne sais pas ce qu'il y a de plus extraordinaire, le fait que je trouve ce texte très intéressant ou l'histoire de cette fée. Qui ne rêverait pas en effet de pouvoir créer à volonté toutes sortes de choses du plus infime au plus grandiose tout simplement en secouant sa robe? L'auteur de ce texte l'écrit tellement bien que ça donnerait presque envie de s'y retrouver, de voir ce que cela peut réellement donner lorsqu'une fée et ses amis les quatre éléments se réunissent pour édifier un endroit «féérique». Dès le moment où j'ai lu les premières lignes de ce passage, de la musique, des couleurs, des odeurs m'ont transporté très loin dans mon imaginaire, sûrement à cause de la cascade mélodieuse. Quoi qu'il en soit le décor est vite posé, et on peut s'y promener en pensée. C'est agréable, j'imagine comment tout s'orchestre au-dessus de ma tête... Cependant nous ne sommes pas dupes. Comme le dit si bien le narrateur nous avons nous-mêmes peur d'être «mystifiés», n'est-ce pas? C'est de la fiction, bon sang, et j'adore ça! Le fait de pouvoir raconter des choses invraisemblables sans que cela paraisse choquant ou tout simplement fou. Le narrateur s'enfonce sous terre, et je ne peux m'empêcher de penser à Alice, pardonnez-moi c'était inévitable.







AUX ARMES LES ARTISTES!

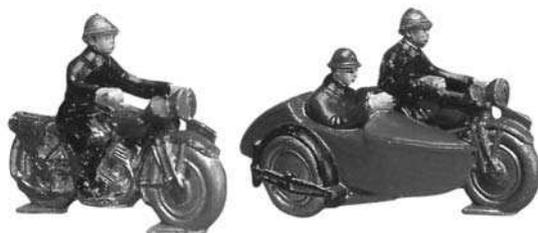
Dans le catalogue de la médiathèque de l'ECPAD
(Établissement de Communication et de Production Audiovisuelle de la Défense)
{www.ecpad.fr}

À LA LETTRE A NOUS AVIONS LE CHOIX ENTRE

Abri, Accident, ACM, Acteur, Aérodrome, Aéronavale, Affiche, Afghban, Africain,
Alpinisme, Ambassade, Ambulance, Américain, Animal, Annamite, Antenne, Appelé,
Appontage, Arbre, Arme, Arme Blindée Cavalerie, Arme chimique, Arme du Train,
Armée, Arménien, Armurier, Arrestation, Arrivée, Arromanches, Arsenal, Artillerie,
Artillerie de Marine, Artisanat, Atelier, Atoll, Attaque,
Attentat, Aumônier, Autobus, Avion de chasse, Avion de reconnaissance.

..... MAIS NOUS AVONS CHOISI COMME MOTS-CLEF:

«Artiste»



Le **soldat Jean Herman** appelé au SCA (Service Cinématographique des Armées) réalise au CSEM (Centre Saharien d'Expérimentations Militaires) de Reggane le court métrage *Reggane à l'heure H* consacré à l'opération GERBOISE BLEUE (explosion de la première bombe atomique française). Janvier-février 1960. — L'arrivée de l'actrice **Sarah Bernhardt** à Dieulouard. 11 mai 1916. — L'actrice **Sarah Bernhardt** à Dieulouard. — L'inauguration de l'esplanade Jacques Chaban-Delmas dans le VII^e arrondissement de Paris, en présence de **Jacques Chirac**, président de la République, d'**Alain Delon**, qui incarne le général Chaban-Delmas dans le long métrage de René Clément *Paris brûle-t-il?* (1966) et de la **veuve de l'ancien Premier ministre**, dans le cadre de la commémoration du 60^e anniversaire de la libération de la capitale. 26 août 2004. — Portrait de **Jacques Brel** lors d'un cocktail à l'hôtel Saint-Georges, à l'occasion de son passage à Radio Alger. Octobre 1957. — Dans le cadre de la tournée des «36 chandelles», action de solidarité pour les blessés, **Fernand Raynaud** signe des autographes pour des blessés de l'hôpital Maillot d'Alger. 26 décembre 1956. — Dans le cadre de la tournée des «36 chandelles», **Mick Micheyl** s'entretient avec un blessé de l'hôpital Maillot d'Alger. 26 décembre 1956. — La chanteuse **Marlène Dietrich** et le **général Gavin**, commandant la 82^e division aéroportée américaine, lors d'un meeting sportif interallié au stade olympique de Berlin. 23 septembre 1945. — Le comédien **Francis Huster** lit des lettres de fusillés devant l'Hotel de Ville de Paris, dans le cadre de la commémoration du 60^e anniversaire de la libération de la capitale. 25 août 2004. — Lors du tournage en Corse du film *Le Jour le plus long*, un reporter de Radio Monte-Carlo s'entretient avec **Darryl Zanuck**, producteur américain de cette reconstitution du débarquement allié du 6 juin 1944. 23-29 juin 1961.





EU PHIRATE





Cher tigre,
je vous envoie une demande d'abonnement pour mon
amoureux (mais shut ! c'est une surprise...)
je vous souhaite de feuler encore longtemps, au gré
de paysages toujours plus insolites. Affectueusement...

Éloïse





LE TIGRE DE PAPIER DU MOIS



Dans chacun de ses numéros à venir, Le Tigre publiera désormais le plus beau courrier de lecteur ou lectrice reçu. Un abonnement de 6 mois sera offert à l'envoyeur. Ce mois-ci, Éloïse R. (74) est la gagnante.

FAITS DIVERS ANCIENS



UN LOUP ENRAGÉ EN TERROIR DE MARSEILLE

Curiosités du Journalisme et de l'Imprimerie, Bulletin Officiel des Maîtres Imprimeurs de France, Noël 1938.

Un matin de 1838, le *New York Sun* parut avec la «manchette» que voici, en caractères énormes:

ÉMOUVANTES NOUVELLES

Par Exprès - Via Norfolk!...

L'ATLANTIQUE TRAVERSÉ EN TROIS JOURS!

Triomphe signalé de la machine volante de M. Monck Mason!!! Arrivée à l'île de Sullivan, près de Charleston, de MM. Mason, Robert, Holland, et six autres personnes sur le dirigeable «Victoria» après une traversée de soixante-cinq heures d'un continent à l'autre!!! Détails circonstanciés du voyage!!!

L'émotion fut à son comble à New-York; on n'avait pas entendu parler d'un projet de voyage aérien au-dessus de l'Atlantique; ce fut une stupéfaction générale. La nouvelle éclatait comme un coup de foudre: on s'arrachait le journal et on dévorait avidement les détails de cette traversée miraculeuse. D'après le *New York Sun*, le ballon était parti d'Angleterre le samedi précédent à 4 heures du matin et avait atterri le mardi à 2 heures de l'après-midi dans l'île de Sullivan. (Le voyage avait donc duré 87 heures, compte tenu de la différence de longitude, et non 65 heures comme l'annonçait la manchette.) Le dirigeable qui venait d'accomplir ce raid extraordinaire était l'œuvre d'un célèbre ingénieur aéronaute, M. Monck Mason; les passagers étaient, en plus du constructeur, un autre aéronaute également célèbre, M. Robert Holland; un ingénieur connu pour les essais malheureux qu'il avait faits naguère d'une machine volante, M. Henson; l'illustre écrivain anglais William Harrison Ainsworth; Sir Everard Bringhurst; un jeune homme, M. Osborne, neveu de lord Bentick, ancien gouverneur des Indes, et enfin deux matelots de Woolwich.

Ces détails, ces noms connus, voire célèbres, étaient bien faits pour donner à la nouvelle un cachet d'authenticité. Au surplus, si cela n'avait pas suffi, la description du «Victoria» eût été de nature à convaincre les plus incrédules: le navire aérien de M. Mason (toujours au dire du *New York Sun*) avait la forme d'une ellipse, sa longueur était de 13 pieds 6 pouces, sa hauteur de 6 pieds, il contenait 320 pieds-cubes de gaz. La machine était comprise dans une charpente de bois qui se trouvait sous le ballon; et au-dessous encore de cette charpente, étaient suspendue une nacelle d'osier où se trouvaient les pas-

sagers. Le moyen de diriger le ballon avait été obtenu «grâce à une ingénieuse application de la vis d'Archimède au gouvernail, ce qui permettrait de faire tourner celui-ci dans toutes les directions: de cette manière, l'aéronaute transportait la résistance de l'air, déterminée par le passage du ballon, du côté opposé à celui où il voulait de diriger».

Enfin, le journal new-yorkais donnait à ses lecteurs des extraits du livre de bord tenu pendant le prodigieux voyage par M. Monck Mason et M. Harison Ainsworth; ces extraits témoignaient, par leur style, que l'un des deux auteurs était effectivement un écrivain de talent; ce n'était pas le journal de bord aux sèches indications scientifiques, mais un récit pittoresque et mouvementé où l'auteur s'était complu à des descriptions enthousiastes. Certains détails étaient curieux, notamment la fatigue ressentie par les passagers à regarder le moutonnement incessant des flots et l'espèce de stupeur où les avaient plongés le grand silence à travers lequel ils avaient vogué:

Les eaux ne jettent pas de voix vers les cieux. L'immense océan flamboyant au-dessous de nous se tord et se tourmente sans pousser une plainte. Les houles montagneuses donnent l'idée d'innombrables démons, gigantesques et muets, qui se tordraient dans une lente et puissante agonie...

Bref, après trois jours et demi d'une merveilleuse traversée, le dirigeable avait touché terre en face des rivages de la Caroline du Sud. Un correspondant du *New York Sun* s'était trouvé là à point nommé pour recueillir les impressions des voyageurs et en faire bénéficier les lecteurs de son journal.

Ce fut pour ce dernier un véritable coup de fortune: les éditions succédaient aux éditions sans parvenir à lasser la curiosité publique; dans tous les États-Unis on s'arrachait les feuilles imprimées et on commentait avec passion le contenu. Mais bientôt une dépêche de Charleston arriva, apportant la vérité... L'île Sullivan n'avait pas vu atterrir le moindre ballon: il s'agissait d'une mystification formidable, d'un canard aux ailes gigantesques, dont l'auteur était le typographe Edgar Poë. Engagé récemment à la rédaction du *New York Sun*, il avait voulu faire ses débuts dans le reportage par un coup de maître, et le dirigeable «Victoria» était sorti tout armé, tout gonflé, tout équipé, de sa prodigieuse imagination.



DES JOURNAUX ET DES VÉLOS

Le succès populaire du Vélip¹ dans la capitale semble épater les journalistes. Combien d'articles de presse, d'émissions de radio et de reportages télévisés qui, depuis le printemps dernier, s'enthousiasment pour le dispositif parisien de location de vélos, le renouveau de ce mode de déplacement en ville et les joies de la promenade cycliste? Les journalistes semblent redécouvrir le vélo, qu'ils avaient réduit, depuis quelques décennies, au cyclisme de compétition et à ses affaires de dopage. C'est oublier que tous leurs prédécesseurs vouaient un grand culte à la bicyclette et la pratiquaient même. Jusque dans les années 1960, les ouvriers comme les rédacteurs des grands quotidiens parisiens utilisaient le vélo pour se rendre sur leur lieu de travail. Pousant sur les pédales de leur engin recouvert de sacoches pleines à craquer, les porteurs de journaux suaient tous les matins pour ravitailler les kiosques dès la dernière édition parue. Une compétition annuelle récompensait d'ailleurs les porteurs cyclistes de la presse les plus rapides. Et la moindre épreuve, de la

grande course internationale au meeting local réunissant des amateurs passionnés, bénéficiait systématiquement d'une couverture journalistique, ne serait-ce que d'une ligne. Le vélo faisait partie du quotidien dans le monde du journalisme et de l'information.

L'attention pour le vélo était plus poussée encore chez les rédacteurs et les reporters d'il y a un siècle. Certains journalistes ont même directement œuvré pour le développement de ce qui n'était pas encore appelé la « petite reine » et qui avait à peine l'âge de la maturité. Parmi eux se distingue Pierre Giffard, considéré comme le premier reporter moderne. Travaillant pour *Le Petit Journal*, auteur d'une étude intitulée *La Reine bicyclette. Histoire du vélocipède depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, il mesure combien la bicyclette, dont la popularité progresse, peut attirer les foules et faire vendre du papier. Il lance, en 1891, l'idée d'une grande course « vélocipédique » entre Paris et Brest¹:

« Les vélocipédistes nous demandent ce que Le Petit Journal leur réserve pour la fin de la

Illustrations ci-dessus:
Marchands de journaux à vélo, Paris, vers 1920.
Publicité pour Regina, début du XX^e siècle.

Ci-contre:
Supplément du *Journal* et de *L'Écho des Sports*, à l'occasion du Critérium des As de 1928.

1. Un pâtissier ingénieux donna à un gâteau de sa création le nom de Paris-Brest, passé à la postérité.



saison. Nous ne pouvons garder plus longtemps le secret. Ce sera une épreuve de fond: Paris-Brest-Paris en vélo. Le projet de course était en fait établi depuis l'année dernière [...] Le vélo a de l'avenir. Notre course repose sur la vitesse, mais aussi l'intelligence, la sagesse et la prudence. Pour réaliser ce rêve, seul Le Petit Journal pouvait l'organiser et proposer des prix importants. L'épreuve est ouverte aux professionnels et aux amateurs.»

Quelques jours avant le départ de la course au bois de Boulogne sur la route de Versailles, il célèbre la pratique cycliste et légitime la compétition:

«Dans toute la France, on s'occupe de la course Paris-Brest comme d'un événement. Même les opposants s'y intéressent en posant des questions sur l'épreuve. L'évolution en matière de bicyclettes que pousse Le Petit Journal trouve la population attentive. Notre but, c'est de défendre l'idée pour rien, sans arrière-pensée de lucre, ni de réclame. Le Petit Journal défend les idées qu'il considère comme bonnes car, lu par trois millions de personnes, il ne travaille qu'au bien public. Il conteste les avis critiques et dénonciateurs qui croient faussement que le journal va y gagner une fortune. D'où viendrait cette fortune? Le vrai but, c'est de propager une idée nouvelle en rendant service à tout le monde. C'est frapper ici l'imagination des masses par une grande manifestation vélocipédique qui met en avant les bienfaits et les apports de la vélocipédie. Le but, c'est d'encourager, par cette épreuve, la bicyclette, les fabricants et donc l'instrument. Notre but, c'est de faire une œuvre.»

Louée et grossie par le quotidien populaire, la compétition fait beaucoup pour la promotion sociale et culturelle de la bicyclette dans la société française. Elle engage surtout le long mariage entre le cyclisme et la presse. Les journaux apprennent peu à peu à organiser leurs épreuves cyclistes: ainsi le Paris-Trouville du *Matin* en 1892 et le Paris-Roubaix du *Vélo* en 1895. Ils tentent également des manifestations plus originales. En juin 1895, le très mondain *Figaro* lance son «concours photo-cycliste», attraction qui mélange les deux jeunes activités de loisir:

«Nous avons annoncé l'organisation d'une épreuve durant laquelle les vélocipédistes pourront affirmer leur rapidité, et les amateurs de photographes leur fiabilité. La bicyclette et le photographe se complètent l'un l'autre? Il ne suffira pas d'arriver le premier, il faudra aussi prendre des photographies de lieux imposés et respecter le règlement de l'épreuve. [...]»

«Il y avait beaucoup de monde pour le départ. Les concurrents étaient au rendez-vous. 29 se sont présentés, c'est un record pour une telle épreuve! [...] Deux signes prouvent le succès de notre épreuve. Une société de photographes amateurs projette d'organiser sa propre course. La femme d'un des concurrents souhaiterait une épreuve dames dans le cas où nous organi-

serions une édition l'année prochaine». L'idée de compétition photo-cycliste n'a pas duré, et *Le Figaro* n'a pas retenté l'expérience. En revanche, une course va connaître un succès retentissant dès sa première édition en juillet 1903: le Tour de France de *L'Auto*, qui est alors loin de prendre les allures que nous lui connaissons aujourd'hui:

«Le départ a été donné au «Réveil-Matin». L'auberge du Réveil-Matin [à Montgeron, dans l'Essonne], encore ignorée de bien des cyclistes parisiens, est connue depuis hier au même titre que bien des endroits célèbres. Elle sert de scène au premier acte qu'est le départ du grand drame sportif dénommé «Tour de France». [...] Des chanteurs ambulants exerçaient à droite et à gauche leur industrie et déclamaient par une chaleur insupportable des refrains divers. Les coureurs écoutent d'une oreille distraite, leur pensée vagabonde sur la route, et ils entendent sans doute déjà les acclamations des populations du parcours. Pour le moment, ils font la sieste et sont étendus dans l'herbe, le ventre au soleil.»

La grande Histoire de cette compétition, qui est devenue un lieu de mémoire nationale et un spectacle médiatico-sportif, oublie souvent de rappeler les raisons de sa création. Rédacteur en chef de *L'Auto*, Henri Desgrange cherche à concurrencer durablement son grand rival, *Le Vélo*, en faisant beaucoup de bruit sur des sujets qui ont parfois peu à voir avec le sport. Par exemple, il lance son périodique dans une grande campagne contre le prix élevé du gaz en décembre 1900. Mais le battage n'attire pas de nouveaux lecteurs. Il achète alors au *Petit Journal* le droit de patronner le Paris-Brest en 1901. Cela ne suffit toujours pas. L'idée d'une énorme épreuve, un événement capable de frapper l'attention des foules aux quatre coins du territoire, une machine à célébrer et vendre un journal, sera la bonne:

«Et *L'Auto*, enfin, grand semeur d'idées sportives, dont le rêve a toujours été de vulgariser l'amour de la lutte des muscles et de l'énergie, voit la plus belle épreuve qu'on ait jamais pu imaginer se terminer par un triomphal succès. La France a été pendant trois semaines comme encerclée d'enthousiasme; j'ai vu la nuit des paysans sortir de leur chaumière, allumer de grands feux de joie en l'honneur des fantômes rapides qu'ils guettaient dans l'obscurité pour les acclamer au passage, j'ai vu des villes paisibles tout enfiévrées par cette lutte sauvage qu'elles ne soupçonnaient pas la veille.»

Durant cette période, très rapidement, la presse de masse et le cyclisme moderne ont scellé leur mariage pour le meilleur et pour le pire. Cette union, de nos jours, bat de l'aile, conséquence du sport-spectacle et de la professionnalisation extrême du cyclisme. Dans ces conditions, les journalistes et lecteurs redécouvrent le vélo, tout simplement.





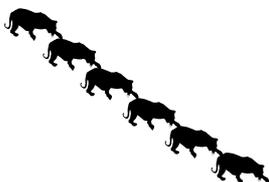
HUBERT HILSNER (1924-1999), POLOGNE, 1966
LITHOGRAPHIE EN COULEUR. © MUSÉE DE LA PUBLICITÉ, LES ARTS DÉCORATIFS, PARIS.

CE SEPTIÈME VOLUME DU TIGRE MENSUEL A ÉTÉ
ACHEVÉ DE RÉALISER LE 15 NOVEMBRE 2007
AU 1^{er} DU 6^e, 122 RUE D. CASANOVA À AUBER'

EN GUISE DE CONCLUSION,
UN EXTRAIT D'UNE BALADE,
EVVIVA L'ITALIA (2007) DE BERNARD CHAMBAZ
POUR CEUX QUI TOUJOURS REPRENENT LA ROUTE
APRÈS LE REPOS DU SEPTIÈME JOUR :

POUR 2 EUROS PIÈCE, VOUS AVEZ
LEOPARDI PASOLINI SCIASCIA PLATON SÉNÈQUE KANT KEROUAC MAĀKOVSKI SHAKESPEARE,
BEAUCOUP DE POÈTES.
J'ACQUIERS UN TOTO, LE PRINCE,
BÂTARD DU TRENTE-TROISIÈME MARQUIS DE CURTIS,
UNE BILLE DE CLOWN TRISTE,
POÈTE NAPOLITAIN FORMÉ À L'ÉCOLE DU CAFÉ-CONCERT,
QUI A MEME TOURNÉ UN *TOTO AL GIRO*,
CELUI DE 1948 OÙ BARTALI GAGNE
SES GALONS DE «*VECCHIO*» ET DE VEDETTE
AU POINT QU'UN JOURNALISTE
PRÉTENDIT
QUE « LES CONFÉRENCES DE PRESSE AUX ÉTATS-UNIS C'EST TRUMAN, ICI C'EST BARTALI ».

JE ME TAIS.
SI JE CROIS AU HASARD, TU CROIS PLUTÔT
AU DESTIN ET QUE
DIEU
NOUS A MIS
EN
PRÉSENCE
CE MATIN.
JE RESTERAI LÀ TOUT LE TEMPS NÉCESSAIRE
ET ALORS SANS UN MOT TU ME SIGNIFIES MON CONGÉ,
TU M'ENJOINS DE REPRENDRE LA ROUTE QUI EST NOTRE PAIN COMMUN



DÉPÔT LÉGAL DÉCEMBRE 2007

